

CHRISTIAN CHAVASSIEUX

DEMAIN,  
LES ORIGINES  
VOLUME 1

Le livre de Robur  
&  
Le second livre des chimères  
(2060-2065)

## Chapitre 1 du livre de Robur

Où un enfant apprend qu'il est d'essence divine,  
et les effets de cette annonce sur lui-même et sur son entourage.

Je crois que je devrais commencer mon histoire ici. D'ailleurs, je fais ce que je veux. Ce que je peux. Et il me semble que, de me présenter ce jour-là, c'est bien. J'avais, quoi, douze ans ? Lucas, mon frère, devait approcher les seize. Avec mes parents, on a toujours vécu dans la débrouille. On se déplaçait souvent. Mon père rentrait, il disait : « On se casse », et on se cassait. On embarquait dans ce qui se présentait : un bus, un ferrail, une vieille bagnole, sur des vélos, à pieds, et on filait sans prévenir. Lucas et moi, de ce fait, avions peu de copains. Quant aux copines... Je suis resté vierge longtemps à cause de ces départs intempestifs. Vrai. C'est un effet de notre bougeotte que mes parents n'avaient pas prévu, je suppose. Bref. Je me souviens de mon enfance comme d'une fuite perpétuelle. C'était un état naturel, ce nomadisme, on ne questionnait pas ce mode de vie, tellement c'était intégré. En grandissant, j'ai commencé à vouloir savoir pourquoi on fuyait tout le temps et ce qu'on fuyait. Maman disait : « Votre père sait ce qu'il fait. » Pour dire la vérité, des fois, on avait des doutes, Lucas et moi.

Donc, ce jour-là. Je commence mon histoire ce jour-là, parce que c'est ce jour-là que j'ai compris pourquoi on fuyait et ce qu'on fuyait (pas tout, tout de suite, pas tous les éléments, mais ça a commencé à s'éclaircir, à partir de là). Papa et Lucas étaient partis bricoler dans une vieille casse de matériel thermique. C'était très recherché, les vieux moteurs à essence, les joints, les je-ne-sais-quoi, j'ai jamais vraiment su, ça ne m'intéressait

pas. Moi, ils ne m'emmenaient pas, parce que j'étais trop fragile, ou je ne sais quoi. Je restais plutôt avec maman. J'étais l'intello de la famille, le seul qui soit allé à l'école. Comme j'ai pu : avec tous ces déplacements, je ne suis jamais resté plus d'un an dans le même établissement, et encore : les écoles fermaient faute d'enseignants, parfois. Lucas me regardait avec pas mal de condescendance. C'était un homme depuis l'enfance, un mâle en réduction, un costaud, je l'ai toujours connu sûr de lui et masculin. Moi, avec ma blondeur de poupée et le nez dans les vieux textes... Passons. Ce jour-là, on habitait un appartement dans une communauté d'Occident, des fondus qui fournissaient des soldats à Doline. Doline, ça dira rien pour pas mal de jeunes, mais à mon époque, tu étais pour ou contre, il n'y avait pas de juste milieu. Sauf chez les cyniques comme mon père, qui magouillait avec tout le monde. Lucas avait choisi, lui, il arborait un T-shirt marqué « Do-Co » en vert dessus, comprendre *Doline combattant*. Ça discutait sec, des fois. Papa ricanait, se foutait de la gueule de mon frère, et maman, elle, essayait de lui démontrer combien c'était dangereux pour un garçon de son âge, ces histoires. Elle n'en rajoutait pas à ce sujet, mais je sais qu'elle priait la Christosa en douce. Bon, alors, ce jour-là (j'arrive, j'arrive, je n'ai pas perdu le fil), je lisais un livre à maman, comme on faisait des fois, quand les hommes n'étaient pas là. Moi, avec un bouquin démonté, repêché d'une ruine ou troqué pour rien, les pages défaites organisées devant moi, accoudé sur une table de cuisine (si il y avait), ma mère, occupée à une tâche quelconque. Elle s'intéressait pas vraiment à ce que je lisais ; je crois que ça lui calmait les nerfs, qu'elle avait toujours à vif. Maman, grosse fumeuse, pas la grosse petite mais des fois, quand même, du style à se pochtronner avec papa.

Maman, elle était du genre à balancer des trucs à la tête de son bonhomme quand la mesure était comble. On s'emmerdait jamais à la maison, je peux le dire. Je me souviens précisément de ce que je lisais quand elle, je veux dire la femme, a débarqué. Elle. Une femme, hou là là, quelle femme ! J'en ai fait des rêves érotiques pendant des semaines, après. Mes premières pollutions nocturnes, je les lui dois.

Reprenons : Je lisais Apollinaire, « Il faut tenter de vivre... » Maman fumait. Elle regardait par la fenêtre, souvent. Je crois qu'elle était nerveuse, ou bien, j'imagine maintenant qu'elle l'était, parce que sais ce qui s'est passé ensuite et que je fais une corrélation entre les deux. Elle n'était peut-être pas plus nerveuse que d'habitude, quand elle attendait papa et qu'il tardait à revenir d'une de ses mirobolantes affaires. Qu'il allait rentrer en ayant foiré et qu'ils allaient s'engueuler une fois de plus. Ils s'engueulaient souvent mais ils s'adoraient. Je n'ai jamais connu de couple plus soudé que celui-là. Je lisais, maman fumait sans vraiment m'écouter et soudain, on entend des appels. On entend « Farann ». Ma mère m'a regardé, tétanisée. Parce que, une fois de plus, on avait changé de nom. Là, je ne sais plus comment on devait s'appeler. D'entendre notre vrai nom, j'ai bien vu que ça avait plongé ma mère dans l'affolement le plus total. Elle a échappé sa cigarette. « Merde » elle a fait. Elle disait « merde », qu'elle trouvait plus joli que « Shät » parce que c'était un mot ancien. Des pas dans le couloir, des voix, à nouveau le nom « Farann » et, je crois bien, mon prénom. On entendait tout, dans cette communauté, aucune intimité, on savait si le voisin buvait, la dose de vin qu'il se servait, et s'il était un bon coup au lit. Ma mère disait à mon père qu'il fallait chercher autre chose. Il avait promis, c'était pas facile. Alors, on

était comme ça, maman et moi, à se regarder, bouches bées. La porte a tremblé sous les coups. « Madame Farann ! » a tonné une voix de femme. Maman a écarquillé les yeux, elle me fixait avec un air que je ne lui avais jamais vu, comme si les emmerdes qui s'annonçaient étaient de ma faute. J'en étais malade, de ce regard. Ma mère est allée ouvrir parce que, si l'autre continuait à frapper comme ça, elle allait troué la porte. Faut dire que tout ici, murs compris, était d'une légèreté de carton. Maman a donc ouvert et Virgo Matria est apparue. Plus tard, en côtoyant Virgo, j'ai pu discerner crûment quelques défauts, mais là, tout gamin, pour moi, c'était une sorte de déesse descendue sur terre, vêtue d'une combinaison tellement moulante qu'elle donnait l'impression de sortir d'un bain d'huile noire. La seule excroissance allogène était une ceinture avec une gaine et son arme. Elle a salué maman d'un signe de tête et, tout de suite, a braqué son regard sur moi. Maman était paralysée, elle me regardait. « Ah » a fait la déesse en me considérant, et puis elle m'a souri. Elle essayait de prendre un air gentil mais, tout gamin, tu devines quand un visage est authentiquement dur et se tord, et s'arrange, pour s'adoucir opportunément. Elle avait un visage de tueuse, de guerrière impitoyable. Sa mimique attendrie ne m'a pas trompé. Dès qu'elle m'a capté dans son champ de vision, j'ai compris que, pour cette femme, ma mère était quantité négligeable, que le reste de l'humanité était quantité négligeable. J'aurais pu en être flatté ; ça m'a terrifié. Elle a dit « Robur Farann », comme si elle prononçait une formule magique, et ses longues jambes luisantes ont jeté leurs feux l'une après l'autre dans ma direction. J'étais fasciné.

« Tu peux féliciter tes parents. Ils ont fait tout ce qu'il faut pour te

protéger. » À ma grande surprise, maman ne disait rien. La première fois que je la voyais comme ça, désarmée. Elle nous regardait avec l'air de quelqu'un qui voit un vase précieux tomber d'une étagère, et qui est trop loin pour éviter la casse. Enfin, l'intruse se tourna vers ma mère et se présenta : « Virgo Matria. Je suis missionnée pour vous aider. » Ma mère balbutia quelque chose. Son impuissance manifeste, son expression catastrophée, me collaient une trouille ! Matria se planta devant moi, considéra les pages du livre avec un sourire satisfait, comme si elle voyait se confirmer quelque chose. « Tu permets ? » dit-elle, et elle tendit devant mon visage un petit carré phosphorescent. Sa lumière augmenta, puis le carré changea de couleur. Elle lut rapidement les lignes qui apparaissaient sur une face du carré, le replia et le glissa dans un rangement de sa ceinture. « Robur Farann, nous avons peu de temps. J'ai certaines choses à te dire. » Elle tira à elle une caisse qui nous servait de chaise et s'installa. Elle se tourna vers maman : « Vous avez quelque chose à boire, ici ? » Maman fit oui de la tête, et s'exécuta, rapportant prestement un verre d'eau. J'étais stupéfait d'assister à sa métamorphose : en temps normal, elle aurait jeté une intruse comme ça, l'aurait insultée, etc. Là, un vrai petit chien. Pour l'heure, c'était la principale information que mon cerveau abasourdi parvenait à traiter : la présence de Virgo Matria avait le pouvoir de renverser ce que je croyais établi depuis toujours. « Sais-tu que tu es un enfant adopté ? » dit Matria, en repoussant le verre d'eau dédaigneusement. Oui, j'étais au courant. Et heureusement : j'aurais détesté l'apprendre aussi brutalement. « Bien. Nous ne connaissons pas ton géniteur, mais sais-tu qui est ta mère biologique ? » Je l'ignorais. J'interrogeais maman du regard ; elle était figée dans son expression

défaite. « Ta mère biologique n'est autre que Grace Noex. La Christosa. Tu vois de qui je veux parler ? » Bien sûr, que je voyais. J'ai cru à une sorte de farce. J'avais l'impression que la pièce était plus étroite, et que la lumière papillonnait. Maman a ouvert grand la bouche, dans une moue assez laide que je ne comprenais pas. Son mutisme commençait à me peser. J'aurais aimé qu'elle explose, comme elle savait faire ; elle était aussi médusée que moi. Le sourire de Matria se modifia. Ce n'était plus la mimique faussement amicale ; c'était un sourire de modeste triomphe. « Je viens de sa part. Elle veut te retrouver. Accepterais-tu au moins de la rencontrer dans un premier temps ? » Maman, cette fois, avait l'air complètement perdu. Moi qui cherchais de l'aide en m'accrochant à son regard, je dus me résoudre à prendre seul la mesure de ce qui était en train de se passer, ici et maintenant. Le moment le plus étrange de ma vie. Enfin, jusque là. « Ta famille est la bienvenue, bien sûr. » Maman sembla enfin s'animer. Il était trop tard pour que ça me rassure. Elle commença à balbutier un « C'est impossible... » mais elle se rattrapa, comme si elle avait failli. Elle ne sut qu'ajouter : « Il faut attendre mon mari. Il ne va pas tarder » ce qui, en d'autres circonstances, m'aurait fait éclater de rire, parce que maman avait rarement besoin de papa pour prendre une décision. Matria soupira, souleva le verre d'eau « Vous n'avez pas autre chose ? »

## Chapitre 1 du seconde livre des chimères

Où l'on apprend ce que décida Grace, lorsqu'elle retrouva son enfant.

Elle ne fit que compliquer la donne sans rien changer de fondamental au déroulement des événements, selon certains observateurs. Le « facteur Christosa » vint ajouter de la confusion au phénomène, déjà inextricable, de la guerre civile entre pro et anti-Doline, ou entre pro et anti-gouvernement, ce qui se confondait ou se superposait, à l'époque. La foi en Christosa contaminait les deux camps, aurait donc pu avoir un effet de conciliation, d'apaisement. Il n'en fut rien. Équation nulle. On peut tout de même noter que les adeptes de la Christosa étaient très majoritairement pro-gouvernementaux, puisque la Mahdi s'opposait à l'épuration ethnique. Pour les autres, considérer la sainte comme l'Incarnée tout en conservant leurs convictions de pureté occidentale et donc, contre la volonté de leur messie, suivre les préceptes de la Pensée, soutenir le tri génétique, adhérer à la construction de ce que Doline appelait désormais « La Nouvelle Constantinople », demandait des contorsions intellectuelles assez schizophrènes. Paradoxe qui ne dérouté pas la psyché humaine, comme on sait. Le moine-soldat Cyril en représentait le type. Raciste, convaincu que le monde (occidental, en tout cas), serait plus viable sans les musulmans (rejoignant en cela certains musulmans pour qui le monde serait meilleur sans les autres obédiences et perpétraient à cause de cela, des massacres de Chrétiens), il avait foi en la Christosa et lui était absolument fidèle. Pour elle, il attaquait et libérait des camps de concentration, dirigeait des commandos composés d'athées libertaires et de musulmans Néos revanchards (et ces derniers aussi, adeptes de Grace,



qu'ils nommaient la Mahdi), œuvrant en toute conscience contre ses propres convictions. Quand sa consœur (et probablement amante, mais nous n'avons pas de preuves) Marie-Méthode, le titillait en relevant ses contradictions, Cyril les résolvait en affirmant que, un jour ou l'autre, la Christosa réglerait pacifiquement le problème (la présence des musulmans), problème que Doline ne faisait que maintenir, voire aggraver, par la guerre et le malheur. On pourrait aussi gloser sur les contradictions des musulmans, fidèles à la Christosa. À cet égard, il faudrait rappeler que la publication d'une réécriture du Coran (le Néo), révision historiciste du texte où Mahomet n'était plus considéré que comme un interprète (et non plus la main innocente qui écrit sous la dictée divine), avait préparé un terrain idéologique propice à l'avènement de la Mahdi. Mais admettons que le récit est suffisamment compliqué, à ce stade, pour ne pas nous égarer sur ces pistes, et restons-en là pour ce qui est du tableau d'ensemble.

Vast put adresser le message codé à son patron. C'était fait. Matria et lui avaient enlevé chacun de leur côté les deux éléments qui, additionnés, allaient les rendre riches et, accessoirement, bouleverser l'Histoire. Drôle de sensation. Celle de César franchissant le Rubicon, celle de Cortès brûlant ses navires (était-ce Cortès ?) Drôle de décision. Définitive. Impossible de revenir en arrière désormais. Il fallait les sommes vertigineuses en jeu pour motiver un telle crapulerie. Quand Hennelier saurait... Vast avait quelques remords. Vite étouffés : Hennelier n'avait qu'à leur ouvrir la totalité du génome de Grace, s'il ne voulait pas qu'on s'en prenne au seul héritier de sa protégée. Malgré les années, l'argent et la

collaboration de Huan-Bayer, Hennelier considérait toujours que l'intégralité du génome appartenait à Doline. Vieille rancune contre son ancien employeur. Ses propres équipes, et Vast lui-même, sans parler des dirigeants de la firme, enrageaient. « Il se fout de nous ! râlait Huan volontiers. On a besoin de lui, mais il traîne des pieds dès qu'on lui demande une batterie de gènes exprimés supplémentaires. Et Doline qui ne lui impose rien, qui s'en désintéresse totalement. C'est insupportable, cette attitude. » Les anciennes préventions contre le professeur, l'ostracisme dont il avait fait l'objet autrefois, refaisaient surface. On se confiait, entre deux portes de la direction, qu'on avait bien fait, à l'époque, de se méfier de lui. On oubliait combien les raisons d'alors tenaient plus aux circonstances qu'à un prétendu manque de loyauté du professeur. Huan estimait que Doline et Hennelier ne respectaient pas le contrat. Un jour, inévitablement, l'existence du petit Robur avait fuité. Une opportunité apparaissait. Vast avait suggéré qu'on pourrait peut-être « faire » sans le Général, sans Hennelier, sans le génome complet de la Christosa. Vast n'avait pas oublié une phrase anodine de Hennelier, que le professeur avait lâché, sans s'arrêter lui-même sur sa signification profonde : « plusieurs fausses-couches ; jamais aucun souvenir des géniteurs. » Grace ne se souvenait pas de la conception de Robur. Les imaginations s'emballèrent. Grace avait ressuscité, sa jambe avait repoussé, elle ne vieillissait quasiment pas ; était-il si déraisonnable de penser qu'elle avait conçu son enfant seule ? Son fils était-il une sorte de création ex nihilo de Grace, une sublimation de ses propres gènes ? Une version prolongée d'elle-même, masculine par les effets de sa seule volonté, de ses capacités de mutante ? Des vertiges s'ouvraient derrière

ces questionnements. Depuis qu'ils avaient constaté les potentiels des gènes de Grace Noex livrés à leur curiosité par Hennelier, Vast et ses collègues Ark et Schoemann, toujours au service de Huan-Bayer, n'hésitaient pas à envisager avec sérieux des chimères impensables jusque là. Vast participerait donc à une sorte de vol de données, détourné. On kidnapperait Robur et il testerait sur lui un croisement inédit dans l'histoire. Est-ce que tracer son chemin, c'est trahir, obligatoirement ? Parfois, quand il faisait le point de tous les faux-semblants, des leurres, des mensonges de chacun, à tous les niveaux, il ressentait une morne lassitude. Rien n'était propre et clair, décidément. Tant pis. Hennelier était peut-être le plus honnête de tous. Le vieux, comme l'appelait affectueusement Vast, serait furieux d'apprendre qu'on s'apprêtait à faire du mal à Noex, même indirectement. Faire du mal était une expression douteuse, en l'occurrence, c'est ce que Pamilla Ark avait soutenu, devant Huan. Le grand patron les avait accueillis, en personne, dans la ville russe où il passait cet été-là, à l'invitation de Pavel Modkine. Huan était vieillissant, il s'administrait les recettes d'immortalité que ses laboratoires testaient. Mais la maladie l'avait affaibli, une maladie oubliée, venue du fond des âges, et les apports du génome miracle de Grace Noex, parcimonieusement partagé par Hennelier, n'avait pas enrayé l'inéluctable dégradation de sa santé. La maladie avait marqué le pas, certes, mais d'autres saloperies s'étaient engouffrées dans la brèche. Huan ressemblait aujourd'hui à un de ces vieux chinois de film de propagande confucéenne, face figée et regard intense, sourire indéchiffrable.

Au contact du grand patron, Ark, Schoemann, et Vast étaient impressionnés. Un sentiment plutôt rare chez Vast, inexistant chez Matria,

présente également. Vast n'avait pas trente ans, avait déjà vu beaucoup de choses, il avait côtoyé dans son travail pas mal de faiseurs de mondes et fauteurs de guerres, de politiques, grands scientifiques ou malfrats sans scrupules. Se trouver entre Huan et Modkine constituait, malgré ce parcours, une apogée dans sa carrière. Il les regardait, ces deux monstres, et il observait aussi ses collègues, et Matria, tous, se demandait lequel il trahirait ensuite. Il trouvait stimulant de trahir, autant qu'aimer fidèlement pouvait sublimer le quotidien, supposait-il. Et même, il voyait de la sensualité dans les contorsions savantes de la fourberie. Il observait, autour de la table démesurée, sous les lustres partiellement allumés, dans ce vieux palais décrépît, Huan, Modkine, Schoemann, Ark, Matria... Tous prêts à s'épouser ou s'entre-tuer, selon les circonstances. Matria, la force physique incarnée, un charisme évident, qui n'avait aucun besoin pécuniaire, semblait faire tout ça pour le plaisir, le défi, pour régler des choses avec elle-même, repousser ses propres limites. Pamilla Ark, assez discrète sans être timide, vie cabossée, passé difficile, arrivée à son niveau à force de travail, de succès modestes et d'échecs surmontés, sans doute égarée dans cette affaire vénéneuse à cause d'une incapacité à repousser les propositions immorales, dès lors qu'elles sont assorties de flatteries et de paroles amicales. Tellement soulagée qu'on lui reconnaisse talent et compétences, motivée aussi par un besoin de revanche, après son éviction de sa propre équipe de recherches par Hennelier. Pamilla qui suivrait les plus forts, les grandes gueules, toujours, une nature de sacrifiée, une personnalité qui dit, dans chaque attitude ou expression : trahissez-moi, abusez de moi, c'est gratuit ! Schoemann, un pur salaud, un type intelligent et mauvais, un être froid, taciturne. Vast adorerait le trahir, le

défaire, autant qu'il avait aimé apprendre de lui en travaillant sous sa direction. Modkine, une sorte de Doline sans idéal, un surdoué du mal, jeune encore, l'âge de Vast à peu près. Long passé de meurtrier, déjà. Lui aussi, il serait bon de le tromper, un type capable du pire, tellement dangereux qu'il valait mieux s'en faire un allié.

Modkine aimait les détails : il avait remarqué la canne sur laquelle s'appuyait Huan et avait médité sur l'emploi qu'il pourrait en faire, lui. « C'est joli, élégant. Esthétique. C'est un appui et c'est une arme. Je n'attendrai pas mes vieux jours pour en avoir l'usage, croyez-moi » avait-il lancé, hors de propos, alors que Huan et lui avaient entamé les négociations sur qui payait quoi. Ça avait donné un monologue bizarre, angoissant, qui paraissait n'avoir pour objet, au fond, que de déstabiliser ses interlocuteurs. Modkine était coutumier du fait, apparemment, si Vast se référait à quelques anecdotes observées depuis leur arrivée, la veille. Les invités avaient été séparés et avaient dîné chacun dans une chambre, et Modkine était passé les voir, individuellement. Il les avait interrogés, l'un après l'autre, de la même façon étrange : « Est-ce que le pouvoir est vacant, au sommet de ce monde en ruines ? » avait-il demandé à Pamilla, ou, à Matria : « êtes-vous jalouse de la Christosa ? » à Vast, il avait montré ses dents : « J'ai envie de me les faire tailler en pointe, pour ressembler à un requin, qu'en pensez-vous ? » Vast acheva son panorama des têtes présentes, par Huan, le vieillard dont on ne discute pas le pouvoir et la capacité de nuisance, ni l'aide qu'il peut prodiguer. Et malgré sa puissance, les nombreuses saloperies engendrées par son entreprise depuis tant d'années, saloperies qu'il avait validées sans rechigner, malgré ses fréquentations peu recommandables — génocidaires, mafieux,

dictateurs en tous points du globe — Huan était travaillé par les remords, ça se voyait. Quand il avait demandé par exemple : « Et l'enfant ? L'expérience est tout de même dangereuse, non ? Est-ce que vous allez lui faire du mal ? » et que Pamilla lui avait répondu, cherchant les mots rassurants qui étaient, en vérité, tournés vers elle-même : « Faire du mal est une expression douteuse, monsieur, parce que nous allons beaucoup lui apporter, lui faire du bien, en vérité. Il sera plus intelligent, il sera stimulé par l'opération, ses gènes révéleront toutes leurs capacités, alors. C'est sans danger, nous veillerons à ce que ce soit indolore. » Elle s'était tournée vers Emmelian Vast pour recevoir son assentiment, qu'il lui apporta sans hésiter et sans avoir la moindre idée de comment l'enfant supporterait l'intervention. Et lui ? Lui, Vast ? Qu'était-il, comment se juger à l'aune des autres, quand tous pataugent dans le même marigot de vulgarité ? Modkine était très dangereux, pourtant Vast n'avait aucun problème à travailler pour lui, avec la bénédiction de Huan-Bayer. Quand Modkine avait appris le projet de Vast et l'extraordinaire invention qu'il permettait, le chef mafieux avait entrepris une opération de séduction à l'endroit de Huan et de son petit génie d'employé. Tout homme a son prix, dit-on. Pour Huan, conclure des affaires avec la Russie. Pour Vast, Ark et Schoemann, un exil doré en Afrique, terre d'avenir, avec assez de biens matériels et d'argent pour que chacun puisse fonder son propre centre de recherches. Pour Matria, surtout, la perspective d'une aventure formidable, où elle pourrait, qui sait ? rencontrer l'amour ou la mort, indifféremment. Et peut-être, lui avait suggéré Vast, si les choses se déroulaient comme prévu, entrer dans l'Histoire.

La Ressuscitée venait d'opérer un nouveau miracle. C'est ce dont vint l'informer Marie-Méthode. « Une chapelle qui vous est consacrée, vers Lambec. Un bébé agonisant, revenu à la vie après une journée de prières devant votre autel. » Ce genre d'annonce était tellement fréquent que Grace ne sourcillait plus. Avec le temps, elle s'était résignée à accepter la dévotion de ses fidèles. Au fond, elle était la plus sceptique de tous, n'adressait jamais de prière à personne ou à quelque entité que ce soit. Ce qui l'amenait, dans ses moments de doute, à s'interroger sur le désarroi des prophètes aux temps anciens, quand ils devaient composer avec la foi dont ils étaient cause et caution. Étaient-ils dupes de leur propre imposture, les Siddhartha, les Moïse, les Jésus, les Mahomets, les Moon, les Aum, les Vorillon, les Hubbard ? Mensonge confus, leurre pour soi-même, conjecturait Grace, tant elle avait le sentiment de suivre un chemin tracé plutôt que d'emprunter sa propre voie. Elle constatait cependant que certains effets de sa prétendue divinité amélioraient le sort des humains. Alors, comment refuser ce projet ? Comment se rebeller contre son destin quand il semble opportunément coïncider avec une période critique, pour en atténuer les horreurs ?

D'autre part, sa puissance, son aura, avaient eu cette conséquence : disposer d'un réseau sur tout le territoire et au-delà. Ce qui lui avait permis de retrouver rapidement Robur. Rapidement et discrètement. Sous la direction de ses premiers disciples, Cyril et Marie-Méthode, anciens enfiévrés du Général Doline, des enquêteurs avaient repris la piste des Farann, à partir de Mireveil. Il n'avait fallu que quelques semaines. Au comble du bonheur, la nonne et le moine étaient revenus lui apprendre que Robur Farann allait bien, qu'il vivait avec ses parents adoptifs dans

une grosse ville à la frontière sud. Grace était, ce jour-là, en conversation avec Hennelier. La communauté de l'Incarnée s'était installée sur le site de la ferme de Perl et Tooya. Avec les dons de ses partisans, Grace avait tout racheté. Les locaux étaient suffisants pour abriter les fidèles qui furent vite à l'étroit. Les serres et les cultures hydroponiques furent remises en état, le rempart restauré. La ferme se mit à revivre. Grace s'était réconciliée avec ses morts. Elle était retournée, dès son arrivée, au cimetière. Ce fut un étrange pèlerinage. Elle aurait aimé être seule. Une foule extatique se tenait en retrait, pesait en tonnes sur sa nuque. Sur place, c'était toujours le même environnement désolé et sec. Les ceps orgueilleusement plantés avaient disparu. Le corps de Michel Fornay avait été emporté, sa famille l'avait récupéré. Tous les autres étaient là. Ses parents, le petit Malik... Les tombes devinrent lieux de dévotion pour les adeptes. Grace en était à la fois agacée et bizarrement flattée. Comme si chaque prière versée sur les corps était une onction bénéfique, ou un fil de plus dans la trame qui la liait à ses défunts. Elle fit le projet de retrouver et rapatrier le corps de sa sœur, peut-être celui de son homme, si les parents de Malik... Après un temps de recueillement, elle balaya du regard ce paysage aimé autrefois, l'assemblée nombreuse qui l'observait, espérant peut-être d'elle une parole. Elle ressentit un profond désespoir face à cette attente, ne sut se l'expliquer. En elle, tant de mystères s'agençaient, que se croire maître de ses actes était une manière de piège.

Hennelier l'appelait souvent. « Et cette jambe ? » Elle la souleva pour la placer dans le champ de vision de l'e-ris. « Totalement reconstruite. Neuve, avec les problèmes que ça pose... » Hennelier était subjugué. Enfin, son traitement génétique produisait des effets. Les années passées



rendaient la corrélation hasardeuse, mais il pouvait tout de même prétendre y être pour quelque chose. Il trépignait d'excitation : « Les problèmes ? » Les relations entre eux s'étaient apaisées, sans qu'ils pussent, l'un ou l'autre, détailler l'évolution qui avait abouti à cette paix. La régularité des contacts, peut-être, la volonté sincère du professeur de la suivre, comme un médecin s'occupe d'une patiente, l'assurance, pour elle, que le premier témoin — et potentiel acteur — de son état, soit là pour la renseigner, au cas où cela dégénérerait, car que serait-elle demain ? « Les os des pieds ne sont pas encore en place. C'est fragile. Je dois porter une nouvelle prothèse. » Alors, Cyril et Marie-Méthode s'annoncèrent et, s'excusant auprès d'Hennelier, elle coupa la conversation.

Ce dont se souviendrait Grace, ce qui resterait gravé dans sa mémoire, en cet instant ? Le détail incongru des joues de Marie-Méthode essoufflée, roses du plaisir d'apporter enfin la grande nouvelle. « Nous l'avons retrouvé ! »

Robur, quant à lui, ne garderait qu'un souvenir vague de l'irruption de sa mère biologique chez eux. D'abord, parce qu'il n'en sut rien pendant longtemps. À ses yeux, une femme était venue voir ses parents et ils s'étaient entretenus longuement, sans doute d'une de ces affaires un peu limites dont son père était coutumier. Il était petit, c'était après la fuite de Mireveil. Il ne se rappelait pas que l'étrangère, grande femme coiffée d'un tissu chamarré noué sur la nuque, assise en face de ses parents tandis qu'il lisait, se tournait souvent vers lui, le dévisageait avec une sorte d'avidité. Il ignorait sa tentation désespérée de le prendre dans ses bras. La réaction de son frère était plus précise dans sa mémoire. Lui, avait compris que la conversation avait Robur pour sujet, et en était jaloux. Il faisait du bruit,

se montra désagréable, jusqu'à ce que son père, excédé, lui dise d'aller jouer dehors. Cela, oui, Robur s'en souvenait un peu. Il ignorait quels sentiments traversaient l'étrangère. Il ne sut rien du bouleversement que sa seule vision lui causait. Il était tard, il partit se coucher. Ils habitaient alors dans une communauté plutôt bien organisée où chaque famille avait son logement. La partie coucher était tout près de la pièce commune où le trio discutait. Au bout d'un temps, Cynthia alla vérifier que l'enfant dormait. Elle revint rassurée. Ils pouvaient dialoguer plus librement, le firent à voix basse cependant.

- Vous devez nous laisser tranquilles.
- Oui, oui, bien sûr. Je ne vais pas rester. Personne ne saura jamais.
- Si vous nous avez retrouvés, alors, n'importe qui...
- Je vous protégerai. Vous aurez les moyens de vous protéger. Vous aurez les moyens pour l'école, les vêtements, les trajets, les maisons... Vous aurez tout ce dont vous avez besoin. Vous recevrez de l'argent chaque mois, chaque semaine si vous voulez. Voici déjà une avance.
- Il faudra nous laisser. Il ne faudra pas revenir nous voir.
- C'est dur. C'est tellement dur ! Je ne pouvais pas faire autrement, vous savez. Vous lui avez expliqué, n'est-ce pas ?
- Nous lui avons dit que sa mère était très pauvre, qu'elle l'aimait, et qu'elle a fait ça pour lui, pour lui donner une chance de survivre. Il est très intelligent, il est sensible. Il comprend. Et puis, il voit chaque jour tant d'exemples similaires... Ce monde est tellement féroce.
- Je pourrais le reprendre...
- Vous savez bien que non.
- Je ne sais pas.

- Votre enfant, Grace ! Le fils de l'Incarnée ! Combien de Hennelier ou de Doline le veulent ?

- Hennelier m'a assuré que...

- J'ai dit *combien* ; il y a d'autres Hennelier en ce monde, vous comprenez ? Nous adorons Robur, depuis des années nous le protégeons. C'est notre enfant maintenant, vous comprenez ?

- Maintenant, c'est différent.

- Oui. C'est différent parce que vous êtes différente. Et ce n'est pas mieux pour lui, ce qui se passe.

- Je ferai comme vous voudrez. Je vous donnerai les moyens.

- Oui, et merci pour ça. Vraiment, merci. Il ne faut pas rester. Si on vous reconnaissait...

Robur dormait. Il ne sut rien de cet échange. Il ne sut pas que Grace parvint à convaincre ses parents adoptifs de la laisser le voir, encore un moment, une minute, quelques secondes, Ô je vous en supplie. Anxieux, ils acceptèrent, la supplièrent de ne pas faire de bruit, restèrent derrière elle, prêts à intervenir. L'enfant ne sut pas qu'elle demeura, immobile, respiration retenue, debout près de son lit, à scruter son visage baigné de la lueur pâle de la lune, avec l'assiduité de qui cherche dans une source une vérité, la soif de qui, au fond de soi, veut le terme de quelque chose, désire le voluptueux et désaltérant étanchement de la résolution. La fin de la course. Un leurre de plus : cela ne faisait que commencer.

## Chapitre 2 du livre de Robur

Où la famille Farann embarque pour un curieux périple.

Quand on a abordé l'autoroute, le GéoP s'est mis en berne. Fallait voir la tête de notre conductrice. Elle a aspiré l'air entre ses dents serrées, a levé le poing face à l'écran, comme si elle allait le pulvériser. Elle était d'autant plus irritée qu'en nous faisant monter dans sa voiture, quand Lucas avait sifflé en découvrant l'affichage électronique sur le tableau de bord, elle nous avait annoncé fièrement : « Il y a le GéoP ». La voix flûtée du machin a lancé un dernier « dès que possible, faites demi-tour... » avant de se taire définitivement, son écran a tracé dans un espace vide une ultime voie qui s'éloignait de nous. Nous étions une flèche bleue perdue dans un rectangle gris. À l'autre bout de la banquette arrière, mon frère restait rivé au défilement du paysage. Je pense qu'il boudait. Partir comme ça, brusquement, pour mon seul intérêt, ça le gavait. On avait traversé la frontière. Pour Matria, ça semblait une formalité, alors que, jusque là, nous, on n'y était jamais arrivé. On est passé dans un tunnel, sous une énorme muraille. C'était la première fois que je voyais une autoroute, la première fois, même, que je voyais une route simplement lisse, propre, noire, et large comme ça. La première fois aussi que je voyageais dans une voiture électrique neuve, confortable, parfumée, insonorisée, avec des tas de gadgets.

La belle femme, au volant, nous subjuguait tous, je crois. J'avais des milliers de questions à lui poser, je bouillais, ma nervosité d'enfant me mettait à rude épreuve. Je disais : « Alors, ma mère c'est la Christosa ? Elle veut me voir ? Elle est où, elle m'attend ? » Je n'arrêtais pas. Maman,

ma vraie maman, celle qui m'a élevé, avait mal, je le voyais bien. Elle était partagée entre son amour maternel sincère et mon bien-être, la réalisation d'un vœu que j'avais toujours formulé, le bonheur que j'aurais à rencontrer ma mère biologique. Elle était à l'avant, côté passager. Comme Virgo Matria négligeait mon bombardement de questions, elle posait les siennes : « Pourquoi Grace n'est pas venue elle-même ? » Matria eut un ricanement : « Vous plaisantez ? Elle est très occupée. Elle m'envoie... » Mon père était intervenu, de son poste à l'arrière, il était aussi nerveux que moi (que nous tous, mais je ne m'en étais pas rendu compte tout de suite) : « Pourquoi est-ce qu'elle n'a pas prévenu ? D'habitude, elle nous tient au courant... » Et là, j'ai vu son hésitation, et dans la soudaine raideur de nuque de maman, qu'il venait de trahir un secret. *D'habitude...* J'ai compris beaucoup de choses, en une seconde : mes parents connaissaient la Christosa, ma mère biologique, ils la connaissaient depuis longtemps, ils étaient en contact avec elle régulièrement. J'ai aussi compris pourquoi on changeait sans arrêt de lieu de vie — en tout cas, depuis assez d'années pour que mes souvenirs ne remontent pas au-delà. Maintenant que je peux reconstituer notre parcours, je devine que, pendant des années, d'abord, Georg et Cynthia se déplaçaient de ville en ville pour fuir des créanciers et des sales types fréquentés par mon père. Notre petite famille avait donc très tôt contracté le mode de vie nomade que j'ai toujours connu. Quand, pour des raisons obscures, ils m'ont adopté (sans papiers, sans contrat, l'administration étant complètement désorganisée), et quand Grace est devenue la Christosa, les nouveaux dangers qui me guettaient ont rendu notre errance vitale, et incessante. C'est à ce moment-là qu'on a commencé à changer de nom.

Il y a eu un silence tendu dans la voiture. Moi, je ne disais rien, occupé à assimiler le tsunami d'informations que les quelques mots de mon père — *D'habitude, elle nous tient au courant...* — venaient de faire naître. Un camion nous a dépassés et fait une queue de poisson. Klaxons, insultes, peur rétrospective... Ce qui a, opportunément pour Matria, éviter de répondre à la question de mon père. Devant, maman s'est mise à fouiller dans la liste de musiques de notre conductrice. Mon père lui avait demandé d'éteindre les actus dès qu'il avait estimé être assez renseigné sur l'évolution du front, entre Doline et les troupes gouvernementales. Puis le présentateur proposa un choix d'actualités internationales. Il y avait l'évolution de la guerre civile aux USA, sa mutation anarchique en « total war » disait-il. Papa avait grogné « Z'ont pas supporté que leurs illusions s'effondrent, eux... » et avait dit à Matria « Si vous pouviez lui faire fermer sa gueule, à lui... » en parlant du présentateur. Matria s'était exécutée sans un mot. Maman et lui avaient alors échangé un bref regard. Tout le monde était tranquille. Maman a extrait de son sac à dos, posé entre ses pieds, une boîte que je n'avais jamais vue. Et elle s'est maquillée en se mirant dans la glace devant elle. Encore une première fois. Lucas avait remarqué aussi, et papa. Tous les garçons dans l'habitacle assistèrent au spectacle unique de maman se maquillant. On était vraiment passé dans une autre dimension. Matria a tendu l'index pour éteindre la fenêtre du Géop, définitivement hors-jeu. Après avoir rangé son matériel, maman s'était concentrée sur la liste de Matria, elle s'est exclamé : « *Godot and the Androidz*, très bien. » Matria a approuvé. Papa a haussé les épaules.

De rares voitures nous doublaient, un ou deux camions, une moto. Des moteurs thermiques, à essence ou éthanol, bruyants et fumants. Je ne

savais pas qu'il en circulait encore autant. Les panneaux d'information qui enjambaient la route prévenaient de dangers surprenants : *Dans 15 kms / revêtement mou*. Je voulus demander ce que cela signifiait mais ma voix se perdit dans *Beyond my soul* que maman avait mis très fort. Mon frère restait obstinément tourné vers l'extérieur, impossible de communiquer. En plus d'un peu de jalousie, il faisait la tête de façon ostensible, parce que Matria, quand elle a remarqué son T-Shirt *Do-Co*, lui a dit sans le moindre humour : « Jeune homme, tu es bien optimiste si tu crois que tout le pays d'ici est pro-Doline. Il y a des barrages, avec des contre-révolutionnaires qui ont la gâchette facile. Tu devrais enlever ça, si tu ne veux pas finir avec une balle dans la tête sur le bord de la route. » Les engagements de mon frère... Moi, je n'avais pas de telles exigences, tout m'allait, on m'habillait comme on voulait, on me nourrissait comme on pouvait, on m'emmenait où c'était prévu, pas de problème. J'avais le diplôme du gamin de douze ans le moins emmerdant de la planète.

Juste, je m'étais permis de lancer au bout de deux ou trois heures de route, dans le silence revenu : « On arrive quand ? », parce que j'avais réalisé qu'on n'en avait pas parlé, dans la précipitation. Matria avait dit prenez de quoi vous distraire, des jeux, de la lecture, c'est un long trajet, sans plus de précision. Lucas, mon frangin, n'avait rien demandé non plus, j'ai pensé que lui savait, il savait toujours plus de choses que moi. Quand je l'ai interrogé, il a émis une sorte de pet avec la bouche, accompagné d'une grimace de mépris souverain. *Mépris souverain*, le genre d'expression que maman utilisait, parfois, quand elle avait envie de montrer qu'elle n'était pas qu'une pauvre fille inculte, femme d'un errant juste assez débrouillard pour s'en sortir.

Matria a regardé dans le rétro, j'ai senti son regard sur moi, droit dans le reflet, sévère, ça m'a fait drôle. Elle a dit : « On va s'arrêter un moment » et à cet instant-là, en effet, s'est annoncée sur la droite une aire de repos avec restaurant. On était tous ébahis, je crois. Il y avait donc des endroits comme ça. Tout autour, un foutoir, une misère... et ici, le monde inchangé depuis un demi-siècle. Lucas s'est rencogné et a croisé les bras « J'ai pas faim. » ça tombe bien, a répondu papa, je n'ai pas l'intention de te payer à manger. Maman s'est tournée avec un air satisfait, un rictus qui signifiait : « Bien envoyé, mec ! » J'ai ressenti une impression étrange, comme de découvrir mes parents jeunes, complices, des parents inconnus, ceux d'avant nous.

Il n'y avait qu'un camion sur le parking, devant la station. Et la cafétéria sentait le détergent qu'on vient de passer. Peut-être parce qu'il était encore tôt, il n'y avait personne. Les employés installaient juste les plats dans des bacs d'inox qui les conservent au chaud. Des bacs d'inox rutilants dans un décor immaculé ; j'avais jamais vu ça. Papa faisait le blasé, mais je devinais qu'il était aussi épaté que nous. Matria a déduit du panorama : « Rien n'est prêt, on va prendre un sandwich, j'ai vu des distributeurs », elle voulait rebrousser chemin illico. Un serveur l'avait entendu : « Non non, madame : tout est prêt, vous pouvez venir maintenant. Je vous en prie, approchez. » Le gars avait un bon sourire, engageant, pas seulement commercial. Je veux dire : on avait vraiment l'impression qu'il nous invitait de bon cœur. Maman a dit *Chic*, j'ai dit *Ouais*, Lucas a marmonné une grossièreté que mon père n'a pas relevée. On avait tous faim. Sur les panneaux, des photos spectaculaires montraient des mets d'avant l'effondrement. De la viande en gros



morceaux, des desserts colorés. Pas la moindre broute en vue. Incroyable. Les prix étaient affichés en plusieurs monnaies. Et dans toutes, ça faisait un sacré chiffre. Papa est resté en bout de queue pour surveiller ce qu'on prenait, maman a répété, chaque fois que Lucas soulevait une assiette « Doucement. Tu sais bien que tu ne vas pas manger tout ça. » Quand on est arrivé aux plats chauds, mon père a lancé : « Les spaghettis, ça suffira ». J'ai vu que c'était le plat le moins cher. Mais Matria l'a rassuré : « Je paye, allez-y, faites-vous plaisir. »

On était tous aux anges, il faut bien le dire. Moi, j'étais époustouflé, je nageais en plein conte de fée. Je me disais que ma mère biologique, c'était vraiment quelqu'un. Mes parents jouaient les habitués qui retrouvent leurs marques après une longue absence. Cette station, c'était, paraît-il, une plongée dans les images de leur enfance. Je ne voulais pas les contredire : j'avais étudié l'effondrement et je savais que ce genre d'établissement avait disparu avant leur naissance. Je croyais tout savoir, à cet âge. À table, Lucas s'est un peu détendu. Comme nous tous, même maman. Je pense qu'elle avait toujours les sens en alerte, qu'elle était toujours dubitative sur l'histoire de cette Matria inconnue envoyée par la Christosa, mais comment vérifier ? Je suppose que, chaque fois, c'était Grace Noex ou un représentant de l'Incarnée, qui les contactait. Mes parents étaient impuissants, bien obligés de faire confiance. J'ai demandé à Matria ce qu'elle savait de ma mère biologique. La maligne a excellemment esquivé : « Je vais te décevoir : très peu de choses. Il y a beaucoup de gens qui travaillent pour elle. Je ne l'ai rencontrée que deux fois, pour prendre mes ordres de mission. Elle est très gentille et très accessible. Elle a un bon sourire. Et elle a hâte de te prendre dans ses

bras. » Mon père a dit : « Pourquoi maintenant ? » Il avait toujours un air soupçonneux. Matria ne se démontait pas : « Pour vous protéger. Il y a du danger, en ce moment. Beaucoup plus que d'habitude. » Lucas a raconté une blague idiote que maman, un peu soulagée de cette diversion, a trouvé drôle, que papa a entendu comme il écoute les reproches de ma mère, avec un ennui patient. Moi, j'étais très occupé à ne pas fixer Virgo Matria, décidément puissamment belle. Lucas, j'en suis sûr, était sous le charme, et luttait pour que ça ne se voie pas. Pour faire le malin, briller à ses yeux, sûrement, il a commencé à parler de Doline et de ses milices, du nouvel ordre qu'il promeut. Matria n'a rien dit un moment. Elle a attendu qu'il prenne sa respiration pour lancer, sur un ton cinglant et définitif : « On voit que tu ne le connais pas, petit. » Je crois que le *petit* a écrasé mon frère de honte. Il s'est renfrogné, tête baissée. Maman a souri. Elle a repoussé son assiette vide, a sorti un paquet de cigarettes. Mon père ne disait rien. Il mâchait ses boulettes de viande lentement, pour savourer, c'était tellement rare de manger du bœuf. De temps en temps, il se tournait vers l'extérieur, la lumière blanche et dure à travers les baies vitrées, les vapeurs brûlantes qui ondulent au dessus des tôles, transforment les voitures en coquillages abandonnés au bord des vagues. Mais je savais que ce n'étaient pas de telles choses qu'il voyait, dehors. Ma mère a montré la cigarette qu'elle avait sortie du paquet, à l'employé qui nous avait accueillis. Il était debout derrière la rangée de bacs et leur protection vitrée, et les autres employés aussi, tous alignés à nous regarder sans bouger. À la demande muette de ma mère, il a souri en réponse, d'une façon indéfinissable « ça doit vouloir dire que c'est autorisé » a dit Matria. J'ai pris la parole pour énoncer tous les détails que j'avais vus : il n'y avait

aucun panneau d'interdiction de fumer, nulle part, la station devait être toute neuve, comme cette autoroute, la peinture était vive et les portes étaient sans éraflures. Il n'y avait pas de paillasons et les toilettes n'étaient pas signalées par exemple. « Tu as un remarquable sens de l'observation » a dit Virgo Matria, ce qui m'a comblé d'aise. Maman a laissé échappé : « Ton frère n'était pas comme ça à ton âge. » Lucas a haussé les épaules et il a essayé de me pincer, maman l'a grondé. Dire qu'il avait seize ans ! il se conduisait comme j'aurais dû me conduire, moi, avec ma douzaine, et encore. Peut-être que son geste idiot m'a poussé à vouloir briser quelque chose. En tout cas, j'ai posé une question au milieu de l'assemblée, comme les guerriers plantent une épée dans la terre en manière de défi : « Donc, vous la connaissiez ? » Inutile de préciser de qui je parlais ; tout le monde comprenait. C'était adressé à mes parents, bien sûr. Papa avait la bouche ouverte pour me répondre mais maman a fait un geste pour prendre la parole : « Oui, ta maman biologique nous a contactés, tu étais encore un petit bonhomme. Elle est passée un soir. Maintenant que tu connais son identité, tu peux comprendre pourquoi nous ne t'avons rien dit. Elle-même, d'ailleurs... » Papa a complété : « Elle était déjà sacrée quand elle nous a retrouvés. Pour ta sécurité, personne ne devait savoir... » Je pris un air contrarié, et maman voulut me caresser les cheveux, j'eus un mouvement de recul complètement injuste, que je regrette encore aujourd'hui, après toutes ces années. Je jouais la tristesse et la colère mais je sais bien que j'en rajoutais. En fait, j'étais très fier d'être ainsi au centre de l'attention. L'enfance est une alchimie d'égoïsme et d'altruisme. J'aurais tout donné pour que mes parents et Lucas soient heureux et, ce jour-là, simultanément, je me sentais infiniment supérieur

aux miens. Il me semblait que ce qui arrivait, que les enjeux dont je devenais soudain l'atout majeur, étaient légitimes. Nous avions fini. Nous étions repus, ce qui était une sensation rare à cette époque. Matria a donné le signal du départ. Maman a écrasé sa cigarette en disant qu'elle devait aller au petit coin. J'ai rappelé que ce n'était pas indiqué, mais que j'avais repéré l'endroit.

Je la guidai par la main, enveloppé de son parfum de tabac léger. Les autres se dirigeaient vers l'extérieur. Avant d'entrer de son côté, elle me désigna la porte d'en face, pour les garçons « Et toi, tu n'as pas envie ? » Peut-être, oui. Je tournai les talons pour aller de mon côté, mais maman m'a retenu et a saisi mon menton entre ses doigts. Penchée sur moi, ses boucles cuivre glissèrent dans le même mouvement, ses lèvres maquillées se contractèrent et elle me regarda fixement de ses yeux verts. Il y eut une lumière passagère, comme un soleil après avoir dispersé un nuage, et ses cheveux et ses yeux furent baignés de clarté. Je la trouvai belle, finalement plus que Matria. Et puis elle soupira et se redressa en me flattant l'épaule « Allez, va ». Et elle poussa la porte des toilettes pour dames.

Quand je suis passé par le hall pour retourner sur le parking, un groupe se bousculait vers la boutique. Ils étaient nombreux, beaucoup d'hommes habillés de sombre et une femme de temps en temps, vêtue d'un costume folklorique rouge à fleurs et coiffée d'un fichu. L'une d'elles était en position de prière devant une effigie gonflable de La Christosa. J'étais gamin, mais déjà, ça, ça me dégoûtait : le commerce de tout, sans limite, réflexe indestructible, indécence collée aux grands rêves. Même en ces temps de pénurie. Aujourd'hui encore, quarante ans après, je me dis : ça

n'en finira jamais, malgré tous les malheurs qui ont découlé de cette propension à s'encombrer avec le futile. Dehors, on entendait l'autoroute gronder sous la charge du trafic. En passant la frontière, nous étions entrés dans un pays relativement préservé de l'effondrement. C'était étrange, parce que j'imaginai la Christosa dans un monde dépouillé et précaire, plus semblable au nôtre.

La chaleur accrochait des poids au moindre de nos gestes. Pour une raison mystérieuse, tout ça agaçait mon père, je le voyais bien. Matria n'était pas du genre à laisser faire l'IA d'un véhicule, elle avait repris le volant sans hésiter. Je crois qu'elle essayait de faire fonctionner le GéoP. Papa et Lucas me regardaient avancer dans leur direction avec un air stupide. « Et ta mère ? » grogna papa. J'ai fait un geste d'impuissance. Lucas a dit alors : « la voilà. » Je me suis retourné, elle sortait de la station en accélérant le pas. Comme elle approchait, je vis qu'elle était pâle. Elle s'excusa en essayant un sourire misérable « je suis un peu malade. » Papa ne répondit rien. Nous rejoignîmes la route.

## Chapitre 2 du seconde livre des chimères

Où Grace découvre l'enlèvement de son enfant et croit deviner qui l'a organisé.

Le paysage verdoyant d'autrefois avait muté en une sorte d'ossuaire de léviathans dont les dépouilles hâves luisent au soleil. C'était d'une certaine beauté, en vérité. Une majesté âpre que n'avait pas l'anodine campagne du début de siècle. La végétation était tellement sèche que les collines semblaient couvertes de givre. Des rails traçaient une double ligne grise entre les reliefs blanchis. Et sur les rails, un train peu vif, malmené par ses freins.

Le ferrail grinça de tout son acier pour s'arrêter à temps mais ne put éviter de buter contre l'obstacle. La locomotive très ralentie vint s'enfoncer en douceur dans les blocs de béton placés sur la voie. Le nez de la machine émit un lent craquement de tôles, serein, tranquille, comme froissé distraitemment par un géant lymphatique. La première voiture tressauta, dérailla, et le reste du convoi, avec une docilité de créature domestique, s'immobilisa sur la voie sans plus de bruit. Grace donna le signal et le commando surgit du sol où il était terré jusque là, insoupçonné. Une centaine de moines et de nonnes, sans véritables uniformes, juste assortis par les couleurs, entre le brun et l'anthracite, des bottes à la cagoule, et sur la poitrine, le 'C' de la Christosa. Ils se ruèrent, hurlant, soulevant la poussière assoiffée du sol, enthousiastes, d'autant plus exaltés que Grace était parmi eux ce jour-là. Elle quittait parfois La Perle pour accompagner ses troupes et les motiver par sa présence. Elle s'était dressée, superbe, tête nue, vêtue de la combinaison sombre

marquée de son chiffre. Avait brandi une arme et désigné les voitures déséquilibrées, stoppées en rase-campagne. Elle avançait, légèrement claudicante, doublée par l'empressement de ses soldats. Il n'y eut pas de coups de feu. Les miliciens de Doline sautaient du convoi, désarmés, mains en l'air. Les fidèles de Grace les entouraient aussitôt, les immobilisaient, les éloignaient. Après le vacarme du déraillement, après les cris de triomphe de la troupe, la scène semblait se dérouler dans un silence de nuit de neige, un calme impressionnant qui faisait espérer, curieusement, qu'elle se prolonge. Des soldats outillés s'agrippèrent aux flancs des voitures et cisailèrent les verrous. Par les ouvertures délivrées, s'épancha un flot humain d'une densité effrayante. Un magma de corps poussé en vrac, vomi de la carcasse du train. Des Néos, des tradis, des familles entassées là, étourdies de retrouver le jour. « Vous avez été libérés par la Christosa » répétaient les assaillants. Les prisonniers se rétablissaient, rassérénés par une offrande d'eau, réalisaient mal que le cauchemar était fini. Visages et mains, remis, relevés, se tendaient vers la silhouette restée en retrait, debout sur une hauteur. Son épaisse chevelure blonde la désignant à tous comme la sainte, l'incarnée. Que pensait Grace, quand les regards extatiques convergeaient pour la vénérer ? Il lui arrivait d'avoir envie de leur hurler *Mais pourquoi croyez-vous ?* pour résumer toutes les questions attachées à cette notion de foi que, décidément, elle n'éprouverait jamais. Non pas pourquoi croyez-vous *en moi ?* mais *pourquoi croire, quel besoin avez-vous de croire ?* C'était un constant accablement, une occasion de honte pour elle, dont elle avait plus ou moins fait le deuil, par goût de la tranquillité. Elle approcha, se mêla à la foule reconnaissante. Que faire, alors, sinon accepter le provende des

sourires et des prières, les adorations jetées à ses pieds ? Un couple se détachait du mouvement général. Elle les remarqua à cause de cela. Leur retenue, leur stupéfaction, peut-être leur effroi à réaliser. « Grace ? » fit la femme. Grace la fixa avec plus d'attention. La femme répéta, en bousculant l'homme à côté d'elle : « Grace, c'est Grace. Tu sais, la petite ? » l'homme opina, alors que son visage était figé dans une moue incrédule. Aidée par Marie-Méthode, Grace fendit l'attroupement de ceux qui la remerciaient, pour rejoindre le couple. Elle ne les reconnut vraiment que par leurs paroles, quand ils durent lui confirmer qui ils étaient. Parce qu'elle ne les avait vus qu'une fois. Les parents de Malik.

Les mains épaisses du père, ciselées de cicatrices et tavelées de cal, les mains ouvragées du père, ses ongles cassés. Les mains de la mère, également fortes, sèches, bleues de grosses veines et tachées de brun. Leur léger tremblement, en coupe autour de la soupe chaude. Une soupe de vrais légumes, de l'eau propre, du vrai pain. Un repas, pas comme dans les villes contrôlées par La Nouvelle Constantinople, où les conditions de vie s'étaient considérablement dégradées. Grace admirait leurs mains. Elle aimait s'attarder sur le bien ressenti par les autres, qu'elle soit ou non la source de ce bien. Elle aimait le bonheur des gens. Avait-elle toujours été ainsi disposée ? Il lui semblait s'être améliorée, en cela au moins. Elle voulut voir dans cet adoucissement de son caractère l'influence du fantôme de Malik. Une part de sa reconnaissance allait vers ses parents. « Ils nous ont embarqués il y a deux jours. On a passé tout ce temps entassés dans les wagons sans rien à manger ni boire, sans s'arrêter pour les besoins. » Grace les laissait raconter sans commentaire. La mère



relaya la parole de son mari : « Nos enfants sont à l'abri. Heureusement. » Elle évita le regard de Grace : « Nos deux derniers enfants » corrigea-t-elle. « Ça recommence. On l'avait bien dit. On a déjà connu les camps, et voilà que ça recommence » fit le père entre deux bouchées. Grace soupira : « C'est différent cette fois. Ce sont des camps d'extermination. Nous en avons libéré un. J'ai des preuves. » La mère détailla le décor spartiate de la tente où Grace les recevait. « Alors, c'est vous, la Christosa ? » lâcha-t-elle, et elle n'avait pu retenir une intonation colorée de colère et de mépris. Grace avait senti l'hostilité, voyait en elle monter une hostilité égale, due à l'indifférence de la mère plus qu'au ton employé. Comment pouvait-elle négliger ce qu'elle venait de lui annoncer : Un camp de la mort, l'extermination des siens... Et voilà qu'elle se préoccupait de provoquer sa presque belle-fille ? La mère ajouta, comme pour amender ses intentions : « Vous avez changé. » Grace sourit tristement : « Nous avons tous changé. » Le père reposa son bol vide : « Ce pays, c'était un paradis, du temps de mes parents. » La mère chercha le regard de Grace pour affirmer, par sa mimique : Mon pauvre vieux ! « Souhaitez-vous manger encore un peu ? » Ils refusèrent. Grace leur offrit de dormir sous sa tente. La mère lança avec une certaine brutalité : « Nous nous sommes faits des amis. Nous allons les rejoindre et dormir en leur compagnie. » Le père balbutia des remerciements, restés inachevés quand sa femme le pressa de sortir. Ils quittèrent Grace qui les fit accompagner jusqu'aux tentes des réfugiés. Elle les vit s'éloigner, ils étaient encore solides, le père avait été athlétique, se souvint Grace. Ils n'avaient pas évoqué leur fils, ni leur petit-fils. Elle les détesta pour cela. Fugacement. Se demanda si son courroux ne trouvait pas sa source dans

leur refus de lui reconnaître, au moins, le mérite de les avoir libérés. Elle avait le sentiment de se battre pour eux, malgré eux. C'était une grande frustration, d'éprouver cette ingratitude. Peut-être étaient-ils dépassés par les événements et n'étaient-ils plus capables d'en penser quoi que ce soit. Ce serait compréhensible. Comment aurait réagi Malik, lui qui était si fier de son athéisme et de l'athéisme conquérant de sa communauté, s'il avait été, de force, renvoyé à une essence religieuse qui n'était pas la sienne ? Toutes les personnes condamnées par la folie de Doline n'était pas musulmanes, loin s'en faut, la proportion de croyants dans les religions traditionnelles s'était réduite depuis longtemps même si, à cause de Doline, estimait Grace, sans doute par réaction à l'agressivité de sa foi, la dernière décennie semblait l'amorce d'un regain religieux. Elle-même en était le symptôme. Marie-Méthode interrompit ses réflexions. « Virgo Matria, ça vous dit quelque chose ? » Grace ne voyait pas. « On l'a vue en compagnie de la famille Farann. Vous nous aviez dit de surveiller leurs faits et gestes, de vous tenir au... » Du regard, Grace la pressa d'en dire plus. « Hier, ils ont franchi la frontière, à l'est. » Le domaine de Doline. La gueule du loup. Grace échappa un cri d'appréhension. « Mets-toi en contact avec Guénelon. Il ne trahira pas son maître, mais il nous respecte assez pour... » Marie-Méthode se rengorgea (quoi qu'avec mesure) : « J'y ai pensé. Il m'a dit que Matria est l'agent des missions délicates pour Doline, justement. » Grace eut un frisson de panique : « Prépare un commando. Je vais appeler Hennelier. »

« Virgo Matria.

- Oui, et bien ?

- Qui est-ce ?
- Une ancienne assistante.
- Je sais. Elle travaille pour Doline maintenant.
- Non.
- Non ?
- Selon moi, c'est une couverture.
- Alors, pour qui ? Vite, Hennelier, ne jouez pas aux devinettes, par pitié !
- Elle est auprès de Doline pour le surveiller, selon moi. Je pense qu'elle travaille toujours pour Huan-Bayer.
- Pour Huan-Bayer, donc pour vous.
- Non, Grace. Ne vous arrêtez pas à des déductions aussi simples. Nous travaillons pour les mêmes employeurs, nuance.
- Hennelier... Vous aussi, vous travaillez toujours pour Doline...
- Je traîne sur le projet de race sacrée. Je me demande s'il y croit encore ; il ne me demande rien à ce sujet. J'en suis venu à la conclusion que Doline est un velléitaire. On lui prête une intelligence de stratège, un caractère obstiné, visionnaire ; moi, je pense qu'il se lasse vite d'une passion pour passer à une autre. C'est un opportuniste qui cherche à tirer son épingle du jeu en fonction des circonstances. En tout cas, depuis qu'il dispose de ses bracelets, je ne l'intéresse plus vraiment.
- Un jour, je vous ferai visiter les camps de la mort de votre 'employeur', que vous mesuriez un peu la portée de vos actes. » C'était purement gratuit. Grace savait bien que ce genre de remarque ne risquait pas d'ébranler son interlocuteur.
- « Qu'est-ce que vous lui voulez, à Virgo Matria ?
- Je pense que vous le savez très bien.

- Vous vous faites beaucoup d'idées sur moi.
- Vous n'êtes pas un type bien, vous me l'avez suffisamment assené.
- Vous pourriez me remercier pour ce que je vous ai confié, plutôt que de me soupçonner... Allons, parlez-moi de votre jambe. »

Toujours ce sentiment ambivalent après une conversation avec Hennelier. Comment peut-on raisonnablement prendre plaisir à discuter avec un monstre, un criminel, un salaud ? Elle s'interrogeait devant sa capacité, chaque fois, à gommer cette dimension au moment de commencer leur échange. Puis, au fil de la conversation, le cynisme de Hennelier la ramenait au constat de la réalité sordide du personnage. Il y a des vieux couples, se disait Grace, qui fonctionnent ainsi. Elle rappela Marie-Méthode. Elle avait lancé, elle avait osé dire, *Prépare un commando*, parole simple, jetée négligemment. En fait, elle ne disposait que de groupes armés violents et déterminés ; aucun ne convenait pour ce genre d'expédition délicate. Une mission de secours. Que voulait Matria ? Livrer Robur à Doline, a priori. Ce qui était surprenant. Elle avait imaginé que Doline l'aurait plutôt fait éliminer sans attendre, comme il avait tenté de l'éliminer, elle.

C'était peu après qu'elle eût libéré le camp d'extermination, vers la frontière, et comme en réponse à cette provocation. Un assassin s'était mêlé à ses moines-soldats et avait intégré sa garde rapprochée, à la ferme. Il avait attendu la promenade quotidienne de Grace dans la campagne, parce qu'alors, les moines étaient armés plus légèrement. Il avait été suffisamment bien accepté pour qu'on le nomme au groupe de la marche. Dans l'atmosphère détendue de la promenade, au moment où elle ne s'y attendait pas, un moment où tout le groupe riait d'une blague lancée par

l'un d'eux, par l'assassin peut-être, il avait brandi son arme, visé Grace en proférant une parole incompréhensible, mêlée à son cri de rage. Ses hommes avaient réagi à temps et s'étaient rués sur lui pour le désarmer et le maîtriser. Aucun blessé, pas de dégâts, et un prisonnier dont Grace ne savait pas quoi faire. Elle doutait qu'il fût un bon élément d'échange, puisque Doline devait avoir validé et anticipé son sacrifice. Ce fut un choc. La froide logique qui conduisait à souhaiter sa mort, lui apparaissait, mais la capacité d'un parfait inconnu à éprouver envers elle assez de haine pour passer à l'acte, la dépassait. Aujourd'hui, l'idée que son enfant subisse une aussi ignoble démonstration de colère meurtrière, lui était insupportable, autant que les conséquences de cette colère.

### Chapitre 3 du livre de Robur

Où la famille Farann voit Virgo Matria à l'œuvre.

Au dessus de la voie, la plupart des indications étaient empaquetées de plastique noir, et sans GéoP, je me demandais bien comment Matria pouvait se repérer. Je me dis alors que la route filait tout droit sans sortie possible, sans échappatoire, et le but du voyage m'apparut comme une méduse malade posée au bout de l'asphalte, vautrée pourrissante sur l'horizon. Oui : une méduse géante en train de pourrir sur une route, c'est le genre d'image qui me venait, enfant. Dans l'habitacle maintenant, maman s'était peu à peu rassérénée. Ses joues avaient repris des couleurs et elle fredonnait la chanson de J. Bod'On *Tout ce qui bouge bouge bouge ; l'écume rouge rouge rouge ; et dans mon cœur, étrange et belle ; tu me défies, Ô ma cruelle...* que je repris en disant *truelle pour cruelle*, et je me mis à rire. Lucas, de son côté, était abîmé dans la contemplation du paysage. Papa voulut encore nouer conversation avec Matria. Elle émettait de vagues raclements de gorge pour toute réplique, et mon père se découragea assez vite.

Il commençait à faire très chaud dans la voiture ; nous étions en sueur. Matria semblait ne pas ressentir la moiteur de notre espace confiné. Elle ne transpirait pas, tandis que nos vêtements collaient à notre peau. « Il n'y a pas de clim ? » demanda ma mère, qui avait dû apprendre que ce genre de voiture en disposait. Matria ne dit rien, elle se contenta de montrer un voyant et fit un geste qui signifiait qu'elle était en panne. Maman siffla : « Décidément... », et il me semble qu'elle jouissait de cette minuscule victoire sur la trop parfaite Virgo Matria. Comme nous

traversions une plaine sans aspérité, couverte de chaumes déserts à perte de vue, cela donnait l'impression que nous étions immobiles, seuls au monde. J'ouvris un des livres que j'avais emportés (« prenez de quoi vous distraire ») et au bout d'un moment, je m'endormis.

Je me suis réveillé, porté par une chanson que je ne connaissais pas, avant de réaliser qu'il s'agissait d'une conversation entre mes parents. Matria conduisait toujours, silencieuse et bras tendus, nuque raide. « Le pilote automatique est en panne ? » je dis, malicieusement, et ma mère m'adressa un sourire complice. Je pus remarquer que les poings de Matria, sur le volant, avaient blanchi en se contractant, après ma petite pique. Je m'étirai et rangeai mon livre. Lucas dormait profondément, tête en arrière, bouche béante. Il faisait très chaud, très lourd, Matria ouvrit les fenêtres de la voiture en plein. Le paysage avait pris une teinte métallique. D'un bout à l'autre de l'horizon, le ciel était maçonné par un seul énorme nuage noir. Comment une telle masse peut-elle tenir comme ça, accrochée là-haut ? Maman m'observait, elle me dit « Il va y avoir de l'orage, c'est pour ça qu'il fait si chaud. » Un gros orage, ajouta papa d'un ton morne. Des voitures nous doubleraient très vite. Je n'aimais pas et n'aime toujours pas les orages. Maman tendit vers moi sa main pour me rassurer. « On devrait aller plus vite... » Maman eut l'air d'être ennuyée par ma remarque et scruta la réaction de Matria. Elle ne disait rien, restait concentrée sur le bout de l'autoroute aspiré par l'horizon, devant nous. Après un temps, Matria sur un soupir me dit que nous roulions à 120 et que c'était suffisant. Maman commentait le paysage qui basculait dans des teintes plombées « On dirait qu'il fait nuit à présent. » Lucas dormait toujours. La voiture ouvrit ses feux.

L'orage se déclencha brusquement, averse et foudre. L'autoroute disparut d'un coup derrière un rideau gris homogène, obligeant Matria, aveuglée, à s'arrêter complètement, là où nous étions. Lucas se réveilla comme si on l'avait secoué par le col. Le fracas de la pluie, les fourches électriques balancées au milieu de ce chaos dans un déchirement de fin du monde, avec les bourrasques de vent, tout cela percutait la tête à coups de poings et à travers elle, jusqu'à nos cœurs. Maman s'est affolé soudain : « On ne va pas s'en sortir » Matria tourna vers elle un sourire ironique. Dis pas de connerie rétorqua mon père, « ça ne va pas durer de toute façon, c'est toujours comme ça », il ajouta, pour atténuer son emportement. Comme nous, tous les automobilistes avaient dû stopper là où ils se trouvaient. Impossible de conduire sous un tel déluge. La violence de la tempête imposait le silence dans l'habitacle aux vitres remontées. La foudre faisait une brèche dans l'averse et sa déflagration toute proche était terrifiante. J'avais la trouille et mon frère n'en menait pas large.

Le rideau s'éclaircit un peu et Matria ayant pu repérer la voie de sécurité s'en approcha prudemment. Petit à petit le ciel se dégagea, le paysage apparut et la perspective de la route s'ouvrit. De la terre et des chaumes défaits souillaient l'asphalte, de loin en loin, des panneaux tordus tendaient leurs tiges métalliques au travers de la voie. Des bagages mal haubanés avaient été arrachés aux galeries des voitures et jonchaient le sol, épars. L'asphalte surchauffé soulevait des chapelets de vapeur grises. Cela faisait des multitudes de petits geysers obliques, montés de la terre au ralenti. C'était joli. Matria reprit la route doucement. Bientôt, des feux clignotèrent au loin, on distingua une file de voitures à l'arrêt. Tous ces



engins thermiques, ça nous donnait le tournis. On en voyait autant que dans les vieux films. Là-bas, des hommes en cirés fluo s'agitaient. Mon frère, intrigué, sortit de sa léthargie pour mieux observer ce qui se passait. Il put détailler la tenue des agents et bondit, enthousiaste : « La croix d'occident. C'est des gars de la Nouvelle Constantinople ! » De l'autre côté de la voie, d'autres feux barraient la route, et les mêmes véhicules d'entretien que ceux de notre côté s'y trouvaient, avec les mêmes agents en cirés. Je n'avais jamais vu autant d'uniformes, autant de personnes en habits neufs et identiques. Quel pays, je me disais, quelle contrée merveilleuse ! Mes parents voyaient ça autrement. Ma mère s'exclama : « Les hommes de Doline ? Mais c'est un danger pour le petit ! Faites demi-tour ! » J'en fus sidéré. Jusque là, le danger qu'avait évoqué Matria en faisant irruption chez nous, n'avait que de vagues contours. Là, avec des hommes nombreux, en uniformes, probablement armés, devant nous, tout près, le mot prenait sens avec une netteté perturbante. Lucas me considéra avec une moue hostile et méprisante. Lui, découvrait que son idole, le vénéré Doline, représentait une menace. Que j'en sois l'objet ne le détournait pas de sa passion. Il m'en voulait, c'était évident, de tenter de lézarder son mythe par ma seule existence. Je lui répondis par une moue innocente. J'y suis pour rien, moi. Matria avait réagi : « Doucement. Faites-moi confiance et tout se passera bien. Nous allons passer.

- Pas si simple, rétorqua mon père, il va falloir répondre à nos questions, maintenant. Vous pouvez passer un barrage du Général ? Vous êtes des leurs ? Pourquoi la Christosa ne nous a pas prévenus par le canal habituel ? » Ma mère renchérit : « Qui êtes-vous, à la fin ? » Matria n'explosa pas comme je le prévoyais, elle prit au contraire le ton le plus

froid et le plus calme : « Pour la dernière fois : je suis missionnée par la Christosa pour lui emmener Robur. Si elle m'a choisie, c'est que j'ai tous les atouts pour y parvenir, y compris passer un barrage de Doline... Si vous ne faites pas les malins. Hein, petit ? » Elle avait braqué son regard, via le rétroviseur, sur moi, qui ne sus que bafouiller pour l'assurer de ma plus complète collaboration. C'est à ce moment-là que nous avons tous réalisé que Virgo Matria avait une autorité de (comment la qualifier ?), de fauve en majesté. Mon père a tout de même tenté, timidement : « Pourquoi Grace ne nous a pas contactés ? » Matria semblait apaisée après sa colère froide : « Je ne sais pas, soupira-t-elle calmement, je ne sais même pas par quel biais elle vous informait. Je vous l'ai dit, elle m'a envoyée ici en urgence. Vous êtes en danger. »

On vit jaillir une gerbe d'étincelles au milieu de la route, dont l'origine était indécélable, à cause de l'embouteillage de voitures qui nous précédaient. Tout le monde était à l'arrêt, des gens descendaient pour comprendre, Matria demanda à mon père s'il pouvait aller se renseigner. Il sauta sur l'occasion pour sortir. Papa n'était pas du genre à rester enfermer comme ça des heures. Quand il revint, il nous annonça : « C'est bloqué. Il y a eu un effondrement. Une crue a sapé l'ouvrage d'art devant nous, à deux ou trois kilomètres. Ils démontent les glissières centrales pour nous faire emprunter la voie opposée. On est obligé de faire demi-tour. » Matria paraissait catastrophée. Elle lui demanda si c'était sûr, ce à quoi mon père répondit par un borborygme étonné, que je trouvai laid, et en rougissant. Je crois que notre chauffeur l'intimidait, mon caïd de père. Devant nous, le trafic reprit et les équipes voulurent nous diriger dans le sens inverse. La file des véhicules détournés passait devant le front des

voitures venues dans l'autre sens, bloquées pour nous laisser passer. Matria pesta : « Sûrement pas » fit-elle simplement, et elle maintint le cap, avança résolument vers le barrage. Elle ouvrit la vitre et l'agent le plus proche vint à elle, son laïus tout prêt : violent orage, route effondrée, demi-tour, etc. Mais elle ne le laissa pas finir : « Nous devons nous rendre près de Terruel. » L'agent sourcilla, « Quoi ? » et, comme la jeune femme n'ajoutait rien, ne put que bredouiller : « C'est dangereux, c'est très dangereux vous savez.

— Lisez-moi » dit Matria, excédée, pour exiger d'être soumise à l'examen du biomètre. L'agent tapota les poches de son ciré, je reconnais le geste de maman cherchant son briquet. Rien. Contrarié et impatient, il appela un collègue en lui demandant son appareil. L'opération ne prit que quelques secondes. Très longues secondes. Quand le contrôleur émit les notes de reconnaissance et qu'ils lurent son identité, les agents se transformèrent en petites créatures dociles. L'effet sur les gens qu'avait cette femme... L'agent lui expliqua qu'une partie du pont était intacte, juste de quoi passer pour un véhicule, en faisant très très attention. Voulait-elle qu'on l'escorte ? Matria déclina l'invitation, et visiblement, il était clair qu'elle saurait affronter ce minuscule désagrément. Ils saluèrent Matria sans plus de commentaires, et firent dégager la voie pour nous, expressément. La gueule des autres, en plan sur l'autoroute ! Il y eut des protestations, vite ravalées par l'apparition de moines-soldats en armes. « Putain, dit mon père, vous êtes qui ? »

Deux kilomètres plus loin, nous y sommes, les pneus vibrent au

contact des premières craquelures dans le goudron. Matria stoppe. L'orage a raviné tout un pan de paysage et un glissement de terrain a jeté une longue balafre de terre brune depuis la colline sur notre gauche jusqu'à l'autoroute, qu'il a emportée. Devant nous, les fissures crèvent la surface du bitume et s'additionnent et s'élargissent en s'éloignant, finissent en réseau serré de veines noires au bout duquel la route a disparu. Le vide qui coupe la voie est hérissé de fragments de béton tenus au bout de squelettes de ferrailles. On voit l'autre portion, de l'autre côté du vide. En bas, des carcasses de voitures sont enchevêtrées aux décombres de la voie, et tout ça est emmêlé aux grosses coulées terreuses. Il y a une pelleteuse arrêtée, des rubans de signalisation... On a dégagé des blessés ou des morts, tout le monde est reparti. C'est terminé. Ma mère, paniquée, s'étrangle : « Comment allez-vous traverser ça, c'est impossible », mais Matria donne un coup de menton vers la droite : « Là ». Là, c'est une langue de revêtement encore en place, comme accrochée aux glissières et aux grilles élevées sur le bas-côté. Guère plus large que la voiture. Cette fois-ci, je réagis à mon tour, je ne veux pas, on va mourir, qu'est-ce qu'on fait là ? Mon père a repris son expression détestable du type dépassé par les événements. Matria coupe net nos jérémiades : « On va passer à pied sur la partie encore stable, et une fois que nous serons de l'autre côté, que vous serez bien rassurés (elle appuie d'une façon désagréable sur le *bieeen rassurés* pour nous faire sentir le poids de son mépris), je reviendrai chercher la voiture. Allez ! »

Effectivement, la traversée à pied sur la bande encore praticable se fait sans problème. Vu comme ça, tout va bien. Derrière Matria, suit

timidement notre petite famille, que je vois ce jour-là comme réduite à des nains balancés au milieu des géants. Nous ne nous éloignons pas de la glissière sur le bas-côté. Nous marchons doucement, le gouffre est à plusieurs mètres sur notre gauche, inoffensif. Matria marche devant, tranquille, se paye le luxe de s'écarter, va tester de la pointe du pied la frange délabrée, comme si son poids pouvait le moins du monde se comparer à celui de la voiture, puis elle se retourne pour nous demander d'accélérer. Nous voici de l'autre côté du glissement de terrain. Le reliquat de route que nous venons d'emprunter paraît minuscule au regard de la béance de la partie effondrée et on ne voit pas comment une bande aussi étroite et friable pourrait soutenir la charge d'une voiture. Nous sommes à peine arrivés que Matria revient sur ses pas et rejoint la bagnole. On se regarde, tous, complètement dépassés. Manifestement, La Christosa nous a envoyé une folle. On a l'impression qu'en quelques minutes, le jeu de nos vies a été battu et les cartes redistribuées dans le désordre.

Matria a repris le volant, elle démarre et se dirige vers le ruban rescapé qui semble encore plus étroit, maintenant que la voiture l'aborde. Nous sommes immobiles, en apnée, fascinés par la morsure de la roue avant gauche sur la lisière effritée du macadam, à la limite du ravin. Du pneu au précipice, il doit rester la largeur d'une main. Moi, je fixe le visage de Matria à travers le pare-brise. Sereine, comme si elle avait fait ça toute sa vie, comme s'il s'agissait d'exécuter un simple créneau. Elle avance doucement cependant, les pneus appuient sur le revêtement couvert de scories et de poussière qui craquent sous le poids du véhicule. Des plaques de goudron se détachent et tombent avec un bruit mou. Elle aborde enfin la partie saine, avance encore un peu et s'arrête. Nous

sommes tous silencieux. Matria attend sans bouger qu'on daigne monter, moteur au ralenti. Nous quittons brusquement notre sidération et nous installons à la place qui était la nôtre avant que la vie devienne étrange. Il flotte quelque chose de sordide et de stimulant ici. Une fois assis et la voiture repartie, je comprends que c'est de la peur.

### Chapitre 3 du seconde livre des chimères

Où l'on fait la connaissance de Prima et de Zoandre.

Une créature comme on n'en avait jamais vue. Entièrement synthétique. Du vivant qui ne devait rien à la biologie — directement en tout cas. Progrès énormes dus aux finances de Huan-Bayer et au travail à partir du matériel génétique apporté par Hennelier. Ses équipes étaient concentrées sur les chimères, le vivant. Elles s'étaient un peu détournées de la problématique de l'immortalité. On y travaillait encore, à effectif réduit, pour contenter Doline et maintenir Ramès, Huan et d'autres riches clients en vie, avec le vague espoir d'une trouvaille inopinée ou pour conserver une avance conquise à grands frais. Bien qu'il en avait été l'un des meilleurs spécialistes et qu'il ait abandonné cette discipline, Vast avait le sourire. Il avait trouvé, dans le champ d'exploration des chimères et de la génétique appliquée, un terrain de recherches plus passionnant encore. L'immortalité lui était apparue comme une application sommaire, en comparaison des potentialités de la création de chimères et, au-delà, de la refondation biologique qu'elle laissait entrevoir.

Hennelier passait sa main au dessus de Prima, confinée entre les cloisons de verre. Prima était un biotype, dénué de forme définie et de genre (le féminin employé est donc un abus de langage). L'ombre de la main du professeur glissait sur la pseudo-chimère et elle réagissait aux variations de lumière par des ondulations, des gradations de texture, comme des ondes à la surface de l'eau. « Je ne sais pas si c'est de l'intelligence... Les neurones de synthèse n'expliquent pas tout » murmura Vast. « Il faudra élaborer des tests » dit Hennelier, à voix basse lui aussi.

Inexplicablement, on parlait doucement en présence de Prima. « Le transfert a mieux fonctionné, cette fois ? » interrogea Hennelier. Vast lui indiqua un écran. « Comme prévu, un stress améliore nettement le flux. Toutes les données sont là. » Elles s'affichaient en tableaux bruts, déroulé interminable de chiffres que Vast résuma : « Le biotype reçoit l'information binaire et la transmet sans perte, plus vite que n'importe quelle fibre ou matériau supra-conducteur. » Hennelier négligea l'écran, revint à la pulpe translucide qui tapissait le fond du vivarium. Un talent imprévu de Prima était sa capacité à transporter de l'information numérique. « Dire que nous voulions élaborer un fluide biologique... » se mit-il à rêver, remuant les souvenirs des premières tentatives, la perfection d'un produit qui serait, pour la chair d'un futur immortel, à la fois sang, sérum, lymphe, fluide universel d'un corps prêt à affronter l'éternité. « On appelle cela la sérendipité » s'amusa Vast. « Le Général Doline dirait que c'est le destin, rectifia Hennelier. Et peut-être que c'est ça. » Il songeait à son projet (secret, intime, jamais formulé devant quiconque) de remplacement de l'humanité. Est-ce que ce serait cela, la forme de vie intelligente qui s'emparerait de la terre, après la disparition des Hommes ? Hennelier avait beau ne pas être un esthète, et sûrement pas un moraliste (à ses yeux, en tout cas, car n'importe quel observateur aurait perçu la lourde dose de morale dont sa propre idéologie était imprégnée), la perspective que des choses molles et translucides occupent la niche écologique des humains, lui déplaisait. Heureusement, ils travaillaient sur d'autres pistes, plus prometteuses à cet égard.

Sans se concerter, parce que c'était leur parcours de routine hebdomadaire, ils firent le tour de leur bestiaire, dans le sens des aiguilles



d'une montre. Il y avait des insectes porteurs de maladies et des insectes porteurs d'un virus qui combattait cette maladie ; il y avait des insectes mutants, lents, lourds et gras, aux membres pleins, aux saveurs de fruits, capables de générer quatre fois plus de protéines que leur forme d'origine, pour pallier les famines récurrentes ; il y avait de nouvelles versions de buffalos, plus puissants, plus dociles aussi, capables de transporter de lourdes charges, fort bien nourris par une espèce d'insecte dédiée à leur métabolisme ; il y avait des chimères de pur agrément, petites peluches vivantes aux grands yeux, à vie brève et économe, qu'on vendait dans des salons spécialisés ; il y avait les grenouilles aux couleurs tendres, des 'drugfrogs' ou 'frugs' suintant des psychotropes que les consommateurs lécheraient à la demande ; il y avait aussi les derniers spécimens de créatures ovipares, dont la croissance passait par plusieurs stades : terrien, aérien, aquatique, dans l'espoir d'en faire une espèce très adaptative. Il y avait aussi de nouvelles essences végétales. Les matériaux, métal, bois de constructions, béton, plastique, se faisaient rares ou leur fabrication demandait beaucoup trop d'énergie. Une équipe spécialisée cherchait à fabriquer une espèce d'arbre peu gourmande, poussant vite, susceptible de fournir en quantité un bois très solide, résistant, une sorte de métal végétal.

Vast et Hennelier firent la visite rituelle des postes, pour s'arrêter devant leur chimère préférée. Zoandre. Zoandre n'était pas dans une cage en verre ; c'était la seule création du labo à se déplacer librement dans les locaux. Le matin, il traînassait en épicurien dans une confortable coque doublée de velours, sirotant de la brouette avec du lait, mixture qu'il adorait. Les membres de l'équipe aimaient être à son contact, le prendre dans les

bras, jouer avec, le cajoler. Zoandre était un hybride génétique sophistiqué, combinaison humain-animal très avancée, ou plus justement de mammifères et d'autres classes. Un de ces humanimaux qui faisaient fantasmer le commun des mortels. Le commun des mortels les imaginait comme des créatures mi-hommes, mi-bêtes, à la manière des fauves mythologiques ou des super-héros de l'enfance, les gens auraient été très surpris de découvrir que les terribles buffalos canins entraient dans cette catégorie, et que Zoandre en était la forme la plus aboutie. Zoandre avait un an. Il serait mâle mais n'était pas encore sexué (le masculin qu'on utilisait pour l'évoquer, au labo, est donc prématuré), il serait vivipare, ce serait un mammifère, il pourrait se tenir debout, il aurait trois doigts, opposables, aux mains de ses quatre membres. Sa vue pourrait soutenir des lumières vives, il serait à l'aise sous les climats chauds, il résisterait aussi bien au froid, il assimilerait mieux toutes sortes d'aliments, son métabolisme les transformerait mieux. Sa taille serait moindre que celle des humains, mais son cerveau proportionné serait plus efficace, moins gourmand en énergie. Une espèce d'une grande résistance physique et très économe, conçue pour cela. Hennelier avait imposé une nouveauté, qui n'apparaissait pas, ou plus, dans le vivant : une multiplicité de sexes, de façon à augmenter la richesse génétique des croisements, et les chances d'adaptation de l'espèce. C'était une amélioration surprenante, pour ses assistants, Vast compris, car elle impliquait une prospective, un horizon pluri-millénaires, où les scientifiques ne seraient plus là pour contrôler la reproduction de leurs créatures, ce qui n'était pas coutumier.

L'équipe appelait la première chimère de ce genre, Zoandre. Hennelier avait baptisé l'espèce que la créature augurait : almasty, en

référence au cryptide caucasien. Zoandre était cependant moins velu que le supposé yéti européen et beaucoup plus évolué que lui. Hennelier trouvait simplement que le nom sonnait bien. Les deux savants tendirent leurs mains vers Zoandre, qui les agrippa en ronronnant. « Il ronronne ? » s'étonna Hennelier. Vast était aussi surpris que lui. Les soigneurs qui s'apprêtaient à le toiletter, précisèrent que le phénomène s'était déclaré la veille, quand on lui avait fourni une couverture. « On lui a pourtant pas collé de gène de chat » plaisanta Hennelier. Vast rappela que des études démontraient la capacité du ronronnement, chez les chats, à lutter contre l'ostéoporose. Un assistant suggéra : « Ce serait une jolie chimère d'agrément. Un peu grande, mais une version réduite de ça... » Hennelier ne se donna pas la peine de relever, et l'assistant ravala son idée dégradante. Les créations de Hennelier n'étaient pas des jouets. Zoandre le fixa, sourire aux lèvres. Il émietta une phrase qu'Hennelier décrypta aisément : « Toi, je t'aime bien. » Son visage rond, ses grands yeux en amande étaient très expressifs. L'équipe l'adorait. En ce moment, les tests d'intelligence se complexifiaient. Les résultats étaient prometteurs. La pertinence de Zoandre était assez comparable à celle d'un enfant humain de son âge. L'appropriation du langage ne posait problème qu'à cause de la forme du palais, qui empêchait l'articulation de certains sons. Il faudrait améliorer ce détail. Ce serait pour la version suivante.

Les livres, dans la chambre. Le voisinage gentil des lectures possibles, la proximité des lectures accomplies et le souvenir de celles qu'elle aimait. Le lien mémoriel avec les livres offerts, transmis, l'histoire derrière chaque ouvrage. Grace lisait peu ; l'essentiel de la bibliothèque

avait été composée par Tipi ou ses parents. Sa sœur avait tout fermé dans des caisses métalliques avant son départ. On les avait retrouvés par miracle dans les sous-sols, pas loin des anciens stocks de matériel, quand la nouvelle communauté, agrégée autour de Grace, avait investi les lieux désaffectés. Les livres étaient à présent classés, rangés dans la chambre de Tipi. Pas un mausolée en mémoire de sa famille, non : un lieu paisible où elle aimait méditer avant une opération extérieure, un combat, ou pour faire un point, après une épreuve difficile. Souvent, sa main se saisissait de *Biais*, l'ouvrage de pseudo-poésie, laissé à la ferme, que Tipi avait simplement intégré à sa bibliothèque. S'adosser ainsi au contact d'un témoin du temps de Mérives et du blèche, permettait à Grace de redessiner la perspective de sa vie, et c'est pour cela qu'elle se sentait un devoir de venir au contact des livres. Il était important de faire ce point, par ce geste. Une façon de se situer. De se rappeler qu'elle n'était pas un messie ; et à peine un prodige de la nature. Même si, aujourd'hui, sa jambe avait entièrement repoussé, articulation du genou comprise, qu'elle n'avait plus à porter d'autre prothèse qu'une chaussure adaptée à son pied infantile. Elle boitait donc. Le surnom de « boîteuse » avait filtré dans ses propres rangs.

À l'extérieur de l'enceinte de la ferme, le dirigeable attendait. La superbe nacelle de bambou amoureusement tressée par les adeptes, dont le dessin évoquait la vague ou la conque, était à quelques centimètres du sol. Des ex-voto étaient accrochés par centaines, comme des colifichets, sous le ventre de la cabine. Les ingénieurs s'étaient résignés à accepter cette fantaisie, à condition que les offrandes soient en tissu léger, pour ne

pas alourdir l'équipage. Le ballon, gonflé au méthane produit par la ferme, flottait haut au dessus de la cabine, au bout de ses filins. Dans l'ombre de l'appareil, haubané dans l'air immobile, gros nuage dont les renflements étaient contraints par un maillage de câbles, une foule, nuque inclinée, assistait à une messe et priait. Grace ne participait jamais aux liturgies. Elle balançait parfois, c'est vrai, car l'imposture de sa nature divine acceptée, elle aurait pu suivre l'élan et s'exhiber bénévolement à la vénération d'une assemblée dévouée, le pli était pris en quelque sorte. Pourquoi ne pas s'adonner totalement à sa propre mythologie ? Mais officier... c'était trop demander.

Elle parcourait quelques phrases de *Biais*, les déchiffrait, bon exercice cérébral, propice à la concentration, comme un casse-tête oblige à se satisfaire d'un seul paysage mental, de quoi s'abstraire de la pression qui monte. À l'époque où elle utilisait la Langue, l'Intelligence numérique était encore peu capable de traduire ces formules. L'Intelligence avait acquis ce talent en quelques années, et les groupes qui utilisaient la Langue avaient été repérés, noyautés, dispersés, manipulés ou purement et simplement récupérés par les différents gouvernements. Grace songeait parfois à Ilam, à Aro, à l'architecte, aux gens de la résistance. Qu'étaient-ils devenus, savaient-ils, pour elle ? S'ils étaient encore en vie, avaient-ils faits la connexion entre la jeune femme fébrile et tenace qu'ils avaient connue et la sainte vénérée par des populations entières ? Sans doute pas. *Presse sous ta semelle l'échappée des inquiets, qu'ils ne soient proies, perce de l'œil les fragrances de leurs peurs*, disait une des premières leçons, un décryptage facile, pour débutants. Grace sourit. C'était opportun : suivre la trace de ceux qui fuient pour les retrouver et les

protéger. Dans quelques minutes, Grace emmènerait avec elle un petit groupe de soldats sûrs, et ils se lanceraient à la poursuite de Virgo Matria et de ses otages, la famille Farann et son fils, Robur. Elle referma le livre, referma la chambre où nul n'avait le droit de pénétrer sans elle. Elle prit le chemin de l'entrée. Dans la cage d'escalier, montait la rumeur d'un cantique. Un chœur qui lui était dédié, composé et écrit par l'inspiration anonyme de la ferveur populaire. Elle sortit, et l'assemblée, qui s'était levée pour chanter, s'affaissa d'un coup à son apparition. Et fit silence. Grace claudiqua jusqu'à la nacelle, entre deux masses de dos et de nuques. Elle monta sur la passerelle et se retourna, salua d'un geste les regards élevés vers elle. L'hymne reprit. Elle se surprit à goûter l'hommage qu'on lui rendait, se dit alors qu'elle avait bien changé.

## Chapitre 4 du livre de Robur

Où Robur rencontre Tsilla (et alors?).

L'autoroute a muté en couches horizontales qui filent avec un son feutré. Il règne une ambiance étrange dans la voiture. Maman chantonne les refrains des chansons qu'on reprend d'habitude, mais nous ne suivons pas, alors elle finit par se taire. Je n'ose pas regarder mon frère, et lui reste fixé sur la nuque de Matria. Je sais toutes les questions qui lui brûlent les lèvres et qu'il est incapable de formuler. Je suis travaillé par les mêmes folles interrogations. Quelque chose en moi s'enfièvre et je sens des piques d'adrénaline monter par vagues. En fait, je réalise que je suis complètement paniqué. Nos parents ressentent certainement notre angoisse, sans parvenir à trouver que faire ou que dire pour nous calmer. Avec la voiture, solitaires sur cette route qui déroule sa ligne droite dans une plaine sans accent, sous le jour qui décline à présent, nous avons atteint un point de non-retour. Nous sommes entrés dans l'inconnu. « Nous n'arriverons que demain » dit Matria, l'air de rien, papa dit « Ah bon ? » et je sens la nervosité générale grimper d'un cran. Car la phrase anodine implique : où va-t-on passer la nuit ? On se regarde avec Lucas. La voiture accélère légèrement.

La nuit est tombée cette fois. J'ai faim. Lucas aussi. Nous avons tous faim. Matria s'autorise enfin à nous parler, et assure qu'elle a tout prévu. Au kilométrage, malgré la panne de GéoP, elle calcule qu'on approche d'une borne d'alimentation. Un peu plus tard, une palpitation bleue au bord de la route nous apprend qu'elle a raison. La borne électrique est en état. Matria se range à côté. Elle sort et, silencieuse,

ouvre le coffre. Il y a dedans une sorte de grosse malle, qu'elle extirpe, repoussant la proposition de mon père qui veut l'aider. J'apprends que la grosse malle est ce qu'on appelle une glacière. Il y a, à côté, de grosses bonbonnes d'eau, que mon père sort, sans demander la permission. La glacière est un petit bijou d'inventivité, ses côtés se déplient puis se rejoignent au sommet pour former le plateau d'une table, et s'articulent vers le bas pour produire des bancs. Lucas et moi on est ébaubis devant cette merveille. Le haut de la glacière s'ouvre et l'on peut voir l'intérieur aux flancs immaculés, et ressentir quand on s'y penche, le froid brut qui y règne. Sous forme de paquets étiquetés, la glacière recèle de quoi tenir plusieurs jours, pour des appétits comme les nôtres. Matria joue les mamans, elle pose une lampe à gaz au milieu des couverts. Elle n'a pas l'air de s'amuser. Nous, la famille, nous hésitons même à échanger des regards, comme si nous avions honte, ou peur, de quelque chose. Je sais qu'il nous est impossible de poser toutes les questions qui nous brûlent plus que les lèvres : jusqu'à la gorge. Pourquoi ? Parce que nous sentons que les réponses nous entraîneraient encore plus loin, et que ce lointain est redoutable comme un abîme. Matria branche la voiture sur la borne et nous rejoint. Nous l'avons attendue, comme des invités embarrassés de leur présence. Nous mangeons sans un mot. Une nourriture délicate et riche, à laquelle nous ne sommes pas habitués, bien que nous mangions correctement à la maison. Un point que j'ai analysé plus tard : la nourriture. Dans la famille, nous mangions mieux que nos petits camarades. Je le notais sans y prêter vraiment attention. C'était une de ces petites fiertés qu'ont les enfants, qu'ils s'inventent au besoin, pour se sentir au niveau, meilleurs, élus. À l'époque, mon frère et moi mettions ça sur le



compte de la débrouillardise de notre père. Je sais aujourd'hui que nous devons la qualité de notre alimentation aux attentions de la Christosa. Mon existence a sensiblement amélioré l'ordinaire des Farann, à partir du moment où ma mère biologique nous a retrouvés. Je leur étais d'autant plus précieux — que ce constat implique un cynisme ou pas, de leur part. Donc, nous nous sommes mis à manger, c'était assez riche et bon pour que nous sentions une reconnaissance envers Matria. Mes parents restaient inquiets : ils voulaient savoir le but de notre trajet, ils voulaient savoir si l'on continuait de rouler la nuit, sans pilote automatique, ou si l'on s'arrêtait, où et comment nous allions dormir. Matria se contenta de dire, pour toute réponse « Ne vous en faites pas, faites-moi confiance, tout va bien se passer », à un moment si incongru (elle nous passait un saladier de riz), qu'il était difficile de la croire. Lucas lança alors une exclamation. Je me souviens. Tous ces jours sont nets en ma mémoire, parce qu'ils sont les jours de ma rencontre avec Tsilla.

Dans la nuit, du côté de notre destination, il y a deux points rouges et une vague lueur bleutée. Maman se lève et scrute les lumières, plus loin. « Ça vient vers nous », conclut-elle après un temps d'observation. C'est une voiture, bien sûr. Je ne sais pas ce que j'avais imaginé. Une voiture thermique, bruyante, rafistolée, qui brinquebale à contre-sens et s'arrête à une dizaine de mètres de notre repas improvisé. Un couple sort, avec une fille qui doit avoir mon âge. Le trio s'approche avec des gestes timides, des signes pour montrer qu'ils sont inoffensifs, comme si nous risquions de leur tirer dessus. Et ils n'ont peut-être pas tort, parce que Matria a posé sa main sur l'étui, à sa ceinture. Elle les laisse approcher en les surveillant, prête à tout. Ils entrent plus franchement dans la lueur de

notre lampe à gaz. Le couple me semble d'abord très vieux, raide, sourire jaune, marche fatiguée, si je les compare à mes parents, leur jeunesse, leur vitalité, leurs dents saines. La fille est une petite brune aux cheveux coupés courts, au visage ovale, de mon âge ou pas loin. Elle me sourit. Je vois que ses parents s'attardent sur mon frère et moi, et que maman, de son côté, fixe intensément la petite. Tout le monde se salue poliment. Dans cet échange, Matria est manifestement une intruse. Le couple la salue également, et je vois bien qu'ils se demandent quel rapport elle a avec nous. Maman propose de partager le repas, ce qu'approuve Matria, avec un sourire forcé. L'irruption de cette famille ne lui plaît pas du tout. Justement, dit l'homme, l'orage a arraché la galerie avec toutes nos affaires. Nous n'avons plus rien et notre fille a faim.

J'observe la fille qui ne me quitte pas des yeux non plus, je sens une immédiate complicité, quelque chose qui nous relie. C'est peut-être une question d'âge, je me sens son frère plus que celui de Lucas. D'ailleurs, Lucas est hors-jeu. Il a assez mangé, il quitte la table et dit qu'il va essayer de dormir sur la banquette arrière. Après le départ de mon frère, les vieux ne quittent leur assiette que pour lancer des regards inquiets sur la nuit, puis se tourner vers mes parents. Eux, à chaque fois, baissent les paupières. Je m'aperçois que le vieux est plus solide et carré que je croyais. Ses grandes oreilles décollées sous sa casquette, ses joues creusées par une dentition éparse m'ont donné l'illusion que, dessous, tout était fluet et sec. En fait, c'est un grand costaud aux mains larges. La femme est une petite mère boulotte aux joues fraîches, rebondies, ce qui enfonce ses yeux dans l'ombre, à cause de l'orientation de la lampe du bas vers le haut. Le repas n'a été interrompu que par de rares échanges entre

adultes, que je tente de décrypter. Ils étaient arrêtés à la tombée de la nuit, sans rien dans le ventre, s'apprêtaient à s'endormir comme ça et puis ils ont vu notre foyer de loin, et ont décidé de rebrousser chemin. « Vous êtes armés ? la route a été défoncée... Les grilles ne protègent plus l'autoroute » a dit l'homme, et la femme a ajouté « On ne sait jamais. Ils nous disent bien ce qu'ils veulent... » Et après un nouveau long silence passé à mastiquer, il y a eu la phrase de Matria. C'était sec, voire hostile. « Je suis armée. Nous allons dormir ici. Vous, vous faites comme vous voulez. » Et elle a refermé les boîtes de nourriture en ne laissant que l'eau à disposition. Récréation terminée.

Les adultes s'attardent autour de la lampe, phare primitif perdu au cœur d'un océan d'obscurité compacte. L'homme est pas loin d'être un vieillard, à mes yeux en tout cas, je ne sais quel regard les adultes ont sur un type comme lui. Sous son blouson bas-de-gamme il y a un sweet floqué « hamster rebelle » avec un dessin mal foutu de hamster culturiste tenant un revolver énorme. Le vieux est assez bavard mais ses propos sont vides. Il secoue ses oreilles chaque fois qu'il veut conclure une idée par une formule qui la validerait. « C'est comme ça » il dit, et les oreilles s'agitent comme des fanions. Je ne vois plus qu'elles. Sa femme est plus jeune que lui, plus vieille que maman malgré tout, remue ses joues pleines (de hamster rebelle ?) pour mâcher mais rien d'autre, silencieuse, elle n'ouvre la bouche que pour confirmer les assertions de son mari, d'une ou deux syllabes (« c'est vrai », « bien sûr », « eh oui ! »). Ses cheveux sont bouclés, fournis et trop parfaitement noirs, une perruque certainement. Elle se penche au dessus de la table, son visage entre plus franchement

dans la lumière et je remarque qu'elle a des yeux bleus magnifiques. Un regard émouvant quand il se pose sur moi avec bienveillance. De temps en temps, sur un bruit, un peu de vent dans les rares buissons qui dépassent des grilles de chaque côté de la route, je vois les adultes sursauter, scruter la nuit, Matria sur ses gardes, la main sans trembler jamais loin de son étui. La femme dit qu'ils ont une arme. Son mari émet un petit rire : « Oh, une vieille pétoire, ça ne leur fera pas beaucoup de mal, mais enfin... » Les autres opinent silencieusement, visiblement gênés, maman a pâli. Curieusement, tout ça ne m'effraie pas. Après ce qu'on a vécu aujourd'hui, et vu les performances de Virgo Matria, aucun risque venu de l'extérieur ne me paraît sérieux. Elle, mange lentement, consciencieusement. Je lui suppose un métabolisme à double vitesse. Un pour les moments de calme, au ralenti, et un métabolisme de l'énergie, mis en branle en cas de danger. Je ne me doutais pas alors qu'on allait bientôt l'éprouver. Son minimod lance de temps à autre des appels secs, qu'elle néglige.

La fille demande quelque chose, et la petite famille s'absente un moment pour rejoindre sa voiture. Mon père en profite pour éclaircir la situation avec Matria, et j'ai l'impression qu'il veut toutes les réponses cette fois : « Nous nous dirigeons vers le nord, vers la frontière. Vous voulez traverser celle-là aussi ? La Christosa ne s'est jamais rendue en Allemagne, que je sache. Et il y a des mutants en liberté, si j'en crois les sous-entendus de nos amis. J'en ai assez, Matria ! » Notre belle pilote rétorque, toujours glaciale : « Pas des mutants, des mutés : des hybrides, des humains modifiés. Rien de bien effrayant, sauf pour des touristes perdus (et tout le monde comprend de qui elle parle). Je suis là (et nous

savons aussitôt que ça veut dire : je suis armée et je sais me servir de mon arme, ce dont personne ne doute). Et, non, nous n'allons pas en Allemagne, mais s'il le fallait, on franchirait une nouvelle frontière pour en traverser encore une autre. Notre destination est secrète, ordre de la Christosa. Patience. » Mes parents ravalent leurs doutes avec mauvaise grâce. On n'arrive pas à la prendre en défaut, elle a réponse à tout. Et je crois que c'est son charisme, son autorité, aussi la violence dont on la pense capable, qui nous imposent de la suivre de façon aussi docile.

Tout à l'heure, j'ai eu besoin, vraiment besoin, j'avais mal au ventre. Maman a regardé autour, vers les grilles qui bordent la route, l'air embêté. Elle m'a accompagné. J'étais mal à l'aise, tout cet espace vide, sans retraits, pas moyen de se cacher. On avait pénétré dans l'obscurité, la table et la lampe étaient suffisamment loin. « Là, on ne te verra pas. Fais vite. » et elle m'a donné le rouleau de papier. Je ne voulais pas m'éloigner et en même temps, j'avais honte qu'elle puisse m'écouter faire ou que la fille de nos nouveaux voisins se moque de moi. Je me suis accroupi et puis voilà, quand même, il a bien fallu... Pendant ce temps, je devinais le profil de maman, à quelques pas, qui scrutait la nuit, tournait la tête brusquement sur un bruit, comme un oiseau de proie. Je me suis dépêché, ça a été une drôle d'épreuve.

Maintenant, je suis assis dans la voiture de ses parents, avec Tsilla – c'est le nom de la fille – à écouter la musique qu'elle choisit pour moi. Tout me plaît, c'est comme si elle me connaissait. Tandis qu'elle enclenche un nouveau morceau, elle me dit : « Nous, on passe la frontière pour rejoindre la communauté des Frères de Constantinople. Papa dit que

là-bas, les hommes sont intègres. » Ah... Elle m'a raconté ça sans forfanterie, sans donner l'impression de trouver la moindre fierté dans l'engagement de son paternel. Je tente : « Ton père est un moine-soldat de Doline, alors ? » Elle émet un léger ricanement.

- Il a été nul aux tests. Les tests physiques, il m'a dit... À mon avis, il a aussi échoué la théorie. Faut connaître un minimum d'histoire religieuse, tu sais. Alors, il s'engage dans une milice. C'est des fidèles de Doline officieux, une police parallèle, quoi. » Dois-je lui dire que Doline veut ma mort ? « Et ta mère ? » Tsilla sourit. Elle souligne le rythme de la musique en hochant la tête, et me répond : « Elle, elle croit en la Christosa. Ils se disputent à cause de ça. Mais ils me laissent tranquilles. Ce que je pense ne les intéresse pas, heureusement.

- Et tu penses quoi, toi ?

- Moi, j'aime bien la boîteuse. Un jour elle a dit *Finissons-en avec le chagrin*. Maman et moi on trouve ça juste.

- Et Doline ?

- Je comprends pas ce qu'il veut, je trouve qu'il fait du mal partout. Et tes parents, et ton frère, et la dame qui est avec vous ?

- Mes parents se fichent bien de tout ça. Ils essaient de se débrouiller. Mon frère est fasciné par Doline, enfin je crois que c'est surtout de la provoc, pour nous emmerder, comme ça. Et la dame, avec nous, et bien, c'est compliqué... Je peux pas te dire. Disons qu'elle nous sert de guide. » Mes piètres explications lui suffisent. Tsilla monte le son, on chante ensemble, on fait des mouvements de danse, bien qu'on reste assis. On se marre, on est bien. Et puis, comme il se fait tard, je rejoins la voiture de Matria, j'ai sur moi l'odeur de Tsilla, un parfum de peau de bébé. En

quelques déclenchements de mécanismes et manipulations, Matria transforme la voiture en dortoir spacieux. Sièges avant inclinés, gonflés par un système pneumatique, banquette arrière basculée prolongée par le coffre libéré, couettes sur une sorte de tatami. Assez confortable finalement. Le couple et Tsilla font de même dans leur voiture, plus spartiate : derrière les vitres embuées, dans l'habitacle éclairé, je vois leurs efforts pour aménager une couche et ça semble laborieux. On ne se quitte plus, apparemment. À plusieurs, on est plus forts. Matria évite de les regarder ; je devine qu'elle n'aime pas les savoir là. Elle a proposé à mes parents les places avant, sièges allongés côte à côte. Elle part faire un tour de veille et sa place l'attend à côté de nous, à l'arrière. Comme depuis ce matin personne ne conteste ses décisions, on s'arrange comme ça. Je la vois s'éloigner. Elle suspend sa marche, ajuste le cordon de son minimod vers l'oreille. Elle reçoit un appel. Ou bien c'est elle qui appelle, le mouvement de ses lèvres est souligné par la clarté spectrale de l'écran. Elle parle vite, continue de s'enfoncer dans la nuit et disparaît. Papa tente de dormir, blotti sous une couverture. Maman profite de l'absence de Matria pour se griller une cigarette. La fumée serpente et monte, disparaît dans la nuit, aspirée par le léger interstice de la vitre baissée. Je ne peux pas voir son visage, allongé comme je suis, j'assiste au spectacle magique de la lueur rouge de sa cigarette, son halo qui se répand contre le plafond de l'habitacle, quand elle tire une bouffée. Ensuite la pénombre s'assourdit, puis la lueur incendiée revient, agrandie comme le feu dans la poitrine d'un dragon quand il inspire. Maman n'a pas mis de musique. Je repense aux morceaux écoutés avec Tsilla. C'était chouette. Je ne réalise même pas que je suis en train de ruminer des pensées de petit vacancier,

nez en l'air, absorbé par des questions de gamin sans inquiétude, alors que ma vie d'enfant vient de prendre une allure de train qui fonce dans les décombres. Malgré les bouleversements de cette journée, je m'endors.



## Chapitre 4 du seconde livre des chimères

Où l'on découvre que les laborantins de chez Huan-Bayer savent rire de leurs échecs.

Hennelier s'était attardé dans le labo. Il discutait avec Zoandre. Ou, plus exactement, il monologuait face à la créature. Zoandre mâchouillait distraitemment une tige de réglisse et gardait ses grandes prunelles oblongues fixées sur son créateur. Il avait sommeil, la voix du professeur le berçait. « Tu es une sorte d'australopithèque de la race en devenir, tu comprends... Une forme viable par elle-même, aboutie certes, mais aussi un brouillon. Il ne faut pas m'en vouloir de t'avoir créé ainsi, n'est-ce pas, de te considérer comme un brouillon ? C'est ta nature imparfaite qui va permettre une évolution. Une évolution vers une créature que personne ne connaît encore, pas même moi. Il faudra beaucoup de tes congénères pour cela. Constituer un contingent suffisant pour créer une race. L'évolution, c'est un phénomène lié à une population ; un individu, même un couple ; ça ne suffit pas. Je sais faire ça. Je peux le faire si on m'en laisse le temps. Le plus difficile, le plus imprévisible est à venir : comment ta race va-t-elle survivre pendant que nous disparaissions ? Je n'avais pas pensé à ce problème. J'avoue. Le chevauchement de nos destins, notre cohabitation. Joël Klevner ne m'a pas laissé de guide à ce sujet. L'humanité est plus résistante que nous pensions ; elle s'adapte au désastre plus efficacement que prévu. Elle mérite peut-être de vivre. Je suis incapable de m'en réjouir. Va savoir pourquoi. Peut-être parce que tu es là. Peut-être parce que je veux pour les tiens une postérité, maintenant que tu existes, et que cette postérité est menacée dès lors que ma propre espèce s'accroche. Tu viens à peine de paraître et j'ai peur pour toi. Avoir des angoisses

paternelles, moi ! »

Cependant, Emmelian Vast était lui aussi bercé par une voix. Celle de son Unité propre, la version miniature qu'on tient dans la paume, ses vibrations apaisantes qui se propagent depuis le poignet, dans tout le corps. Alanguie sur la banquette de la navette qui ramenait les laborantins dans leur quartier de résidence, il était seul ce soir-là, et la mélodie s'élevait, limpide et douce, dans la voiture déserte, et le berçait. Sa main libre effleura la jonction de son épaule droite et de son torse, le renflement à peine perceptible sous les vêtements. Il souriait. Un peu de Prima en lui, un peu de lymphe synthétique entre chair et peau, volé à l'insu de tous. Lors d'une des nombreuses manipulations dans la journée, il avait simplement ponctionné avec une seringue un peu de fluide translucide, quelques millimètres-cube de la *morve d'Hennelier*, comme les chercheurs surnommaient parfois Prima. Discrètement, il s'était ensuite inoculé le jus épais sous l'épiderme de l'épaule. Légère douleur, gêne persistante mais soutenable. Selon ses calculs, son corps servirait d'incubateur pendant un peu plus de 48 heures, si nécessaire.

Il avait fini tard comme souvent, plus tard que d'habitude, avait laissé Hennelier tout seul. En ce moment-même, le vieux devait chanter une berceuse à Zoandre. Il l'avait déjà surpris dans l'exercice, et s'était éclipsé sans se faire remarquer, un peu dérouté. Les accès de sentimentalité de cette brute l'étonneraient toujours. Il y eut un appel sur son minimod. Matria répondait aux messages qu'il lui avait laissés. La main qui tenait l'Unité fit le geste qui suspend la diffusion. La voix de Matria remplaça la chanson : « Vast. Nous approchons.

- Vous avez mis le temps pour me rappeler... Tout se passe bien ?
- J'ai le gamin. Vous avez ... la chose ?
- Oui, dit Vast, et machinalement, il toucha le renflement de son épaule. Vous arrivez quand ?
- Demain dans la matinée. Et vous ?
- Je serai là très tôt. Je pars dans une heure.
- Et Ark, et Schoemann ?
- Ark est sur place. Schoemann nous rejoint.
- Le vieux ne se doute de rien ? » Vast soupira. Il ne méprisait pas Hennelier, mais il le considérait parfois comme légèrement sénile, incapable de saisir les vrais enjeux de son travail : « Il croit que je pars rencontrer les anciens du labo pour leur soutirer des infos. Et votre puceau de Général ?
- Doline croit que je me sers du gamin pour appâter Noex. Il m'aide. Je passe les barrages comme en rêve.
- C'est bien ce qui risque d'arriver, d'ailleurs.
- Quoi ?
- Grace Noex, la Christosa... Elle va réagir, dès qu'elle saura. C'est elle, notre vrai problème.
- Oui. Je pense qu'elle sait, maintenant, pour l'enlèvement. Elle est sur mes traces. Elle a des moyens et un réseau. J'ai une petite avance, mais elle sera vite sur nous.
- Ça vous inquiète ? » Matria émit un rire cassant : « Vast... Nous avons de quoi la recevoir. »

C'était un ancien dirigeable de Doline — pas le plus prestigieux, pas

celui des grandes cérémonies et des délégations officielles, une belle bête cependant, tombée aux mains de Grace. Sous l'immense ballon réquisitionné, le subtil travail des adeptes de Grace avait remplacé la lourde nacelle d'origine en métal, par un savant tissage de bambou qui faisait ressembler le dirigeable de la Christosa à un rorqual flottant sous les nuées, une longue carcasse veinée de câbles et de nervures, résille enserrant le ballon comme un châte noué autour d'un torse, que les ex-voto de papier et de soie, accrochés sous son ventre, faisaient vibrer d'or et d'argent dans l'azur. Les troupes de Grace l'avaient conquis en même temps qu'une des places fortes de Doline, avec l'aide du gouvernement. Une dure bataille, décisive, marquante ; pour les troupes de Grace, qui y virent le signe d'un renversement, le premier pas vers la promesse messianique d'une paix sous l'égide de la Christosa ; pour l'armée régulière qui, jusque là, avait perdu les batailles les plus importantes ; pour Doline et ses moines qui, depuis, devaient compter avec une force crédible, capable de menacer le projet racial de La Nouvelle Constantinople. La place forte avait été enlevée après des jours de combat meurtriers. La forteresse comprenait une caserne, un terrain pour le dirigeable, et un camp de travail forcé. La victoire acquise, Grace avait pénétré dans le camp avec une escouade. Derrière les barbelés, des fantômes squelettiques les observaient, muets et médusés, n'osant croire que leur cauchemar était fini. L'un des soldats avait commencé à déclamer la phrase rituelle : « Vous avez été libérés par la Christosa », mais Grace, d'un signe de la main, l'avait interrompu. Elle lui avait désigné, dépassant d'une baraque, un tas de cadavres abandonné ici, près de la fosse que leurs infortunés camarades avaient été forcés de creuser et où ils devaient sans

doute les rejoindre, tôt ou tard, si Grace n'avait pas porté l'assaut à cet endroit. L'heure était au recueillement, pas à la forfanterie et à la revendication de la victoire. Chaque fois qu'elle empruntait ce dirigeable, depuis, embarquaient avec elle les souvenirs de cette journée, l'image des dizaines de corps et celle des regards des prisonniers, incapables de se penser libres.

On avait repéré Virgo Matria au détour d'un code masqué que la nouvelle version d'Opale liait à elle. Elle avait laissé des traces dans une cafétéria, lors d'un contrôle, au passage d'une borne de surveillance, et son véhicule était, en cet instant, en cours d'alimentation sur une borne en bord de route. Matria n'était pas très discrète, elle se moquait donc d'être repérée. « Elle sait que vous êtes à ses trousses, Christosa. Elle est préparée à cette éventualité. Il faudra se méfier. » Grace acquiesça, légèrement irritée. Cyril n'était jamais découragé de formuler à haute voix les évidences connues de tous. Ça avait parfois le mérite de la reformulation, quand il est bon, justement, d'exprimer les sous-entendus pour éviter les mal-entendus ; ce pouvait avoir un côté agaçant. Marie-Méthode était capable de bavarder futilement, elle aussi, mais elle prenait garde de ne pas le faire dans les moments de tension. Cyril avait toujours manqué de nuances. C'était un bon soldat, et voilà bien le talent dont Grace avait besoin aujourd'hui. Sous eux, une guirlande lumineuse alignait ses clartés dans la nuit à perte de vue, révélant le tracé de la frontière, à cet endroit. Les grands remparts qui sillonnaient l'Europe étaient nés, pour les plus spectaculaires, alors que l'effondrement dynamitait les économies, les *Limes* avaient demandé un effort extraordinaire pour des populations déjà exsangues, et furent peut-être

une cause d'accélération du déclin des sociétés qu'ils étaient censés protéger. Vingt ans plus tard, par endroits, on célébrait avec tristesse et sévérité l'érection de ces monstres de béton, certains les fêtaient comme les témoignages de la tonicité des sociétés d'une époque, le sens de leur présence était détourné au profit d'une mythologie d'un âge d'or où les hommes étaient capables d'élever de tels monuments, en oubliant quelles peurs, quel manque de confiance les avaient au contraire faits naître. Ailleurs, on achevait de détruire les murs délabrés pour en remployer les matériaux. Ici, la frontière était entretenue, longue, haute, seuls les dirigeables silencieux pouvaient les franchir sans encombre, de nuit. Il fallait pour cela connaître les passages où des projecteurs tournés vers le ciel feraient défaut. La migration clandestine par les airs était anecdotique. Qui pouvait se payer un dirigeable ? Grace s'abîmait dans le spectacle des murailles tachées de lueurs qui glissaient sous l'appareil, basculaient vers l'arrière comme une vague avalée sous la carène. Ses parents avaient vu naître ces monstres de béton, elle-même en avait vu l'achèvement des parties les plus vertigineuses, elle avait vu des exodes, son mystérieux géniteur était peut-être un réfugié anonyme, passé, misérable, avant que la traversée ne devienne impossible. Mona ne lui en avait jamais parlé, malgré ses questions. Elle ébaucha fugacement une pensée où sa nature de fille d'un père inconnu recoupait celle de son fils, son histoire redoublée par les hasards de la vie. Elle repoussa cette impression désagréable de recommencement, pour revenir au phénomène tangible des remparts. Elle s'ouvrit de ses réflexions à Marie-Méthode, à côté d'elle, vigilante et taciturne comme toujours. « Le gigantisme est un symptôme de la décadence, à ce qu'on dit. » La nonne s'anima : « On le

dit. » Les énormes murailles s'éloignaient, encore perceptibles par les vitres arrière, ne furent plus qu'une ligne de points lumineux, de plus en plus débiles dans la nuit. Les deux femmes regardaient maintenant devant elles, l'obscurité crue plaquée aux hublots. Sa densité de tombe sous l'horizon. Et au dessus, les étoiles, assez nombreuses pour qu'une pensée s'y affole. « Nous sommes nées dans un monde minuscule, dit Grace. Cette vie ceinte de murs, cette aventure close. Ne crois-tu pas que notre pensée en est marquée ? » Marie-Méthode ne saisissait pas : « C'est possible. Où voulez-vous en venir ?

- Je me dis que, quels que soient nos efforts, notre pensée est limitée par la façon dont le monde est construit autour de nous. Ce qui est établi et ne dépend pas de nous. Le *préalable*, tu comprends ? Que pouvons-nous imaginer d'autre que ce que nous connaissons ? De quoi pouvons-nous rêver ? Marie, as-tu déjà rêvé du monde tel qu'il fut, tel que nous ne l'avons jamais connu ? Opulent, frais, débordant d'enfants, et libre ?

- Non, madame. Pourquoi ?

- Ce pourrait être tentant. Rêver à ce qui fut et qui pourrait revenir... ce pourrait être un refuge dans les moments de désespoir.

- Vous êtes mon refuge, Christosa. Notre refuge à tous. »

Repérée par des ombres dans la nuit. Matria éteignit son minimod et s'immobilisa, tous sens aux aguets, au milieu de la route où elle marchait pour une tournée d'inspection avant d'aller se coucher. Elle savait être épiée. Sans surprise, les mutés avaient dû être attirés par la succession des lueurs depuis tout à l'heure, l'insistance des voyageurs à stationner dans les parages. L'arrivée intempestive de la famille égarée, ajoutant ses feux

aux siens, n'avait rien arrangé. Les mutés rodèrent, furetaient, s'enhardissaient. Il suffirait que l'un d'eux ait assez d'audace, et ce serait le déferlement. Une forme écarta les broussailles, aborda le grillage déchiré. La silhouette prit pied sur le bitume. Matria respira : un muté d'origine. Pas trop dégénéré. Plus idiot de village que bête fauve. Elle connaissait, et pour cause : ils étaient issus des premières tentatives d'humanimaux signées Huan-Bayer. Dans l'entreprise, leur existence était plutôt taboue, personne n'était très fier de cet épisode. Ils étaient ratés, bien ratés, avec des tares plus ou moins exotiques à divers degrés de gravité. Un laborantin s'était amusé à afficher, dans la salle de détente du labo, un trombinoscope des types les plus étonnants, histoire de rigoler. Ça s'était su et la direction n'avait pas goûté l'humour du tableau. Le plaisantin s'était fait virer et on avait clairement fait savoir que toute allusion, publication, confidence sur cet accident industriel, serait durement sanctionnée. Depuis, silence absolu. Et deux ou trois-cents mutés honteux baguenaudaient dans la nature, miséreux dans les villes, rejetés à coups de cailloux aux lisières des communautés. Leur laideur anéantissait les meilleurs élans de compassion et ils étaient rarement secourus.

Le muté franchit timidement l'obstacle de la glissière, vérifiant à gauche et à droite consciencieusement avant de s'engager, comme on lui avait appris, qu'une voiture ne vienne pas. Dans l'obscurité, il fallait avoir les connaissances de Matria pour deviner les caractères d'un muté dans la sorte d'homme qui s'avancait. Elle braqua le faisceau de sa lampe de poignet, et les difformités du malheureux se révélèrent. Bouche énorme, yeux minuscules et ronds, front exagérément bombé, une sorte d'excroissance patatoïde fendue en deux à la place du nez, un goitre



monstrueux sous le menton, agité de tremblements au moindre geste. « Il mwfout me donner à mwônger » coassa l'apparition. Matria fit un pas en arrière, bras tendu en signe d'avertissement : « Gardez vos distances, jeune homme. » Car les mutés n'avaient pas plus de quinze ans, même s'ils paraissaient d'épouvantables vieillards. « Mwônger... » insista l'apparition. Je n'ai rien à manger, repartez d'où vous venez, dit Matria, en articulant bien et fort, car les mutés étaient réputés avoir l'oreille embrouillée. Comme l'autre avançait toujours, Matria dégaina : « Disparaissez ! » Elle avait envie de hurler *Saloperie*. Elle était révoltée par les difformités, les tares, les handicaps, c'était plus fort qu'elle. « Foutez le camp ! » mais l'autre n'écoutait pas, il fit encore un pas puis, sur une inspiration, se figea. « Baiser ? » proposa-t-il tout à coup. Matria, abasourdie, n'était pas sûre : « Quoi ? » l'autre répéta, sur un ton conciliant, amical, tendre, puisqu'il ne serait apparemment pas question de manger avec celle-là, au moins pouvait-on passer un peu de bon temps : « Baiser ? » et son visage façonna le sourire de concupiscence le plus ignoble de la création.

## Chapitre 5 du livre de Robur

Où la nuit est riche d'événements.

Je suis réveillé par des mouvements autour de moi. Le plafonnier du véhicule est allumé, j'ai à peine le temps de découvrir les visages verdâtres de Lucas et de papa, bouche entrouverte, yeux écarquillés, que ma mère éteint la lumière brutalement. Je me redresse comme eux, comme eux je braque un regard impuissant sur les ténèbres, dehors. « Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? » je demande. Ils me font signe en chœur de me taire. Enfin, je suppose, ma vue ne s'est pas encore accoutumée, j'entends à peine « chhuutt » et je sens une légère vibration. Je comprends qu'ils ont ensemble fait le geste de la main rapide qui signifie ferme-la. Bien obligé, je reste immobile, dans un mutisme contraint. Je n'ai que douze ans, mais comme dit ma mère, je suis assez malin pour mon âge. Je sais qu'en restant à ce point concentré dans l'obscurité, c'est le meilleur moyen pour se créer des hallucinations auditives. Aussi, je ne m'affole pas quand je crois distinguer des frottements contre la carrosserie, des feulements tout près. J'entends la respiration de mon frère, à la fois ample et raccourcie, trop rapide. Sa peur m'accable d'abord puis je sens une vague d'angoisse monter en moi. C'est contagieux. Je lâche un gémissement. Ça m'a échappé comme un pet, rien pu faire. Je sens le bras de ma mère, tendu depuis le siège avant, sa main qui touche mon épaule. Je comprends qu'elle reproduit le geste de tendresse que mon père effectue simultanément pour mon frère « on ne bouge pas, on ne fait pas de bruits et tout ira bien. » Elle a parlé avec la voix la plus maîtrisée qui soit. Suis épaté. Papa aussi, qui ne moufte pas. « Et Matria ? » dit-il

seulement. Et puis, il y a un choc plus net, la voiture a tangué un bref instant. Pas une hallucination, oh non. Lucas et moi, on a failli crier. Ça venait d'en haut. Quelque chose avait bondi sur le toit de la voiture. Là, je gémis pour de bon. Parce que je revisite en un éclair la seconde qui a précédé le choc sourd, là-haut. Il me semble bien que, dans l'escalade, la chose dehors a produit un bruit de griffes. Un foutu sale bruit de griffes assez dures pour rayer la carrosserie. Je sens dans ma chair l'agression des éraflures sur la tôle. Au dessus de nous, ça remue, ça circule, ça marche, ça s'installe peut-être. Papa prend le volant, commence à inspecter le bazar pour comprendre comment l'engin démarre, ça a pas l'air simple, « Batteries pleines, on peut repartir. Qu'est-ce qu'elle fout ? » il dit, en visant Matria, qui n'apparaît toujours pas. Ma mère nous a rejoints à l'arrière, elle nous serre tous les deux dans ses bras. Son parfum s'est évanoui, elle sent comme nous. Acre et mûr. Et puis je pense à Tsilla, elle et ses parents dans leur vieille bagnole. Il y a peut-être d'autres... des... « C'est quoi ? » je demande, je ne peux pas m'empêcher de demander, il faut que je sache. La question s'adressait à mes parents ; c'est Lucas qui me renseigne. Il a voulu parler à voix basse, mais il ne contrôle plus sa voix et dit trop fort et trop aigu : « C'est des mutés, des putains de mutants ! » maman le bouscule, comme s'il avait dû garder le secret. La chose là-haut remue à nouveau, on entend nettement ses griffes cette fois, et le martèlement lourd des pattes. C'est lourd comme ça, un mutant ? il déforme la tôle à chaque mouvement, on voit le plafond s'arrondir, faire ventre et, délesté, ne plus parvenir à retrouver sa forme initiale. Et il n'est pas tout seul ! Tout autour de la voiture, ça se bouscule, ça grogne. Mon frère se rencogne contre maman, il voudrait se contracter pour prendre le

moins d'espace possible. « Merde, merde, merde, fait papa, impuissant, devant les commandes muettes. C'est à reconnaissance biométrique. Sans Matria, on est coincés là ! » Je ne sais plus vraiment où je suis, la peur a d'abord fait vibrer mes moindres muscles, solliciter mes nerfs les plus infimes, exciter le plus oublié de mes sens. Une seconde plus tard, je sens en moi une lassitude, tout en moi est de plomb, de terre. *Chair de météore*, disait un livre. Des mains apparaissent contre la vitre, et quelles mains ! Enflées, caleuses, poilues, griffues. Démultipliées. Des éclairs de coups de feu percent la nuit, il y a des cris d'effroi, des jappements, des râles, un corps roule depuis le toit, fait un bruit mat sur le sol, les formes glissent le long de la voiture, s'évanouissent. Matria surgit, la voiture la reconnaît et ouvre obligeamment son côté. Papa comprend, il libère le volant et se pousse. La voici à l'intérieur. Elle empoigne le volant. Aussitôt, le siège se rétablit, se dégonfle, retrouve sa configuration de conduite personnalisée. Il y a donc des automatismes qui fonctionnent encore. « Accrochez-vous ! » hurle Matria. Pas eu le temps de demander pourquoi, que le moteur démarre et que nous ressentons la dure secousse d'un sursaut.

« Shât ! » a grogné Matria, sans s'affoler pour autant. La voiture a refusé de partir. Lucas a compris le premier, il a dit : « Le branchement ! » Un câble nous raccordait toujours à la borne. J'ai entendu le déclic qui signale l'allumage des phares et mes parents ont échappé en chœur : « Skrite ! » Les fuyards avaient repris courage et leur meute s'était reconstituée devant nous, surgie dans le double faisceau de lumière électrique. Là, je les voyais. Sans comprendre vraiment à quoi on avait à faire. Des contrefaits aux gestes maladroits, qui hurlaient « Manger ! »,

tendaient les bras pour supplier, ils ne semblaient guère dangereux. Les mutés, c'est ça ? Ces pauvres gens malades, qu'on aurait peut-être apaisés en partageant un repas ? Manifestement, personne n'était de mon avis. Ce fut une vague, un élan d'autant plus puissant qu'il était désespéré. La voiture tangua « Ils essaient de nous renverser » dit calmement Matria. « Et Tsilla ? » j'ai dit, je me suis mis à hurler « Et Tsilla ? » Mon frère s'est tourné vers moi : « Mais ta gueule ! », il avait les larmes aux yeux. Matria a manipulé quelques commandes pour convaincre la voiture de se laisser arracher son cordon d'alimentation. Arracher brutalement. Matria pestait, le système regimbait et il fallait qu'elle se concentre pour tromper la machine. Ses doigts pianotaient avec une vitesse incroyable sur le clavier devant elle. Pendant ce temps, l'assaut avait repris, ils étaient tous là, ne demandaient plus rien, plus à manger, plus rien, étaient devenus fous de rage simplement, et voulaient en découdre, nous faire payer nos bonnes mines de gens normaux, juste ça, se faire des salopards de gens non trafiqués, de ceux qui, partout, les rejetaient sans arrêt. La connectique renâclait, arracher le câble comme ça, ça ne se fait pas, vous n'allez pas oser ? Les réponses de l'IA embarquée étaient de plus en plus glaciales « Refusé » répétait la voix synthétique. Enfin, Matria a eu un cri de triomphe, un signal a prononcé des notes qui voulaient dire « OK » et elle a pu appuyer sur l'accélérateur, la voiture a bondi, on a écouté et senti le fracas du câble électrique déchiré, ça a aussitôt provoqué une cacophonie d'alertes que Matria a ignorées, et nous nous sommes enfoncés dans l'amas agglutiné devant nous, ça a provoqué une série de percussions, des chocs sourds qui faisaient trembler la carcasse de notre voiture, des pattes qui agrippaient les ailes, les pare-chocs, les poignées, des mâchoires qui

happaient les roues, je sentais les attaques, vraiment des foutus mutés affamés, « Et Tsillaaaa ! » je me suis mis à hurler n'y tenant plus, entre les corps massifs qui s'agrippaient à la tôle, entre ces grandes masses hirsutes qui se bousculent dans les phares, de longues panses velues, des enchevêtrements de bras épais, des gueules énormes jetées contre les vitres, bataille frénétique contre une cohue empressée, que la voiture percute et chasse mais qui se renouvelle instantanément, je tente de distinguer la voiture des parents de Tsilla. Ils sont déjà partis, tremble maman en venant contre moi. Lucas est agenouillé, les doigts enfoncés dans le siège conducteur devant lui (pas eu le temps de remonter la banquette, on s'agrippe comme on peut), il est fasciné par la violence de la bousculade dehors, il se met à prononcer, avec le calme effrayant d'un somnambule, la pensée détachée de tout ce chaos : « Des anciens gens. » Papa, devant, demande à Matria de lui passer son flingue, Je sais m'en servir, vous savez... La voiture fait des embardées dingues, on sent sous les roues des reliefs qui nous projettent en l'air, et contre la tôle des coups de bélier, Matria, impassible, tient bon, les chocs ébranlent la direction, se répercutent à travers le volant dans les muscles de ses bras et jusqu'à ses mâchoires, et jusqu'à nous, comme les effets d'une vague sismique, de proche en proche. Les heurts sont tellement puissants qu'on croit sentir plusieurs fois l'habitacle partir en morceaux. Je tiens je ne sais quoi, une poignée quelque part, de toutes mes forces, à m'en faire mal. J'ai terriblement peur mais quelque chose au fond de moi analyse le bouleversement de l'apparition de Tsilla et de ma mère biologique dans ma petite vie, et conclut que tout va bien. Incroyable que j'arrive à garder une part assez calme de moi pour un tel examen. Ce qu'on appelle du sang

froid. Je me retourne pour tenter de voir à l'arrière si la voiture de l'autre famille ne serait pas à la traîne. Et je vois des phares, des phares petits et jaunes, loin déjà, derrière nous. Maman a menti, les parents de Tsilla viennent juste de démarrer. Et devant les feux jaunes malingres, les yeux écarquillés de la voiture, il y a un grouillement noir. Ils sont attaqués eux aussi. Alors que notre voiture commence à filer, libérée de l'assaut, eux s'enfoncent avec peine dans cette cohue de corps sombres et hirsutes, les feux disparaissent par intermittence, du morse improvisé, des appels de détresse involontaires. Matria accélère, je crie « Arrêtez, ils sont derrière ! Attendez-les ! » mais elle ne ralentit pas, ne dit rien. Je secoue l'épaule de Matria : « Il faut les attendre ! » Lucas regarde à l'arrière, il abonde dans mon sens (mon frère solidaire ? j'en suis tout estomaqué). L'appel de mon frère : « Ils vont y arriver, il faut les attendre » finit par convaincre Matria, elle ralentit d'abord, donne de petits coups de frein pour s'assurer, dans le faible halo rouge des feux de stop, qu'aucune créature ne nous poursuit, que la distance est suffisante. Rassurée tout à fait, elle arrête. Elle se retourne. Nous sommes tous les trois à scruter la nuit, la pénible progression des phares ronds et jaunes au milieu de la horde. Les affamés sont écartés, deviennent plus rares, après un temps encore, quelques secondes, les hachures créées par l'attroupement autour du véhicule s'espacent, disparaissent, la voiture là-bas accélère franchement, elle va nous rattraper. Quand Matria constate avec nous que nos voisins de fortune sont délivrés de l'entrave de la horde, elle reprend son allure progressivement. Ils sont bientôt juste derrière nous.

## Chapitre 5 du seconde livre des chimères

Où Grace calme le jeu et où Vast prend des sueurs froides.

La nacelle glissant dans la nuit, c'était un cocon. Ses dimensions, le matériau chaleureux et souple dont elle était faite, ses courbes de matriarche, le ronronnement des machines, l'éclairage ponctuel contre les parois de l'habitacle et, venue de dehors, la faible lueur stellaire versée par les hublots... comment ne pas s'assoupir ? Grace, comme les autres, avait fini par s'endormir, quand un moine surgit dans la pièce : « Des hélicos ! Nous sommes attaqués ! » Le commando fut immédiatement aux postes d'où l'on pouvait assister à l'affrontement. Affrontement qui n'aurait pas lieu : le dirigeable était impuissant en l'espèce. Deux gros hélicoptères, piquetés de lumières rouges et bleues clignotantes, baladaient leurs faisceaux de projecteur sur le dirigeable. Greffées à leurs flancs comme des biceps surnuméraires, de lourdes batteries de mitrailleuses orientaient leurs fûts noirs. « C'est l'armée » souffla quelqu'un. Ils se turent, la présence de ces machines d'un autre âge, leur aspect d'insectes énormes et redoutables, paralysaient geste et parole. À les observer, austères, lourds et sombres, suspendus dans les airs, on se disait que les guerres d'antan devaient être épouvantables. « Doline ? » put tout de même prononcer Grace. La réponse vint de Cyril : « Non. L'armée régulière. Doline n'a pas de tels appareils. Ils veulent nous arraisonner. » Grace ne s'inquiétait que du retard pris, à cause de ce barrage aérien. Elle ne résisterait pas ; il faudrait atterrir de nuit au jugé, dans une manœuvre délicate, il y aurait discussion, complications administratives, menaces, qui sait ? Son aura de sainte risquait de ne guère impressionner des soldats helvètes. « Et



pendant ce temps, Virgo Matria poursuit sa route, prend de l'avance » enrageait Grace. Virgo Matria. Personnage étrange. L'effort de visualisation de Grace lui fit réaliser qu'elle ne connaissait de l'agent double de Doline et Huan-Bayer que l'instantané-relief d'Opale. Un visage triangulaire, régulier, symétrique, cheveux bruns plaqués en arrière, contours fins, lèvres et sourcils bien dessinés. Elle sentait le besoin, l'urgence, de la rencontrer physiquement, de s'y confronter, les yeux dans les yeux. Elle l'imaginait cependant, roulant sans s'arrêter, tout près de livrer son enfant à son maître, si ce n'était déjà fait. Dépitée, elle ordonna qu'on obéisse. Le dirigeable étant sans connexion, le poste de pilotage, à l'avant de la nacelle, adressa un signal en morse aux hélicoptères et commença sa descente. À bord des engins de guerre, quelqu'un dut comprendre au moins l'intention du vieux langage et, obligeamment, les machines volantes braquèrent leurs feux sur le sol, désignant un grand terrain dégagé qui autorisait la manœuvre. Pas de vent, on pourrait s'arrimer sans crainte. Grace tentait de faire bonne figure, mais elle ressentait déjà, à la perspective de ce minuscule incident, une tristesse de femme vaincue. Suis-je si pessimiste, se demanda-t-elle, étonnée par sa réaction. Et puis, elle pensa que sa mélancolie venait du constat qu'elle était responsable des ennuis de son fils. Robur était menacé aujourd'hui, parce qu'un jour, elle s'était mise en tête de le retrouver. Que lui voulait Doline, ou le laboratoire ? Hennelier avait-il dit toute la vérité ? Elle remit ses questionnements à plus tard. Pour l'heure, il fallait accepter de se rendre aux autorités du pays.

Le dirigeable descendit dans la nuit et, doucement, le ventre de la nacelle vint agacer les cimes de l'herbe froide. Aussitôt, les hélicoptères

s'éloignèrent à grands moulinets de pales, tandis que des véhicules blindés, surgis de nulle part, les relayaient pour encercler l'aéronef. Les disciples de la Christosa sortirent avant elle, crûment éclairés par les projecteurs des véhicules, braqués sur l'ouverture. Les soldats de l'armée régulière ne bougeaient pas. Marie-Méthode, restée près de Grace, exprimait à haute voix les pensées de tous : « Ils ont quels rapports avec Doline, les Suisses ? » et tous se disaient qu'on le saurait bientôt. Grace voulait jouer cartes sur table. Impossible de tricher, de louvoyer, il fallait tout dire et espérer. Elle observait les blindés, canons convergeant sur la nacelle, comme les faisceaux des projecteurs. Un haut-parleur crachota : « Vous avez violé l'espace aérien suisse. Nous allons monter à bord. » Comme ses soldats ne bronchaient pas, Grace quitta son poste et apparut sur le seuil de la passerelle. « Je suis Grace Noex, lança-telle. On m'appelle La Christosa. Ce dirigeable m'appartient. » Une puissante silhouette se matérialisa au milieu des halos. C'était un homme en uniforme et galons d'officier. Il approcha lentement, sans armes, en roulant les épaules, se planta à quelques pas de la passerelle, poings sur les hanches, face à Grace, et tonna : « Que venez-vous faire ici ? » Grace fit un pas en avant, un peu brusque. Son geste provoqua, derrière l'écran des projecteurs, une série de déclenchements mécaniques : les sécurités des armes qui sautaient. « Doucement, fit l'officier en se retournant. On reste calme, tout va bien. » Il revint à Grace : « La Christosa... Vous m'en direz tant. Que vos hommes baissent leurs armes. » Grace n'eut qu'à jeter des regards de part et d'autre pour que son escorte abaisse les canons, à contre-cœur. « Les raisons qui m'amènent ici sont personnelles. Je quitterai le territoire dès que j'en aurai fini. » Ils étaient maintenant assez

proches pour ne pas hausser la voix. L'homme détaillait cette belle femme, sa blondeur étonnante, son déhanché. Il s'adressa aux soldats de Grace, restés derrière elle, pour prévenir tout malentendu : « Je vais braquer un biomètre. Que tout le monde reste calme. » Grace, soudain inspirée par l'incongruité de la situation, tenta de la trouver plaisante : « C'est tendu, hein ? » L'homme hocha la tête pour approuver. Son regard souriait. Il dégaina doucement son appareil, l'éleva ostensiblement au dessus de lui pour montrer qu'il ne s'agissait pas d'une arme et flasha le visage de Grace. Le signal sonore retentit. L'écran confirma son identité. Grace lui proposa de monter à bord, comme il le voulait « Je veux vous expliquer les raisons de ma présence. » Comme son interlocuteur hésitait, elle insista : « C'est confidentiel. Je vous en prie. » L'officier aurait dû l'arrêter. Discuter n'était pas dans ses attributions. La voix de Grace masquait mal son angoisse devant l'urgence : « Ensuite, vous jugerez de ce qu'il convient de faire. »

Zoandre aimait Hennelier. Il le couvait de regards tendres, ce qui provoquait l'incompréhension et les sarcasmes de son créateur. Hennelier refouillait ce qui lui restait d'âme pour y déceler comment il lui était possible de faire naître chez une créature sensée, un pareil attendrissement. Zoandre était un candide, un puceau de l'évolution. Car il fallait bien une créature innocente et neuve, dépourvue des préventions que tout être vivant, héritier d'une chaîne d'atavisme, aurait eues, intuitivement, à son encontre, pour s'amouracher d'un homme aussi dangereux et cynique. Zoandre lui souriait et babillait. Hennelier répondait volontiers à ses effusions par des caresses et des mots doux. Ce

faisant, il endossait en toute conscience le rôle d'un aïeul qui doit protection et aide à sa progéniture et, à cause de cela, se résout à considérer la tendresse comme une conséquence inévitable de ce genre de relation. Un rôle, seulement, un jeu facile et dérisoire, qu'il abandonnerait en un éclair. Car, pour dire le vrai, le spectacle de la gentillesse, à lui adressée, était odieux au professeur Hennelier. Grace lui avait dit un jour, exaspérée par son incapacité à s'émouvoir du malheur des autres : « D'où venez-vous, de quelle planète ? Il n'y a pas d'humains, pas de gentillesse dans votre monde ? Pas d'élan, de remords, de tendresse ? » Il avait éclaté de rire, en réponse. C'était sa manière. « Vous ressemblez beaucoup à Bersek, ce type, là, qui a tué tous mes amis » ajouta Grace. Hennelier fronça les sourcils, réfléchit : « Ah... Oui, ce type... Sauf qu'il était stupide et violent, en plus... » Grace avait abandonné la discussion sur ce dernier argument. Elle croyait savoir que, en effet, le professeur était un être pacifique et doux de caractère. Quant à lui, satisfait d'avoir clos leur débat, il se permit un peu de bienveillance en lui expliquant qu'il avait renoncé à chercher un parent de Grace, son génome lui suffisait. C'était le jour de cette déclaration de paix, se souvint-il. La jeune femme ignorait alors, et la plupart des gens avec elle, que le professeur connaissait des accès de violence perverse, qu'il torturait et violait de pauvres filles trouvées dans la rue. Un secret bien gardé, qui mettrait des années à être révélé. À l'époque dont nous parlons, Grace pouvait croire que le professeur Hennelier n'était qu'un cynique, non un sadique capable du pire, et espérer sincèrement le jour où le spectacle des horreurs des camps, fruits de ses théories racialistes, pourrait le rapprocher de sa propre humanité.

Hennelier plantait son regard dans celui de sa créature et soupirait : « Est-ce que tu serais plus humain que moi ? » La question le laissait vaguement perplexe, incapable de se reconnaître de l'espèce humaine. « D'où venez-vous, de quelle planète ? » s'était énervée Grace, jadis. Hennelier avouait qu'il se posait la même question, parfois, tant la distance lui semblait grande entre ses congénères et lui. La brutalité, la tendresse, ce ne sont pas des tares humaines, c'est général, se dit-il, ce sont des paradigmes inhérents à cette planète. Je pourrais bien fabriquer les créatures les plus étranges ou exotiques qui soient, elles se conformeraient à ce tropisme. Même Prima, forme pure et synthétique, doit éprouver cet attrait pour le mal.

L'hélicoptère léger affrété par Huan-Bayer effleurait l'aube. La lueur s'annonçait à la lisière de l'horizon tandis que la terre dormait encore sous une pelure de nuit, et, par les grandes vitres, Emmelian Vast savourait le paysage. Il était le type d'homme à s'émerveiller de la beauté des choses. La poésie lui était souvent d'un grand bénéfice. Il se vantait d'en être dépendant, prétendait ne pouvoir s'en passer. « *L'aurore aux doigts de rose*, disait Homère » fit-il en forçant la voix pour que son voisin l'entende malgré le bruit de l'appareil. L'autre sourit et acquiesça à tout hasard, sans avoir le moins du monde saisi ce que lui voulait le chercheur. Vast n'insista pas. L'hélicoptère avait dépassé de petits immeubles résidentiels défraîchis et survolait à présent une masse complexe de béton et de verre fumé, avec des contours curieux, en saillie et en retraits, et une grosse tour brune, au centre. Un des labos Huan-Bayer. Installé non loin de Terruel, avec l'assentiment désinvolte de

Doline et l'aveuglement pudique des autorités, dans une cité universitaire que la baisse démographique brutale avait vidée. Elle avait l'avantage de cacher un ancien centre de recherches nucléaires, confiné au cœur du bâtiment principal sur toute sa hauteur et sous la terre. Une sorte de cylindre enraciné à des profondeurs insoupçonnables, un immense silo, triplé, quadruplé de protections d'acier, de béton, de fer, d'isolants en tous genres, capable de résister à des tirs de mortier. L'importance du labo était contredite par l'aspect du bâtiment : un habillage de verre fumé digne d'un hôtel de sous-préfecture début de siècle. En ces temps de trouble, Huan-Bayer avait jugé bon de protéger ainsi ses expériences les plus secrètes. Une équipe restreinte y travaillait.

Vast palpa le renflement de son épaule. Il grimaça de douleur. La gêne avait fait place à un élancement désagréable. Il ne pouvait s'empêcher d'imaginer ce qui adviendrait si le symbiote, qu'il soupçonnait disposer d'une certaine intelligence autonome, choisissait d'élire domicile en lui, au chaud dans son corps, et refusait de se laisser extraire. Par superstition, il préférait simplement refuser d'y penser, dans l'espoir naïf que les idées non explorées avortent d'elles-mêmes. De toute façon, dans une heure ou deux, l'opération l'aurait débarrassé de son parasite.

L'hélicoptère atterrit derrière le bâtiment, où l'équipe l'attendait. À l'opposé, vers l'entrée, du côté de l'autoroute, le véhicule conduit par Matria approchait.

## Chapitre 6 du livre de Robur

Où Robur sait enfin à quelle sauce il va être mangé.

Je me suis endormi profondément. Je ne sais combien de temps. Au réveil, l'aube colorait une partie du ciel. Tout le monde faisait silence. Il y avait une tension. Et Matria, qui ne laissait paraître aucun signe de fatigue, fit virer la voiture vers la droite et l'immobilisa devant un portail grillagé anodin, un accès en bord d'autoroute sans indication particulière. « Terminus », dit-elle. Je regardai la route que nous avions laissée, la conservai dans mon champ de vision le plus longtemps possible. Pas de voiture. Les parents de Tsilla étaient loin derrière nous ou peut-être nous avaient-ils doublés et avaient-ils suivi leur route. J'ai demandé si quelqu'un avait vu où ils étaient, papa et maman ont fait une moue négative, Lucas et Matria ne se sont pas donnés la peine de me répondre. J'étais le seul à me préoccuper de leur sort et ça m'a fait un pincement à la poitrine. Persuadé ne jamais revoir Tsilla, le gamin que j'étais s'attendrit au drame de son premier amour déjà arraché par des forces contraires. Je n'avais pourtant jamais lu de récit romantique. Aussitôt, comme la voiture entra à bout d'une allée, dans une esplanade, au pied d'un bâtiment, mes pensées se tournèrent vers une préoccupation nouvelle, dont j'étais certain qu'elle était partagée par tous : rencontrer la Christosa, Grace Noex, ma mère biologique. Instinctivement, j'ai eu besoin de poser ma main sur l'épaule de maman, devant moi, un geste de consolation préventif, une manière de lui affirmer qu'elle resterait, quoi qu'il arrive, ma vraie maman. « Nous y voici. Elle va arriver » a dit simplement Virgo en stoppant le moteur, et elle est descendue. Devant nous, un grand bâtiment

aux formes surprenantes, des angles, des surplombs, des retraits, verre et béton, masse impressionnante, compliquée d'arêtes et de saillies comme un cristal sombre, replis troués de lucarnes de verre fumé, je crois que c'est ce que nos ancêtres imaginaient quand ils voyaient le futur (il avait mal vieilli, leur futur). Il faisait frais. Ma famille est descendue aussi, un peu sonnée, jambes engourdis. Je tremblai. De froid, je ne sais pas. Des hommes ont franchi les portes du bâtiment. Trois ou quatre. Des costauds, des puissants, bien armés, effrayants. J'ai regardé mon frère, c'étaient pas des moines-soldats, pas des hommes de Doline. Ils n'avaient pas de signes particuliers. Lucas a pâli, l'avertissement de Matria lui est sûrement revenu, sur les miliciens qui te flinguent n'importe qui pour un simple signe d'appartenance à l'une ou l'autre faction qui n'est pas de leur goût, il a soigneusement refermé les pans de sa veste sur le « Do-Co » de son T-shirt. L'ambiance était tellement... bizarre. Je m'attendais à voir marcher vers moi Grace, une femme, bras ouverts, blonde comme on dit qu'elle est, boitant légèrement comme on dit qu'elle fait. Je rêvais de ce moment, je m'étais répété ce passage, ce basculement. Il n'y avait que ces types, et le regard de Matria sur nous, sur moi, son visage impassible. Mes parents étaient figés, paralysés par l'angoisse. J'ai compris quand j'ai vu la main de Matria sur l'étui de son arme. Elle ne l'a pas sortie, mais c'est bon, j'avais pigé. On assistait à l'avènement d'un cauchemar. Eux n'ont rien dit ; nous non plus. Quand j'y repense, notre réaction était logique malgré tout. Les types ont pointé leurs armes sur nous, ont fait signe à ma famille de se séparer de moi, et nous avons obéi. Muets, dociles. Même maman. Parce que nous étions abasourdis. Surtout déçus. Par nous-mêmes. Notre déception venait de ce que nous avons collectivement réalisé que nous



savions, depuis le début, que c'était un piège, hein, on le savait, quelle histoire on s'est racontée, quelle fable on s'est *laissée* raconter ? Maintenant, j'analyse notre attitude pendant cette journée, notre départ, etc. comme un pari. Nous avons fait un pari. Et, le pari perdu, nous avons réagi comme quelqu'un qui s'est persuadé jusque là ne pouvoir que gagner, qui alors se maudit, se dévalorise ; au mieux, accuse le destin.

Bref, il n'y a pas eu de Christosa, pas plus qu'il n'y a eu de retrouvailles émouvantes, d'heure dorée qui précipite la vie dans un monde de félicité. Il y a eu les cris de maman, les insultes de mon père, soudainement, déclenchés par un geste de Matria, quand elle m'a alpagué au col et entraîné avec elle. Mes cris à moi. Les soldats qui entourent mes parents et les frappent pour les faire taire. Lucas qui veut les défendre, reçoit des coups de crosse, aussi violents que pour les adultes, sans hiérarchie, y'en aura pour tout le monde. Et mes hurlements à moi, cette fois, ma panique, ma colère, muselée par Matria qui me secoue : « Tiens-toi tranquille ou on bute ta famille, c'est compris ? » Que faire ? Plus qu'à pleurer comme le gamin de douze ans que j'étais. Fils de la femme-messie, d'accord, gamin surtout, complètement désemparé. « Leur faites pas de mal » j'ai pleurniché, j'ai trépigé, j'ai supplié, « leur faites pas de mal » et j'entendais maman crier pareil « Ne lui faites pas de mal. » On manque d'imagination dans ces cas-là. Matria me poussait devant elle, sans ménagement, sans desserrer les mâchoires. Elle a daigné me parler quand on s'est retrouvé à l'autre bout d'un hall sinistre et sombre, dans un ascenseur, en compagnie d'un autre gorille. J'essayais de ravalier des sanglots incontrôlables. Elle ne me regardait pas, vérifiait des données sur sa petite carte lumineuse, avec un calme de reine des elfes. « Il n'y a

aucun intérêt à tuer ta famille. Fais ce qu'on te dit et il n'y aura pas de problème. Tu les retrouveras dans quelques jours et vous reprendrez votre vie de merde. » L'ascenseur s'est ouvert et je me suis retrouvé en face d'un homme que je ne connaissais pas : Emmelian Vast. À le considérer, comme ça, impossible de déceler en lui l'homme qui allait bouleverser mon existence. Monsieur tout-le-monde. Terne, aussi vite oublié qu'aperçu, cheveux noirs plaqués, tellement plaqués, écrasés, minces, presque un contour au pinceau dessiné sur le sommet du crâne, visage rond, lunettes, petite moustache (et encore : une ombre de moustache, ce type est une ombre des pieds à la tête). Il m'a regardé furtivement, comme si je ne l'intéressais pas, ou comme s'il avait honte de ce qu'il allait me faire, je frissonnais, il a toussé et, sans un mot, nous a conduits au bout d'un couloir, devant une porte vitrée très sophistiquée où nous attendait une femme noire, plus âgée que Matria et que lui. C'était comme si ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps, le moustachu (je ne savais pas son nom, alors) a donné l'accolade à sa collègue, en disant « Pamilla. Comment vas-tu ? » Elle a dit : « ça va, ça va. Content de t'être remise en selle. » elle était soulagée, je crois. Elle aussi a évité de me regarder, elle a serré la main de Matria, ensuite, assez sèchement. Elles n'avaient rien à se dire, ou trop, l'hostilité se lisait dans leur attitude.

À travers la porte vitrée, on voit un sas éclairé. De l'autre côté du sas, une paroi d'acier, que je suppose du genre indestructible. De notre côté, il y a une sorte d'interphone avec un e-ris. C'est Matria qui prend les choses en mains, tandis que Vast s'adresse à moi : « On ne va pas te faire de mal. Juste quelques petits examens, et puis, on te rend à tes parents,

d'accord ? » Je ne réponds rien, je suis toujours au bord des larmes. « Je veux mes parents » je dis, sur un ton pitoyable. C'est trop injuste : un gamin gentil comme moi, qu'est-ce qui m'arrive, pourquoi on m'en veut comme ça ? Vast ne se donne pas la peine de me rassurer. Je le vois passer sa main sur son épaule, comme s'il s'était fait mal au sport. Je devine que ça l'inquiète, son visage pâlit brièvement avant de reprendre des couleurs. Il transpire. Matria se présente devant le biomètre. Le signal de reconnaissance déclenche le basculement de la porte vitrée, puis une série de cliquetis mécaniques, on sent que de lourds rouages se libèrent ou s'agencent, et, sur le côté opposé du sas, le mur d'acier s'anime, une découpe nette apparaît en son milieu, une section s'en détache, fait relief, dessine brusquement une ombre mince, avec un bruit feutré de déplacement d'air, comme si on débouchait une bouteille d'eau gazeuse. La tranche d'acier ainsi soulevée glisse sur l'autre, les parois désolidarisées révèlent un rectangle d'obscurité à la profondeur inappréciable. Deux hommes s'en extraient et franchissent le seuil. Visages anonymes. Ils sont habillés de façon assez semblable à Vast et à Pamilla. Il y a un signe identique brodé sur leur veston. Matria est la seule à ne pas l'arborer. Je perçois une organisation, une hiérarchie. (Quand j'y repense, maman avait raison : j'étais un gamin assez observateur.) Je suis le mouvement, notre trio pénètre dans l'espace dégagé d'abord, il y a de brèves salutations, dans la cabine confinée, je sens les odeurs de chacun, et nous passons cette fois de l'autre côté, entrons par l'ouverture dans la paroi d'acier.

Je pensais à mes parents, à Lucas, à Tsilla, je pensais à ma mère

biologique, bien sûr que je pensais à tous ceux-là, mes parents en premier, je les imaginais attendant dehors, ou jetés en prison, maltraités, j'imaginais leur angoisse et vous savez, je me sentais coupable de leur peine, des souffrances qu'ils enduraient. Eux, de leur côté, avaient peur pour moi. Nous étions, tous, obsédés par les absents. Vous vous rendez compte qu'au milieu de tout ça, ce qui surnageait, faisait autorité, emplissait nos pensées, c'était de l'amour ?

Et l'on a commencé une descente dans un décor incroyable. Je devais suivre Vast et ses deux collègues, tandis que Matria était derrière moi, précédant Pamilla. Ici, pas de couloirs mais des coursives ajourées, des passerelles et des escaliers métalliques étroits suspendus au dessus du vide, des chemins de ferraille qui cahotent à notre passage, surplombent des chapelets de tuyauteries, contournent des forêts de tubes, des jardins de diodes clignotantes où mûrissent des grappes de cadrans et de vannes. Nous marchons sur le dédale sonore et branlant, l'un derrière l'autre, agrippés aux garde-fous. J'ai peur du vide, j'hésite, Matria me soutient au début puis, agacée par mes craintes, me pousse carrément. Au détour d'un agencement de conduites, on longe des amoncellements de hublots graisseux derrière lesquels des hommes et des femmes mangent, solitaires, baignés dans une lumière jaunâtre, ou s'étendent sur des couchettes devant de petits écrans. Les cabines minuscules forment de gros essaims accrochés dans le vide ou à des pans du bâtiment, ensevelis sous les tuyauteries et les manettes. Nous sommes des amibes ballottés dans une panse gorgée de viscères synthétiques, aux parois tapissées par une jungle de tubulures chromes et plastiques, une grotte ponctuée de

lampes vertes et bleues, avec des cascades d'orgues dont les faisceaux nous laissent juste un étroit passage. Dans ce fatras, l'œil se perd, c'est inextricable et confiné. Nos pas soulèvent des sons de percussions envoûtants, une symphonie de ferraille, je ne sais plus trop où je suis, je m'abstrais volontairement en profitant de l'hypnose née de ce carillon absurde. Je ne sais plus grand chose, tout malin que je suis. Que je croyais être. Il y a seulement que j'ai peur pour mes parents, horriblement.

Je ne sais pas combien de temps dure notre descente. Je pense que nous sommes passés sous le niveau des fondations. J'ai mal aux genoux et aux cuisses. Au pied d'un énième escalier, nous abordons enfin une plateforme stable, où quantité d'appareils trônent au milieu de câbles électriques épais, un réduit délimité par les rondeurs de grosses cuves aux flancs bourdonnants. Les espaces sont petits ici, on est entre la carlingue de sous-marin et l'habitat spatial de jadis. Il y a plusieurs sortes de civières. Ma peur redouble, mes jambes flageolent. Dans la lumière blafarde de lampes dont je ne connais pas le type alors, que j'apprendrai être des prototypes de lampes à plasma, courantes depuis, nous avons quitté notre ordre de progression à la queue-leu-leu et nous pouvons considérer les visages de chacun. Vast grimace, il se tient l'épaule. « Vast ? » interroge Matria, inquiète (là que j'apprends son nom), « Il faut l'introduire dans l'abdomen. Sinon, c'est... douloureux » il dit, en désignant les civières. Matria s'occupe de moi, son rôle lui a été attribué sans consigne, simplement parce qu'elle est, pour les autres, celle qui me connaît le mieux. Elle me demande de m'allonger sur le brancard le plus proche, tandis que Vast s'installe à côté. Pamilla l'aide à dénuder son torse. J'ai le temps de discerner l'épaule de Vast, la peau déformée, rougie et

sûrement sensible. On fait aussitôt écran entre lui et moi — m'éviter d'en voir plus, sûrement. Les autres types, les deux qui nous ont accompagnés, avec leurs gueules sinistres et leur odeur de détergent, m'attachent sur la couchette. Je gémis, j'ai peur. Matria pose sur moi une main amicale : « Ne t'en fais, tu n'auras pas mal, tout va bien se passer. » Son sourire est dégueulasse. « Vous voulez faire quoi ? » J'ai tellement la trouille. Un des types croit rassurant d'intervenir : « On va t'inoculer un médicament. Tu ne seras plus jamais malade... » J'en demandais pas tant. Il pose un masque sur mon visage. Je m'évanouis.

Matria est nue face à moi. C'est une sorte de déesse somptueuse, luisante et gainée de lumière dorée. Elle s'active, innocente du trouble qu'elle me cause. J'en ressens un choc érotique indescriptible, pas si agréable au fond. Elle tient une seringue pleine d'une matière visqueuse, approche l'aiguille du bras de Tsilla. Je suis attaché debout, face à elle. Je vois la peur sur son visage. La déesse, impitoyable, enfonce l'aiguille. Bon sang, c'est une sacrée longue aiguille ! Elle n'en finit pas de rentrer. Je ressens la douleur comme si le métal s'insinuait dans ma propre chair. Impitoyable, Matria fait coulisser le poussoir de la seringue et injecte le fluide épais dans le bras qui enfle aussitôt. Le visage de Tsilla se déforme, elle me supplie « arrête-les, arrête-les, ils me font mal » je suis attaché, et surtout mes mouvements sont ralentis, tout mon corps pèse une tonne, je tends mon bras quand même, je leur dis d'arrêter. La déesse est passée maintenant derrière Tsilla, elle lui enfonce l'aiguille dans la tête, Tsilla a un sursaut, elle se raidit, ses yeux deviennent blancs, un flash électrique me traverse. L'aiguille continue de forer son crâne, elle hurle, la déesse

cette fois tire sur la seringue, aspire au lieu d'injecter, je vois le cerveau en bouillie s'évacuer par les tubes, partir dans une machine avec un bruit ignoble, Tsilla cesse de crier, son corps se dégonfle, elle s'aplatit, toute vidée, elle ressemble à un ballon crevé, mes parents assistent à l'opération, un peu effrayés, je leur crie qu'il faut arrêter ça et alors, Vast bouscule tout le monde, essaye de m'étrangler, ça me fait trembler, mon corps est secoué. Réveille-toi, il me dit, c'est un putain de cauchemar je comprends que c'est un

Je me réveille au même endroit que tout à l'heure. Je suppose que tout est allé très vite. Vast est à côté de moi, visage reposé. Je suis nauséeux. Il sourit. Nous ne sommes que tous les deux, le plateau est déserté, la lumière est différente. Tout est silencieux et sombre. Bon, peut-être qu'il s'est écoulé plus de temps que je pensais. « On va t'apporter à manger. Comment te sens-tu ? » Je me sens bizarre, mais je veux surtout savoir une chose : « Je peux revoir mes parents ? » Vast acquiesce, et à vrai dire, je m'y attendais si peu que je suis destabilisé d'abord. « C'est vrai ? » je lance, incrédule, Vast confirme : « On vérifie quelques points et vous vous retrouvez. C'est l'affaire de quelques heures.

- Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

- Nous avons vérifié ton patrimoine génétique, nous voulions être sûrs que tu es bien un enfant de Grace Noex, la Christosa.

- Ah. Et alors ?

- C'est vrai. Tu es l'enfant de cette femme.

- Et... Qu'est-ce que ça peut vous faire ? » J'ai dit ça fort et net, avec un dédain manifeste. Moi qui suis le gamin le moins chiant de la planète, je

me découvre un aplomb que j'ignorais. L'effet des événements de ces dernières heures, sans doute. Vast fait une moue agacée. La conversation lui a échappé. « Bon, dit-il en se redressant. Repose-toi, mange, et nous irons chercher tes parents. » Le monde est resserré autour de ma minuscule personne. Tout converge vers la créature que je suis et dont un Dieu cruel a choisi le destin. Pourquoi moi ?



## Chapitre 6 du seconde livre des chimères

Où le lecteur échappe de justesse à une plongée pénible  
dans la part sombre de Paul Hennelier.

La fille avait l'air paumé qui convient. Le chauffeur du professeur l'avait repérée depuis plusieurs jours. Il avait poussé le zèle jusqu'à la fréquenter, pour vérifier quelle vivait seule, que personne ne s'inquiéterait de sa disparition. Il l'avait scannée et avait présenté son portrait à son patron. Hennelier approuva ; elle était à son goût. Une vraie peau blanche, une blondeur, dans cette Europe tellement métissée. Il lui suffit, pour donner son accord, d'un léger mouvement de tête, ou d'un simple clignement des paupières. Tout cela se passait entre les deux hommes sans allusion ou commentaire, des mines taciturnes concentrées sur leur tâche, avec une gravité professionnelle. Des actes, des gestes ritualisés, avec des variantes selon le statut de la victime : la déambulation dans les rues en voiture, derrière la protection des vitres fumées, le repérage de la fille, la vitre du chauffeur qui s'abaisse, pour négocier des tarifs si c'est une prostituée ; ou la portière qui s'ouvre, pour enlever brutalement une inconnue que personne ne reverra. Après, Vast et le chauffeur qui maîtrisent violemment l'infortunée, la chloroforment. Le retour à la résidence, la procession muette jusqu'à la pièce aménagée, à l'étage, dans le nouvel appartement de Hennelier, le chauffeur qui se retire, et l'horreur qui commence. Une longue nuit, quelques heures pour les plus chanceuses, parfois des jours de cauchemar, une agonie infernale. Comme pour celle-ci, que le professeur avait commencé à découper. Indifférent aux gémissements de sa victime (pas ses larmes, car où en aurait-elle

dénichées ? Tout le sel s'était épanché d'elle depuis longtemps), Hennelier déployait lentement devant lui sa trousse de cuir. Il scrutait chaque outil de chirurgie avec le plus grand sérieux. « Vous n'imaginez pas le temps que je prends à tout nettoyer, après chaque séance. Je suis très attaché à l'hygiène. » Il suspendit sa vérification pour observer la réaction de la jeune femme. Il attendit qu'elle lève son regard sur lui, qu'il puisse lire en elle la peur désespérée. Sa préférée. L'effroi de qui sait être condamné injustement et ne pas pouvoir négocier. « Ce n'est même pas mon idée, cet *Examen*. Allons, ce sera bientôt fini. Parce que je suis las de vous. » Revenant à ses outils chromés, il s'arrêta sur l'un d'eux « Ah » fit-il, satisfait, sans sourire toutefois. Mais son minimod tinta. C'était Grace. Il prit son appel, de vieux émois l'obligeaient à lui concéder ce temps. « Je suis très occupé, dit-il avec humeur, que voulez-vous ?

- Mon fils.

- Oh ? Vous avez un fils ?

- Ne faites pas l'imbécile. Vous le savez bien. Que veut Matria ? Pourquoi l'a-t-elle enlevé ?

- Attendez, attendez, c'est beaucoup d'informations en même temps... » La fille là-bas tenta un cri, réduit en borborygme par un sanglot épuisé. Elle avait jeté là ses dernières forces. Hennelier considéra la pauvre chose détruite qui lui faisait face. Elle était évanouie, morte peut-être. Grace avait entendu quelque chose, se trompait, crut à une confusion de fête : « Vous n'êtes pas seul ? Je suis désolée de vous déranger, mais il faut m'aider à contrer Matria. » Hennelier ne voyait pas à quel titre il aurait une telle obligation, et il enrageait d'avoir pris cet appel, de voir simultanément son jouet s'éteindre, lui faire possiblement défaut pour les

heures suivantes, heures prometteuses dont la perspective l'avait mobilisé tout entier. Il se mit en colère : « Je ne sais rien de ces histoires. Je vous l'ai dit et répété, votre génome me suffit, je ne savais pas que vous aviez un enfant et je m'en fiche.

- Matria est en Suisse, en ce moment.

- Sur les terres de Doline, évidemment ! Je vous avais prévenue, il vous cherche. Le kidnapping est juste un piège pour vous attirer. » La phrase lui avait échappé. Qu'est-ce qui lui prenait ? Voilà qu'il alertait, qu'il prenait soin, une fois de plus. Grace était la seule personne capable de lui inspirer de telles préventions. Il s'en mordait les lèvres. Pris en flagrant délit d'altruisme. Et puis, il appuya regard et pensée sur l'autel de cérémonie, le corps supplicié devant lui, pantelant, couvert de sang coagulé. Rassuré, il s'autorisa à continuer sur le mode amical : « Écoutez, Grace, je vous jure que... » Mais Grace l'interrompit : « Je suis à sa poursuite. On me dit qu'elle a rejoint un centre de recherche Huan-Bayer, vers Terruel. Vous voyez, ce n'est pas pour Doline, c'est pour vos patrons.

- Vast !

- Quoi ?

- Vast se rend à Terruel, aujourd'hui, dans ce centre, justement. Ils sont en train de...

- Hennelier, mais dites-moi...

- Huan-Bayer m'a trahi. Encore. Ou alors, Vast et Matria travaillent pour un troisième commanditaire. Ils sont en train de...

- Hennelier ! Qu'est-ce qu'ils vont faire à mon petit ? » Cri du cœur glaçant. Mais le professeur n'en savait rien, il ne pouvait que conjecturer. Toutes les données de l'équation semblaient se ruer en cascades dans son

cerveau, il tentait d'organiser, de hiérarchiser, de deviner. « Grace, reprit-il, contraint d'avouer son impuissance, je ne sais pas. Je ne comprends pas. Ils ne veulent pas votre génome : Huan-Bayer en dispose intégralement aujourd'hui. Je ne vois pas non plus à quoi leur servirait le génotype de votre enfant. Il faut que je réfléchisse.

- *Ils sont en train de quoi, Hennelier ? Que vouliez-vous me dire ?*

- Ils veulent tester quelque chose, que j'ignore. Vast et Matria ont reçu un ordre de mes patrons pour approfondir une piste en secret, sans moi. Voilà ce que je peux supposer. Ils sont en train d'utiliser votre enfant comme un cobaye. »

Le commandant Harven avait suivi la conversation. « Voilà » dit simplement Grace en coupant la communication. Harven se tenait près d'elle, bras croisés. Il hochait la tête, moue compatissante, embarrassé. Beaucoup de gens trichaient et mentaient dans cette affaire, mais pas la femme qu'il avait devant lui, c'était évident. « Je vais contacter mes supérieurs. » Grace posa sur lui un regard perplexe. Tout ça ne mènerait à rien. Elle avait su convaincre l'officier des raisons de sa présence ici ; cependant, il ne pouvait pas la laisser porter le combat, le combat armé, dans son pays. Grace n'y tenait plus. Tout ce temps perdu. Elle avait contacté le gouvernement français, dont elle était l'alliée, qui la considérait parfois comme son bras armé contre Doline, pour qu'il l'appuie auprès des autorités d'ici. Elle était certaine qu'on s'activait en coulisses, en sa faveur. Mais l'heure tournait. Que faisait-on à Robur, pendant ce temps ? Cyril et Marie-Méthode, désarmés, patientaient dans une pièce contiguë, visible par une baie vitrée parfaitement transparente

— tout semblait tellement neuf, ici. Pour s'occuper, la soldate massait les épaules de Cyril. Sont-ils amants ? Se demandait Grace parfois, en observant les signes de leur complicité.

Lucas observait sa mère. Elle savourait une cigarette, les yeux dans le vague. Cigarette bien méritée. Elle venait de démolir un distributeur avec une rage de guerrière aux abois. Depuis qu'on leur avait arraché Robur, ils étaient prisonniers dans ce qui avait dû être d'anciens appartements, à l'époque où le centre de Terruel était une cité universitaire avec ateliers de formation. Les Farann avaient deux étages pour eux trois, tout était double : chambres, salles d'eau, cuisines... grand et poussiéreux, inerte, sinistre. Le jour aux fenêtres était déformé par du verre armé. La porte condamnée. On leur avait mis de la nourriture à disposition. Les derniers mots du garde qui les avait fait pénétrer ici avaient été : « Restez tranquilles et il n'arrivera rien à votre enfant. » Georg et Cynthia avaient bien sûr réagi en le harcelant de questions, Vous lui voulez quoi, Vous allez lui faire quoi, Quand est-ce que, puis, devant son mutisme et contre la porte refermée, ils avaient cogné, injurié, maudit, avant de se calmer. Après plusieurs heures, Cynthia était sortie de son accablement et avait exploré leur prison. Elle était tombé sur ce distributeur. L'appareil était là, rutilant, insolite dans ce décor désolé, planté dans un couloir près de bureaux vides. Georg avait vu son épouse foncer direct sur la machine, comme elle fonçait sur lui quand elle avait un truc à régler, seule différence : elle avait balancé un coup de pied sans sommation en levant la jambe très haut. La caisse s'était enfoncée sous le choc, le sommet avait vacillé un peu, tout ce qu'il contenait avait trébuché et dégringolé derrière

la vitre, mais l'appareil était resté debout. Alors, Lucas avait vu toute la lutte, elle avait bataillé en hurlant, c'était terrible, elle donnait des coups de poings, de coude, d'épaule, de pieds. Son père et lui ne la reconnaissaient plus, Lucas se disait qu'il n'aurait jamais dû assister à ça. Elle réussit à faire basculer la machine puis cogna de toutes ses forces à coups de pieds jusqu'à ce qu'un côté cède. Une tôle s'était suffisamment déformée pour espérer en venir à bout. Alors, Lucas était sorti de sa fascination pour l'aider, et ensemble, ils avaient démoli l'arrière de la caisse. Le père était retourné s'installer quelque part, cela ne semblait plus le concerner. Tout le démoralisait, et s'acharner sur un vieux distributeur n'était pas suffisant pour soulager sa colère et son sentiment de culpabilité.

Le distributeur éventré, toutes ses tripes d'offrandes à l'air, s'ajouta une hémorragie de pièces de monnaies. Côté cigarettes, il n'y avait plus que quelques paquets desséchés. Cynthia prit le seul qui fût encore souple en pestant parce qu'il ne contenait que trois cigarettes, et Lucas ramassa l'argent. Maintenant que tout était calme, que Lucas et sa mère étaient assis, comme ça, à récupérer de l'effort fourni, le garçon regardait les mains écorchées de sa mère. Il n'analysait pas leur violence solidaire comme un moment complice – ce qui serait l'aspect positif de l'aventure – ses questions s'arrangeaient autrement, malgré lui. Quand nous a-t-elle inculqué la différence entre le bien et le mal ? se disait-il. Il repensa à des détails, à des histoires de vol où elle leur avait fait honte, Robur et lui. Le jour d'une distribution du quartier par exemple, quand elle avait planqué du linge sous son manteau et s'était fait alpaguer. Ils étaient là, petits encore, sous l'œil navré ou réprobateur des badauds, dont pas mal de

connaissances. Et sa mère qui niait l'évidence, rameutait les témoins, gueulait son innocence à s'en péter les cordes vocales, sous-entendait qu'on l'avait piégée, ou alors c'était une blague de ses enfants, surtout le petit, là. *Hein ? C'est toi ?* Marqués à vie, tous les deux. Lucas lui en voulait encore d'avoir accusé son petit frère, il aurait préféré qu'elle le désigne, lui. Il rougissait en se repassant le film de ce moment. Et en même temps, il se sentait étrangement coupable. Il y avait eu aussi cette fois, quand leur père s'était disputé avec elle au sujet d'un copain à lui, venu passé la soirée chez eux. Le lendemain, leur invité (un nommé Chigue, un bavard, ricanant de tout, capable de balancer les pires saloperies et ajouter de suite qu'il plaisantait bien sûr) s'était rendu compte que sa trousse de survie avait été « allégée » des médicaments les plus chers. Et il était certain que c'était arrivé chez eux. Georg lui avait assuré que personne ici n'oserait, que ses enfants n'étaient pas comme ça. Il les avait sommés de répondre, « Si c'est l'un de vous, il faut le dire. C'est une question d'honneur. » C'était pas eux. Ni Lucas, ni Robur. Vraiment. L'injustice portait au bord des larmes les deux garçons. Ils savaient tous qui avait fait le coup. Georg a dit à son pote qu'il se trompait. Ensuite, il a appelé Cynthia. Ça avait été une sacrée sérénade. Lucas observait sa mère. Fumer l'apaisait. Elle se tourna vers lui pour sourire. Le père était revenu, il avait trouvé des vieux magazines et s'était installé à la table de la cuisine, sous une de ces lampes à lumière abyssale. Vu comme ça, c'était un moment anodin dans une vie de famille normale. Le père feuilletait lentement, lisait scrupuleusement les articles. S'attardait sur des images somptueuses de bagnoles oubliées avec paysages déserts et fonds de soleil couchant. Le papier craquait sous ses doigts. Un bruit inhabituel,

dérangeant. La mère était allée s'asseoir dans un canapé, face à un poste de télé mort. « Ils datent de quand, ces appartements ? » dit-elle, Georg haussa les épaules. C'étaient des mots en l'air, pour tenter de remettre à plus tard les désastres. « La dernière » dit-elle, en écrasant le paquet et en le jetant au loin. Lucas, sur un élan tendre irréprouvable, un besoin de douceur, vint contre elle et se blottit, tête posée sur ses cuisses. Elle accueillit ce geste rare le plus naturellement du monde et se mit à lui caresser les cheveux. Il n'y avait que le bruit des feuilles tournées par le père. « Tu regardes quoi ? » Georg eut une moue indécise, « bof » il fit, en haussant à nouveau les épaules. Cynthia soupira. Elle caressait machinalement la joue de son grand garçon. Il faisait sombre, c'était calme, Lucas se sentait un enfant aimé. Il se fabriquait sans remords l'illusion d'un temps dont il n'avait pas de souvenirs, le temps d'avant Robur, quand la famille était réduite à eux trois. « Dès qu'on est sortis de ce merdier, on contacte Grace et on porte plainte » dit sa mère. Ses mots accompagnèrent un flux de vapeur qui s'épancha sur Lucas et le fit tousser. Elle écarta la fumée en battant d'une main devant son visage et s'excusa. Georg ne levait pas les yeux de son magazine : « Bien d'accord mais déjà, faudrait sortir. » Cynthia ne releva pas. Elle émit un raclement de palais qui pouvait être interprété comme un consentement forcé. « Ils vont nous rendre Robur ? » dit Lucas. « Ils ont intérêt », dit sa mère avec de la tendresse dans la voix. Sa tendresse versée sur tous, épaisse et chaude comme la fumée avant elle, avec des qualités identiques : enveloppante et irritante.

Il y eut un déclenchement de verrou, et Vast et Matria entrèrent, escortés par les vigiles qui les avaient séparés — ou si ce n'étaient pas



eux, ils étaient fabriqués à partir du même moule, massif et patibulaire. Il n'y avait de chaises qu'à la cuisine, où les parents et eux s'installèrent. Vast n'osa pas demander s'ils étaient bien installés, il prit la parole et entendait conduire la discussion : « Je suis docteur, je mène des recherches qui impliquent la participation de votre fils, Robur. » Comme Cynthia et Georg levaient la langue pour le submerger de questions, Vast écarta devant lui sa main « Avant tout, sachez que votre enfant n'est pas en danger, qu'il est en bonne santé, et que vous le verrez bientôt. » Lucas considérait Matria, sa beauté indéniable, troublante, même en cette heure sombre, et le type à côté d'elle, sa bouille terne, sa petite moustache ridicule. Chacun ici, y compris lui-même, aurait pu n'en faire qu'une bouchée. Pourquoi écoutait-on ce minable ? Georg semblait partager cette analyse, il était penché au dessus de la table, doigt tendu menaçant en direction du soi-disant docteur : « On se fout de vos explications ! Rendez-nous notre fils tout de suite, laissez-nous repartir. Quand La Christosa saura ce que vous avez fait... », ce qui semblait n'avoir aucun effet sur Vast. Il déposa un convertisseur sur la table. « Parlons argent » dit-il, tranquille. Et les époux Farann se figèrent.

## Chapitre 7 du livre de Robur

Où l'on tente de décrire l'inconcevable.

Douleur fulgurante. Je suppose que les machines avec leurs tubes indiscrets et leurs sondes, tout ce qui part de moi, ont déclenché une sorte de signal, parce que je suis immédiatement entouré par une infirmière, un vigile et l'assistante de Vast, Pamilla Ark. Les deux femmes houspillent le garde, qui aurait dû, je présume, appeler à l'aide dès mes premières grimaces, et a attendu benoîtement que les appareils clignotent et sonnent de tous côtés, mènent un sabbat de tous les diables, pour s'inquiéter. Lui, vieux un peu gras, rouge de teint et mal rasé, lippe pendante, est tout penaud devant l'ampleur que ça prend. Sous la figure ahurie, je devine ses années mornes et paresseuses, écoulées ici à faire des rondes à l'écart des expériences secrètes dans les couloirs de locaux abandonnés. Ark et l'infirmière l'ont écarté brutalement, elles s'activent autour de moi sans s'affoler, avec la célérité de professionnelles dans l'urgence. Ma douleur est plus vive, des spasmes m'arrachent des cris. Je transpire, je me sens mal. Je crois que je vais vomir, je crois que je vais m'évanouir. Ark consulte les écrans de contrôle et se tourne vers moi. Elle a peur, je le vois, et je vois dans les yeux du vigile que ça rigole pas. « Appelez le docteur Vast » et elle ausculte les relevés d'un des appareils. Son visage se crispe. Je l'entends maugréer entre ses dents serrées, des paroles assez nettes pour que je les comprenne : « Elle tente de prendre le contrôle... » et dont le sens m'échappe. Elle ? qui, elle ? L'infirmière vérifie les goutte-à-goutte, prend ma tension, Ark palpe mes bras, ma poitrine, et puis elle soulève le drap, écarte la blouse sur ma nudité. Je ne me sens pas bien du

tout. Ark se tétanise. L'infirmière hurle. Je me redresse un peu pour vérifier ce qu'elle vient de voir : mon ventre est rond, enflé, et sous la peau, quelque chose vient de bouger.

Pamilla Ark tente de me calmer « ça va aller, tout va bien » et je me demande si elle est convaincue par son propre discours. Je vois son malaise. Elle s'apaise un peu — et moi aussi — quand le renflement, sous la peau de mon ventre, disparaît pour une raison inconnue. Nous scrutons la place un long moment, plus rien ne se produit. L'alerte est passée. « Tu as toujours mal ? » Non, je n'ai plus mal ; je peux dire sans mentir : « Ça va, je me sens juste bizarre. » Et il me semble que je peux enfin livrer cette question qui me hante : « Pourquoi moi ? » Pamilla a envie de répondre, c'est une bonne personne, au fond, je le sens, elle se mord les lèvres, se demande ce qu'elle a la permission de lâcher. Elle a ce geste ridicule de regarder autour, qu'on ne la surprenne pas, et déclare sur un ton de confiance qui me paraît tout aussi ridicule : « Parce que tu es unique, mon garçon. » Je sens en moi des remuements, mon caractère mis à l'épreuve, c'est très étrange. Je rétorque, poussé par une force indicible qui gronde en moi : « Je m'en fous, de ça. Qu'est-ce que vous m'avez fait ? » je lui ai craché ça avec une autorité insoupçonnée ; j'en aurais été impressionné si un gamin m'avait balancé ça de cette façon. Ark bafouille, ses yeux cillent. « Nous... nous t'avons inoculé... nous pensons que tu es le seul dont le métabolisme peut supporter le fluide que nous t'avons inoculé. C'est un test. Une dose très petite, pour éviter tout problème. Tu n'as pas à t'inquiéter.

- C'est vous qui êtes inquiète, je vois bien. Vous n'expliquez rien.

Pourquoi moi, pourquoi ce... truc en moi ? » Elle a un air paumé. Elle m'agace. « Vous allez cracher le morceau, oui ? » j'ai envie de la frapper au visage, elle lâche, les yeux dans le vague : « Nous avons peut-être fait une erreur...

- Une erreur ? Enlever toute ma famille, me séparer de mes parents, les menacer, me traiter comme un cobaye ? Ça fait déjà un paquet d'erreurs, à mon avis.

- Est-ce que tu... ressens quelque chose ? » Là, je me calme, sa question coïncide avec une puissante angoisse. Je me mets à espérer des explications, si je collabore. « Je vous l'ai dit : j'ai eu mal. Maintenant, je me sens tout drôle, à la fois vide et plein, c'est difficile à dire. Et énervé, aussi. Et fort. C'est bizarre...

- Nous testons sur toi un sang synthétique baptisé Prima.

- Prima ?

- Nous sommes sûrs que tu vas très bien la supporter, toi.

- Prima, *elle*... Vous avez employé le féminin.

- Une façon de parler.

- Le fluide... ça veut dire quoi ? c'est plus qu'un fluide, hein ? Qu'est-ce que vous m'avez fait ? » Elle pose sur moi une main compatissante, m'adresse un sourire qui veut maquiller sa fébrilité, un sourire affreusement inquiétant : « Tout va bien se passer. Tu vas nous être reconnaissant, tu verras. Tu as une chance incroyable, unique. Tu es un pionnier. » Mais c'est qu'elle est enthousiaste, cette folle ! « Vous allez vous enrichir mutuellement en vous combinant. Le docteur Vast t'en dira plus, en attendant... il faut te reposer. » Alors ses doigts touchent le réglage d'une perfusion, et je perds connaissance.

« D'où viens-tu ? », il me revient cette question, n'était-ce pas cette fille, orientant sur moi son regard, qui la posait ? surgie du désert, mirage minéral au cuir de silice, je ne sais plus, ou l'orphelin... l'orphelin avait croisé des gens ocrés de poussière qui ne lui parlaient pas. Des statues en marche. Ils semblaient avoir migré depuis une préhistoire commencée avant l'horizon. L'enfant en avait vus tellement qu'il ne prêtait plus attention à leur visage de latérite, à leurs yeux luisant comme des galets noirs. Un jour, une fille de son âge s'arrêta. Ses yeux de galets noirs fixés sur les siens. « D'où viens-tu ? » dit la fille vêtue de poussière. Oui, voilà : la question, c'était elle. De quel conte ont surgi ces personnages ? Qui me l'a raconté ? L'enfant lui montra la direction de l'horizon. Et la fille rouge aux yeux noirs reprit sa route dans la direction indiquée par l'enfant. L'image de la fille s'éloignant, étique et gainée de sable roux, sa marche obstinée, l'emplit d'une tristesse insupportable. Quel est ce conte, que signifie-t-il ? Mes pensées comme fruits émondés.

État nauséux. Quelque chose d'englué et de flottant, soutenu par un battement de fièvre. Un corps de noyé ballotté par la marée. Je suis entre deux. J'ai repris conscience et me suis endormi, un quasi coma, plusieurs fois, on m'a anesthésié je crois. Et puis j'émerge. Je replonge. On s'occupe de moi, on me parle gentiment, c'est calme, silencieux. Je suis branché de partout, on me sonde, on m'examine. Il y a un homme qui vient me voir. Je crois que c'est Vast. C'est flou. Visage rond. Sent la cigarette. Une femme m'a nourri, à la cuillère. L'infirmière que j'ai déjà vue. Elle m'a parlé un peu, au début j'ai souri sans vraiment comprendre

ce qu'elle me disait, à part qu'on avait prévenu mes parents, qu'ils allaient bien, que mon frère va bien, que tout allait bien. Je suis soulagé. Je peux m'abandonner. Je me sens tellement faible. Retour à la nage désinvolte du noyé. Membres abandonnés au gré des bourrades océanes. Me visitent les enfants couverts de latérite aux yeux de granit poli. Je sais que j'hallucine. On me drogue, on calme ma douleur. Il fait chaud. La cuillère est minuscule dans son verre qui fait un bruit de harpe. Il y a une lampe dans mon ciel. Son cercle pâle qui approche doucement et reflue. Pas de vent et pourtant les mots de la fille du désert sont emportés. *D'où viens-tu ?* Pourquoi veut-elle savoir ? Et d'ailleurs j'avais répondu. Personne ne m'écoute vraiment. Où sont-ils ? Lucas. Je le vois. Il se détourne, rebrousse chemin. Où vas-tu ? C'est moi qui interroge avec la voix de la fille. Il n'y a personne. Je me reprends. C'est la morphine ou un truc comme ça. Je songe à mon corps, à ses terminaisons difficiles à situer (va savoir où est la lisière, où est-ce qu'on s'achève), j'ai peur pour lui, et je m'endors.

C'est ici que ça pourrait commencer. Quand j'ai compris que je ne m'éveillerai plus (j'en étais convaincu, à ce moment-là). Voyons : Ma conscience est revenue, d'une certaine façon, sans que je m'éveille tout à fait. C'est frustrant cette impuissance à décrire, comment dire ça ? Ah, c'est la chose la plus difficile qui soit à expliquer... Je pourrais faire un raccourci en disant que j'ai entendu la voix de Prima, en moi, pourtant ce n'est pas exactement ce qui s'est passé. Pas tout de suite. J'ai d'abord senti sa présence, et plus que sa présence : sa personnalité. J'ai compris assez vite que nous avions *fusionné*. Je n'avais pas assimilé Prima, ou

cannibalisée, et elle ne m'avait pas non plus phagocyté. Nous étions, en moi, à égalité, elle et moi. Le féminin convient parce que je parle de Prima comme d'une présence, c'est ainsi que je la conçois. Et j'ai pensé alors qu'il me faudrait composer avec cette présence, la vie entière. C'est ce que j'ai cru, profondément, à cet instant. La vie entière. Un parasite ? Pas absolument. Une des ces formes de vie que le corps abrite, comme les bactéries qui aident à la digestion, ce genre de choses. Avec pas mal d'avantages. Et l'inconvénient majeur du dialogue. Prima est assez bavarde. Pas exactement une voix, mais il faut bien traduire l'idée, tricher un peu, alors, disons que Prima me parlait par une voix intérieure. [*te voilà*], elle m'a dit, pour me saluer, la première fois, quand sa 'parole' a émergé du magma que nous étions, tous les deux. Ensuite — comment dire ? — le talent particulier de Prima pour les transmissions d'informations a dépassé ce que Vast et les autres avaient supposé. Puis, s'est révélé un autre don, sans doute stimulé par mon héritage génétique — merci maman Christosa — tout aussi imprévu : notre capacité à dépasser la symbiose que nous formions pour créer une entité troisième, meilleure que la somme de nos deux existences. Je n'étais qu'un enfant, ne l'oublions pas. Prima, au contact de mon métabolisme, plongée dans ce milieu propice, vivifiée par mes gènes, s'est constituée, toute neuve, et se déploie. Se réinvente.

Vast et ses complices voulaient déclencher un processus de symbiose en pariant sur la conjonction de mes gènes (leurs potentialités, héritées de ma mère, de recevoir des mutations allogènes) et de Prima (sa capacité à capter et transmettre l'information plus vite et mieux que n'importe quel matériau). À quelles fins ? La fondation d'une nouvelle ère

numérique, ni binaire, ni vectorielle, ni quantique : d'hybridation biologique, qui permettrait de supplanter les autres modes pour s'assurer un monopole, grâce à leur technologie révolutionnaire. Comment je le sais ? Avec Prima, plus rien ne nous est caché. Prima a accès à tout, en permanence. Nous avons su tout cela : les projets, les plans, les organigrammes, le contexte, les enjeux, les trahisons des uns et des autres, le rôle qu'on voulait faire jouer à mes parents, instantanément. Et peut-être encore au-delà... en amont dans le refouillement secret de mes vraies origines ; en aval, ce qui pouvait advenir. Nos nouvelles fonctions ont fait irruption dans la foulée, d'autres pouvoirs, l'éveil de gènes non-exprimés, et, au final, notre métamorphose. Robur et Prima, que sommes-nous à présent ? Une entité qu'il faudra bien nommer, pour désigner au futur le basculement que nous allons provoquer.



## Chapitre 7 du second livre des chimères

Où pleuvent les engueulades.

On y était. La journée était avancée, beaucoup de temps s'était écoulé en discussions dérisoires et stériles, mais on y était : un cortège de véhicules blindés abordait l'autoroute qui mène à Terruel, tandis qu'un hélicoptère flottait à leur zénith, comme poste de surveillance et force d'intimidation. À bord, les soldats de l'État et le commando de Grace. Quelques heures plus tôt, Harven avait libéré Grace avec une satisfaction visible. « Je suis de votre côté » lui avait-il dit dès leurs premiers échanges, et la décision du gouvernement de prêter main forte à la Christosa était tout ce qu'il avait espéré — et défendu, auprès de ses supérieurs. Les Suisses avaient considéré qu'il fallait, de temps à autre, fixer des limites aux agissements de Huan-Bayer et de Doline sur leur territoire. Accueillir usines et labos des uns, camps d'entraînement et centres d'enrôlements de l'autre, d'accord, mais pas au-delà. On n'était ni en France, ni en Autriche, ni nulle part en Europe, ce n'était pas l'anarchie ici, qu'on se le dise, et la vieille confédération ne laisserait pas des entreprises étrangères (même généreuses), ou de riches ressortissants (même Doline, le plus puissant d'entre eux) kidnapper des enfants et leur faire subir des expériences secrètes. Qu'ils fassent ce que bon leur semble hors des frontières, dans un pays barbare comme la France, expérimentations de masse ou camps d'extermination, on se voilait la face pour ne rien savoir, mais ici, pas question. Aux responsables qui l'avaient contacté, le jeune Général avait protesté : il n'était pas au courant ; et on avait fait semblant de le croire. Doline avait aussitôt menacé Hennelier,

qu'il pensait à l'origine de ce coup de force, le professeur avait juré que Vast ne lui avait rien dit et menait sa barque avec cette traîtresse de Matria ; et Doline n'avait même pas fait semblant de le croire. Tandis que les troupes approchaient, Doline, Huan-Bayer et les États échangeaient les propos acerbes et les menaces. Une crise diplomatique se nouait autour de l'enlèvement de Robur.

Hennelier, abasourdi, vit disparaître le visage de Doline et s'afficher à sa place l'appel à la prière des pénitences, celle qui annonçait des lendemains difficiles pour son destinataire. Il venait de se prendre ce qu'on appelait autrefois une putain de soufflante.

Doline, furieux, fit disparaître la face abrutie de Hennelier et lui envoya la prière des pénitences. De quoi bien le faire ruminer sur son sort. Tout le monde l'avait trahi. Huan-Bayer, Hennelier et ses équipes, Matria, le gouvernement suisse... on lui avait caché l'existence du fils de Grace, son ennemie, et caché son débarquement, armé, sur ce qu'il considérait (très abusivement) comme ses propres terres. Hors de lui, il convoqua ses conseillers, les moines de la Pensée, les chefs militaires disponibles. Rien d'élaboré derrière ce mouvement d'humeur, sinon passer ses nerfs sur tous les incapables qui l'entouraient.

Hennelier, indigné, considéra un moment l'écran où le visage de Doline venait de lui être dérobé. Il eut d'abord l'intuition de vérifier les données de tous ses échantillons. Il commença naturellement par leur innovation la plus prometteuse : Prima. La masse biosynthétique était

égale et, sans cette crise, personne n'aurait rien soupçonné, mais une brève analyse permettait de calculer qu'une légère portion avait été retirée la veille, reconstituée par l'organisme dans la nuit. La ponction avait été brutale, non préparée, et l'organisme en avait conservé le stigmate, visible par des pics de stress sur les graphiques et une partie plus étale en surface, là où avait été opérée la ponction. Vast ! Vast, un boucher, une crapule ! Hennelier fit le tour du labo en engueulant tout le monde. Zoandre, quoique épargné par le courroux de son maître, se terrait dans son berceau, en attendant que ça passe. Hennelier trépignait : « Qui était au courant, ici ? » On l'avait trahi, tous étaient suspects. « Vast, vous savez où il est ? Ce pus de chancre a fait enlever le fils de la Christosa pour mener des expériences ! » Et il ajoutait : « avec mon travail ! » ce qui était en fait, le point focal de sa colère. Il ne pouvait en dire plus, mais voyait sur l'écran de ses pensées se dérouler les causes et conséquences : les gènes de Grace ne leur suffisaient plus. Il les avait fait languir trop longtemps, en apportant des fragments de génome au compte-goutte. Ils voulaient une chair compatible, des gènes muets prêts à s'exprimer, un hôte capable de supporter Prima pour la faire passer au stade de l'organisme intelligent, doué d'expression, agissant, puissant. Le corps de l'enfant leur avait semblé être ce support idéal. Pourquoi idéal ? Là, il butait, soupçonnait quelque chose. Quelque chose d'invraisemblable. Quant au reste, au but de l'expérience, il devinait, c'était encore flou, il ne s'agissait sans doute pas des projets de transmission numérique sur quoi ils travaillaient en équipe au labo, il supposait des applications dans le domaine des virus informatiques. Des virus imparables, une arme absolue. La possibilité de faire chanter des États. Huan-Bayer osait

s'impliquer dans de pareilles stratégies, des procédés mafieux ? Il comprit que, depuis le début, Vast, Matria, et sans doute Ark et Schoemann, qu'il avait écartés, jouaient avec l'accord de leurs patrons une partition inconnue de lui. Il serait donc toujours le perdant, l'humilié ! Et bien, qu'ils s'amuse à cela s'ils voulaient, qu'ils balancent leur super-virus sur la planète, et alors ? Au bout du compte, c'était la solution dont il n'osait rêver, le cataclysme final dont l'apocalypse lente, chère à certains, n'était qu'une manière de prémices, une ébauche trop timide. Au terme de toutes ces menaces, ce serait lui, le vainqueur, lui et son remplacement ultime.

Doline, exaspéré, faisait les cent pas devant les infortunés qui s'étaient trouvés trop près de lui pour échapper à sa convocation. Innocents ou pas, il s'en fichait, lui importait avant tout de purger sa colère. Il fulminait, faisait parfois claquer un talon sur le parquet avec force, donnait du poing contre son bureau, renversait les objets d'une étagère et les fracassait en les envoyant d'un coup de pied au loin, pointait du doigt des ennemis imaginaires, désignait un malheureux blêmissant, se détournait de lui pour accuser la planète entière et les complots des proto-islamistes, sûrement dans le coup, et les traîtres chrétiens, les juifs, les bouddhistes, les athées, « Mon propre gouvernement m'accuse de jouer un double-jeu ! Moi ! Moi qui ai tant fait pour sauvegarder les frontières, surveiller le territoire ! Et ces Français, qui auraient dû me remercier pour la préservation de leurs meilleurs citoyens, pour la saignée accomplie, qui ont refusé mon pacte, toujours acoquinés à la boiteuse, des impuissants obligés de s'appuyer sur son armée pour en découdre avec mes troupes ! Vous allez me régler ça, hein ? » Il suspendait sa marche de temps en temps, rubicond, souffle

court, il s'arrêtait devant le portrait de son père, prenait une respiration. « Je veux savoir ce qu'ils trafiquent, tous : les Hennelier, les Vast, les Huan-Bayer, le gouvernement, et cette salope de Matria, et la Christosa ! Comment avez-vous pu passer à côté de l'existence de son fils ? Comment se fait-il que vous n'ayez rien vu ? À quoi je vous paye ? À quoi vous servez, tous ? Bande d'incapables ! Vous voyez le tableau, si on apprend que cette foutue prétendue ressuscitée a un enfant, vous comprenez ce que ça veut dire, pour ses adeptes ? Le fils d'une élue de Dieu ? Hein, voyez ? Le nouveau messie et je vous passe le reste... Je croyais qu'avec elle on avait touché le bout du délire. Et dire... dire que je l'ai protégée, moi, cette garce que j'aurais dû étrangler de mes mains quand elle était à mon service... à mon service ! Vous vous rendez compte que j'ai payé cette vipère ? Je veux un exemple, je veux qu'on fasse trembler le gouvernement, qu'ils rentrent leurs moulinets de matamores. Non, mieux : finissons-en. Renversez-moi ces pantins. Je prends les manettes du pouvoir. La confédération a assez duré. »

Georg et Cynthia, troublés, se répétaient et examinaient les dernières heures passées, et l'étonnant monologue du jeune savant venu tenter de les convaincre. « Ne nous voyez pas comme les méchants, leur avait dit Vast, sur un ton conciliant, sympathique, où l'on sentait la volonté sincère de s'excuser. C'est vrai, nous avons mal agi, nous avons menti. Est-ce que vous nous auriez confié Robur si on vous avait dit : laissez-nous disposer de votre enfant, on va lui inoculer une nouvelle forme de vaccin ? Non, n'est-ce pas ? Vous viendrez le voir, vous jugerez ensuite de nos actes. Il se porte bien, les tests que nous faisons sur lui sont finis. Vous recevrez un

dédommagement, et repartirez tranquilles, avec un joli pactole. Vous n'entendrez plus parler de nous, ensuite. » Il serait exagéré de dire qu'ils s'étaient faits une raison. Marchant de long en large dans leur prison, ruminant, échangeant des regards perplexes, ils attendaient de voir, de parler à Robur, de s'assurer de sa bonne santé, du mal qu'on lui avait fait ou non, pour se réjouir d'une prime dont le montant aurait comblé n'importe qui, dans leurs connaissances. Une heure avait été convenue pour la visite. Ils avaient été patients. L'heure était passée. Passée largement. Personne ne venait. Ils avaient appelé, tambouriné à la porte de leur prison-logement, aucune réponse. À l'étage, il y avait une fenêtre doublée de barreaux. Elle permettait au moins de voir l'extérieur. Ils y collèrent le visage chacun leur tour, pour déceler le moindre signe d'activité. Les bâtiments abandonnés face à eux étaient toujours inertes, le plan incliné qui menait à l'autoroute, désert, l'étrange complexe de béton et de verre fumé ne s'ouvrait pas. Tout était silencieux. Et puis, un puissant vacarme d'alerte traversa les murs du complexe, tandis qu'un bruit de moteurs, lointain, reconnaissable, montait du côté de l'autoroute.

L'accès au terrain et le profil caractéristique du centre, l'ancienne cité universitaire et le labo qui la dominait avec sa combinaison de verre et de béton, se détachaient en retrait de la route. Harven et Grace étaient debout à l'avant d'une mitrailleuse, précédée d'un blindé au nez pointu, qui ferait bélier et dégagerait tous les obstacles. « Ces vieux moteurs à pétrole, beuglait Harven pour se faire entendre de sa voisine. On n'a jamais fait mieux. » Il donnait le sentiment de se régaler d'avance. Grace se dit qu'il ne devait pas souvent avoir l'occasion de mettre sa vie et celles de ses

hommes en danger. La frontière n'était guère disputée, ici. Harven se frotta les mains. L'imminence du combat le faisait jubiler. Grace détestait ces postures plus inconséquentes que courageuses, dont certains de ses soldats, parfois, la gratifiaient. De telles démonstrations de bravoure l'angoissaient. À ces va-t-en guerre, elle préférait les professionnels conscients des risques et prudents, ceux qui ne se croyaient pas devoir prouver leur combativité, ceux qui cherchaient à prolonger leur vie et abréger le combat. L'un des critères pour sélectionner son commando. Elle se retourna pour s'amuser des mines offusquées de Cyril et Marie-Méthode. Ils étaient là, assis, mauvais, nerveux, mains inutiles occupées à tout et rien, encombrantes sans l'appui rassurant de leurs armes. Sur un ordre d'Harven, on les leur rendit. Elles avaient été conservées par l'armée régulière et il avait été convenu qu'elles leur seraient restituées au plus près de la zone de contact. Ils les acceptèrent en boudant, les vérifièrent avec un soin excessif. Dans les autres véhicules, la même distribution était répétée. Grace pressentait qu'une telle troupe impressionnerait Matria. C'était le but. Ne pas prendre de risque avec la vie de Robur. Elle corrigea son analyse, comprit qu'Harven se réjouissait d'une bataille d'autant plus facile à gagner qu'elle ne serait pas livrée.

Il n'y avait d'alarme que pour signaler un accident au sein du labo. Rien n'était prévu pour avertir d'un coup de force venu de l'extérieur, sinon les postes de surveillance décidés par Virgo Matria. Assourdi par le vacarme des sirènes que personne ne semblait savoir couper, Vast dévalait les escaliers, se précipitait vers la plate-forme A, persuadé que la symbiose Robur/Prima était menacée, ignorant tout de l'autre danger qui

pourrait interrompre son expérience : l'irruption de Grace. Des appels le rattrapèrent, des cris qui tentaient de couvrir le formidable hullement des haut-parleurs, cris de panique tombés des coursives, montés des échafaudages à claire-voie. Vast approchait de la plate-forme quand son minimod vibra. Il ne savait pas comment hiérarchiser ses motifs d'affolement. À travers les vociférations amplifiées, les chocs métalliques de la structure autour de lui, les appels de Matria « Nous sommes attaqués par... » mais il entendait mal, comment analyser ce qui se produisait et les priorités à donner ? S'occuper de Robur ? des vigiles remontaient de la plate-forme, effarés, les yeux exorbités, gueules transformées par le spectacle qu'ils avaient découverts. S'occuper de l'attaque extérieure ? Matria avait préparé son escouade et le terrain pour contrer un assaut conduit par Grace. C'était attendu, elle s'en chargeait. Vast crut se faire une idée claire des problèmes, et résolut de, d'abord, se rendre sur les lieux de son expérience. Sa priorité. En fait, il appuyait ses analyses sur du brouillard ; il ignorait que l'attaque extérieure annoncée dépassait les scénarios de Matria. Par les verrières, on voyait passer un hélicoptère ; du côté de l'autoroute, les caméras de surveillance révélaient l'arrivée de blindés légers. Ils enfonçaient déjà, et avec quelle facilité ! la grille de l'entrée.

Vast était à présent à une dizaine de mètres au dessus de la plate-forme. Un fracas montait, distinct des percussions de l'alarme, fait de torsions de métal et de hurlements. Il se pencha, vit un garde se tordre et basculer dans le vide. Il distingua entre les chevauchements de poutres, malgré l'obscurité criblée de lampes défaillantes, une forme incompréhensible. Son cerveau mit du temps avant de formuler une



hypothèse. Et son hypothèse la plus plausible était délirante.

Assistant à l'arrivée des troupes suisses, Matria frémit. Elle sut immédiatement que c'était fichu. Piètre stratège, se disait-elle, elle se maudissait, n'avait pas anticipé les alliances, l'effet de levier, plus puissant qu'elle croyait, de Grace Noex sur les relations entre États, coïncidant avec la volonté des gouvernants de donner une leçon à Doline et à Huan-Bayer. Elle n'avait pas imaginé que l'armée régulière prêterait main forte à une mère inquiète pour son enfant. Tout ça pour ce petit morveux ! Si, en plus, les pays soupçonnaient une opération impliquant le mafieux Modkine, alors, France et Suisse auraient les mains libres pour pousser toutes leurs forces dans la bataille. Pour défaire son petit groupe de mercenaires, il n'en fallait pas tant. Une dizaine de véhicules, une cinquantaine d'hommes, un hélicoptère... autant pointer un bazooka sur un moustique. Aucune chance, il faudrait se rendre. Elle s'était postée au sommet du complexe, non loin d'un accès à la tour centrale fortifiée qui abritait le noyau dur du centre, le laboratoire. La tour était invisible, masquée par les fantaisies architecturales qui jetaient au regard du visiteur des promontoires de verre et creusaient des rentrants de béton, sculptaient sous le jour de multiples accidents d'ombres et d'éclats. Déjà, un bruit d'explosion retentit, dont la source lui était cachée, mais dont elle devina la cause : l'hélicoptère qui avait transporté Vast, posé en évidence à l'arrière du bâtiment, venait d'être pulvérisé par celui des forces régulières.

## Chapitre 8

### Livre de Robur & second livre des chimères

Où les livres fusionnent, eux aussi.

Mes muscles se tétanisent, mon corps s'arc-boute. Mes membres sont secoués de spasmes violents. L'infirmière essaye de me maîtriser, de me plaquer sur le matelas. Je perçois l'énergie de Prima, que je qualifie de symbiote parce qu'un savoir nouveau me dicte cet épithète, je le sens, *la* sens progresser en moi, m' enrôler dans ses retrouvailles. Le fluide s'insinue profond et loin, à la vitesse de la foudre. Prima va vite, trop vite. Description impossible ; je comprends seulement que je deviens autre. J'étais une chrysalide, une larve, et voici que je rejoins l'être complet qu'il me fallait devenir. Et c'est le Big bang, la déflagration. Des raz-de-marée affluent dans mon cerveau, des impressions par paquets s'engouffrent, des émotions en avalanches, des souvenirs et des prospectives, des couleurs, des sensations et des mots par myriades, par tonnes. Une force inouïe me propulse hors de ma couche. Je suis sur mes jambes, ébloui par la force neuve qui me jette en avant. L'infirmière est à terre. Elle a tenté de me ramener sur le lit et d'un geste je l'ai écartée ; elle a véritablement volé avant de s'écraser contre une rambarde. Je me penche sur elle, avec au fond de moi un appel confus, morbide et sale, je me penche très près, puis tout s'obscurcit.

Tout s'obs – cur – cit.

Ensuite, quand je reviens à moi, étourdi, submergé d'odeurs bizarres,

mes gestes s'enchaînent à une vitesse stupéfiante. Je franchis le seuil de la plate-forme, j'arrace les sondes et les perfusions qui s'empêtrent derrière moi, je suis déjà sur une passerelle, nu, rapide, je fonce. En moi, Prima capte des ondes, saisit le moindre signal émis par le réseau. Les satellites fonctionnent toujours, les centres de stockages d'informations existent encore, il n'y a plus le vaste parc numérique d'autrefois mais la planète compte encore des millions de machines, des intelligences connectées et de plus en plus mal protégées, des secrets perméables, des accès faciles. L'immense encyclopédie verse son savoir en nous — Hennelier, Vast, le pressentaient : Prima possède son intelligence, qui analyse les informations qu'elle fait transiter. Elle a appris les plans du complexe, me lance vers la sortie. Prima qui sait tant de choses ignore que je suis nu, elle ignore que mon corps d'enfant ne va pas résister longtemps à ce régime. J'essaye de concentrer mes pensées, tandis que mes jambes échappent à mon contrôle, que mes bras cognent, que mes épaules esquivent, que mes yeux repèrent, que mes oreilles s'emplissent du cri des alarmes, j'en ressens les stridences sans en éprouver de gêne, cela concerne les autres, l'air, les gens, les humains, pas nous, Prima n'a pas d'oreilles, les miennes sont devenues des conduits d'informations qui la renseignent, rien d'autre. Je me concentre pour m'adresser à Prima, la supplier de penser à moi, de ménager une place à la compréhension de ma chair. Il me faut des chaussures, il me faut des vêtements, il faut me protéger (les vigiles s'interposent, je les repousse adroitement, les frappe et je les vois valdinguer, d'autres surgissent, ils ne parviennent pas à m'attraper, je me glisse, dévie, contourne, vivacité incroyable, ils ne tirent pas, nous sommes si précieux). Un homme s'effondre à mes pieds, l'ai-je

frappé si fort ? Et puis, je revois l'infirmière, tout à l'heure, je retrouve l'image d'elle gisant, et de moi penché sur elle, je retrouve l'étrange sensation, l'odeur, qui ressemble au goût de mes lèvres quand je les mords, je réalise que des vigiles ont succombé à ma force et leurs corps, pantelants ou brisés, chevauchent les garde-fous, marquent de sinistres balises ma progression sur les passerelles. Est-ce moi ? [*non, c'est moi*]. Ai-je tué ? [*non, c'est moi. J'ai tué*]. Une parenthèse dans le temps m'a échappé. Je n'ai pas le loisir d'y réfléchir davantage, nous filons. Prima me rend lisible son plan : trouver la faille de la forteresse, élargir cette faille, sortir au sommet, et se jeter du toit. Non, non, ça ne va pas du tout, ça. Prima, personne ne t'a expliqué que je vais mourir si on fait ça ? Et puis, je veux retrouver mes parents, moi. Prima me lance dans un nouvel escalier, je grimpe à toute vitesse, marches qui filent, elle s'empare de mon muscle cardiaque pour lui permettre de tenir la cadence infligée, ma respiration est plus ample, mes muscles sont gainés de fluide, assouplis et tonifiés. J'aimerais me contrôler mais Prima a peur que je faiblisse et que j'abandonne. Elle entreprend une mutation, elle découvre notre capacité à absorber matériau et vies autour de nous pour croître, et dévorer nos ennemis. Là, nous nous arrêtons. Une autre phase s'amorce. De ma peau suinte une lymphe gélatineuse qui sourd de moi comme une sueur, et s'amalgame, enveloppe mes pieds, mes jambes, fait gangue autour de moi et gagne ma taille et mon torse. C'est indolore, dégueulasse. Je prends peur mais Prima me rassure, elle n'entreprendra rien qui me nuise, elle explique [*nous passons au stade suivant*]. Comment ai-je pu produire tout ça ? Mon esprit fouille le temps comprimé dans la parenthèse précédente, des images horribles s'y invitent : des corps défaits, un vigile éventré, un

assistant démembré, le corps de l'infirmière qui se réduit, son visage qui se creuse, le goût du sang, le goût affreux du sang qui entre en moi. Prima a veillé à m'anesthésier chaque fois. Je crois bien que par moi, elle a aspiré du sang, des viscères, de l'eau, des protéines, de la vie. C'est de ce matériau dont la matière visqueuse se nourrit. Prima est cannibale. [*non pas ; il faudrait pour cela dévorer nos congénères, or nous sommes autres*]. La masse gélatineuse frémit, une protubérance jaillit de moi, s'élève, s'ébroue et s'anime, modèle une forme de buste humain dont jaillissent des sortes de tentacules. Le mucus qui m'enveloppe abonde au point que je peux m'y replier, m'y lover. J'y suis bercé et flottant. Depuis cette base élastique surgissent des prolongements, comme des antennes d'escargots, qui se multiplient, jaillissent loin, forment une corbeille autour de notre corpulence, et d'un seul élan, détachent l'épaisse gangue de son berceau de ferrailles. Les pseudopodes se rétractent puis s'allongent, répètent le mouvement, Prima se soulève et retombe dans un bruit d'outre qu'on jette à terre, et ainsi nous nous déplaçons.

Un bruit étrange emplît l'espace. Prima est parcourue d'un spasme inquiet. Des jets d'eau cascaden depuis des tuyères, placées en hauteur. Un système contre l'incendie. Je sens la chair de Prima, indurations de chitine et ondoiemens de nacre, battue par les eaux. Puis des jets mieux orientés, que je reconnais comme des lances à incendie, que je suppose saisies par des gardes, viennent nous percuter. Tant d'eau gaspillée dans ce monde assoiffé ! Au milieu du chaos, des explosions électriques jettent des étincelles qui font de courts soleils noyés par la marée. Pour résister, Prima s'arrime aux tubes et aux sondes qui débordent des cuves et des containers accrochés aux parois. Torrents de flotte et circulations de

vidanges et de carburant, excréments aspirées et recyclées, tout se précipite ici, s'implante au ventre de Prima, avide de tout cet afflux d'énergie. Nous devenons dix fois ce que nous étions. Contre la dynamique de l'eau, Prima s'alourdit de matériau, oppose sa masse décuplée, et simultanément exerce une puissante traction sur ces liens. Des câbles cèdent, des tubes par paquets sont rompus, s'abattent dans les flaques en fouettant la surface. Contre la charge des lances à incendie, Prima se creuse et se conforme, épouse leur coup et s'efface, au contraire profite des écarts entre les poussées, avance et s'enfonce là où la pression est affaiblie, les tentacules se recomposent et se redistribuent, des excroissances jettent leur extrémité plus loin, plus haut, touche l'appendice déchiqueté d'un escalier. Prima bondit, retombe, soulève des gerbes d'écume sale, provoque un ressac qui vient frapper les flancs de la cuve. Des soldats apparaissent. Ce ne sont pas les vigiles séniles du centre, ce sont des hommes et des femmes athlétiques, qui se précipitent, franchissent la lisière inondée, tentent courageusement de couper les câbles auxquels Prima s'agrippe. Mais Prima est déjà sur eux, ses tentacules se saisissent adroitement d'un homme et l'immobilisent. Son corps dégoutte de mucus, lévite un bref instant, les bras translucides se rétractent, l'énorme base renflée où mon corps est replié, se hausse, se soulève davantage. Cette fois, Prima ne m'offre pas le bienveillant oubli de la parenthèse du temps. Révulsé, je vois tout. Le corps du malheureux vient s'aboucher à notre ventre immonde, y est plaqué de tout son long avant de s'y enfoncer dans un bruit ignoble de succion. À ce contact, la membrane a vibré, elle l'accueille à présent avec une contraction de plaisir. Sous le prisme de la chair synthétique, je peux voir autant que je le ressens, l'horrible trajet de

l'homme à l'intérieur, entraîné au plus profond, ombre martelée de défauts optiques, et cette forme incertaine dans une contraction épouvantable s'écrase et s'exprime soudain, s'éparpille, dispersée en grains de grenade. Prima saisit un autre homme, le soulève. Le sommet de Prima s'étire, s'allonge alors démesurément, le type hurle, l'extrémité du buste de Prima se vomit et s'inverse, prend l'aspect d'une bouche de lamproie, gueule océane irisée d'arcs électriques, et les bras de divinité indienne s'affermissent et se contractent, l'homme étouffe, gémit une dernière fois avant qu'un bruit d'os brisés ne cingle l'instant. Sur un puissant sursaut, les tentacules se rejoignent et plient le corps de façon absurde, la nuque bute contre les talons, entre les deux les chairs rompues crèvent, des viscères jaillissent et Prima porte à elle le corps broyé, la grande gueule tremble et avale goulûment, s'abreuve aux flots de sang qui giclent, tout son corps est agité de petits spasmes réjouis, des ondes de satisfaction qui la parcourent à chaque aspiration et m'atteignent. Puis l'étreinte se relâche et c'est une pelure molle qui tombe sur le palier inondé, dans un claquement. Le buste de Prima se reconstitue et, comme sous l'effet du modelage hésitant d'un enfant, émerge alors une forme de tête. Prima agence grossièrement une ressemblance humaine en s'inspirant de mes traits, élabore ensuite une sorte de regard qui parcourt les lieux. Là-haut, c'est la panique, les soldats les mieux aguerris s'enfuient, épouvantés. Les cascades, les jets d'eau se sont taris. Des lampes clignotantes jettent à travers le fouillis des poutres d'aciers et des marches de fer, des éclats bleus et rouges. Prima lâche ses amarres devenues inutiles, dans un élan grimpe encore, sur la nouvelle plate-forme que nous abordons, butte contre une paroi vitrée, s'y plaque de tout son poids, ça fait un bang

retentissant. Derrière la vitre, il y a des gens, des chercheurs, des soldats, et des visages que je... Prima percute à nouveau la vitre. Les autres ont un mouvement de recul puis se ressaisissent : le verre blindé tient bon. Je vois l'abdomen énorme, grené de scories, alourdi de chairs malaxées, se balancer comme une goutte de résine et venir cogner le verre qui sonne comme un gong mais ne bronche pas. Prima abandonne la vitre, non parce qu'elle résiste, mais parce qu'elle a perçu que je ne voulais pas, il y a des visages, sous le verre, que je veux épargner. Alors, sa lourde bedaine gavée et souillée de sang, soulevée par la traction de ses innombrables bras, franchit d'un coup une distance stupéfiante, vient s'accrocher plus haut encore. Nos rapports physiques se sont inversés. Sous le derme gélatineux, au contact de l'agglomérat de chairs allogènes qui alimentent Prima, je ne suis plus qu'un noyau sombre d'où montent des appels et des questions. Le parasite, l'invité, c'est moi, utile encore, pour combien de temps ? Les pseudopodes projettent à présent des arches, enroulent de puissantes constriction autour de tuyaux ou de barres, Prima progresse vers le sommet de la tour. De mon côté, le confinement dans ce ventre amniotique n'est pas douloureux, la respiration se fait par un prodige qu'il m'est impossible d'expliquer. Peut-être un transfert d'oxygène à partir du mucus qui m'enveloppe ? Mes yeux clos ne m'empêchent pas de voir, ma bouche fermée ne cesse de questionner, d'échanger avec mon hôte, ma face ensevelie, figée sous un masque de gel, répond aux stimuli de mes muscles, comme avant, du temps de ma vie de petit garçon, ma vie antérieure où celle des autres comptait. Ici, au cœur de Prima, l'immobilité n'est qu'apparente, la solitude n'en est pas une, mon identité même n'est pas annihilée, je suis toujours Robur Farann, je vis d'une autre



manière, ma peur est diluée et, bien que je n'y sois plus ancré tout à fait, bien que ma chair contenue flotte et repose, mon corps est une vérité tangible qu'il me suffit de rappeler à ma mémoire. Je n'ai rien perdu de moi, et même, je me sens plus pertinent, plus abouti, augmenté de la vie de Prima. Je sais maintenant que la particularité du fluide qui constitue Prima est de, non seulement transporter l'oxygène, comme le sang de toutes les créatures, non seulement de transporter de l'information, mais aussi de l'analyser, la comprendre, l'utiliser. Les performances de Prima ont été multipliées par mon apport génétique. Car mon métabolisme assure la régénérescence et la perpétuation de l'énergie dans le fluide. C'est l'intuition géniale de Vast, de Schoemann et Ark, quand ils ont commencé à mieux connaître le génome de ma mère. Qu'était Prima avant que Vast ne manigance à l'insu d'Hennelier ? Prima était un protozoaire, une intelligence embryonnaire, nourrie par perfusions de sucs et stimulé par des impulsions électriques. Un jour, encouragé par ses anciens collègues et les dirigeants du labo, Vast a décidé de passer à la vitesse supérieure, n'en déplaise à son chef qui comprendrait trop tard. Il a profité d'un contact de Huan avec le mafieux Modkine pour organiser mon enlèvement. À cause de lui ou grâce à lui, Prima et moi sommes le symbiote. Voilà le nom qu'il faudra nous donner pour le futur. Une créature accomplie. Des milliers de fois plus puissante que n'importe quoi de vif sur cette planète épuisée. Par nous, par le fluide qui irrigue nos complexions mêlées, pensées, expériences, joies et colères, mémoires, espoirs, nous traversent et exaltent. Par nous, par le réseau mondial et les ondes captées qui affluent, c'est une débauche de savoir qui inonde le creuset qu'est devenu le symbiote. Alors, nous nous sentons un orgueil de

démiurge. C'est le grand jour de Prima, le grand jour de sa colère. Et moi, moi qui fut Robur ? Je suis Prima en même temps que Prima me porte, et je revois en un éclair, derrière la vitre blindée, les visages que, que je, dont je saisis enfin les identités. Mon frère, mes parents, Lucas, Georg et Cynthia, ils sont là, assistent, médusés, au spectacle que nous donnons, Prima et moi, le monstre invraisemblable que nous sommes. Il y a aussi une femme, très blonde, arborant le même air incrédule que les autres, et je la reconnais aussi. La Christosa ! Derrière l'écran de verre, elle tend une main vers moi, un « Oh » de stupéfaction s'arrondit sur son visage. La rencontrer, enfin, et la perdre aussitôt... Je supplie Prima de me laisser là, de m'éjecter, pour que j'existe seul, arraché au destin qu'elle imagine pour nous deux, je pressens qu'elle saurait le faire, je la supplie, séparons-nous. Prima ne m'écoute pas, toute à son évasion. Une profonde tristesse me gagne. Je sens le contact glacé des poutres de métal, l'hostilité de leurs arêtes, la pulpe de béton, je sens l'odeur des morts et des feux. Tandis que se dégagent, du brouillard de mon existence passée, des clartés aimantes, la douceur des mots de ma mère versés à mon oreille, l'amitié solide de mon frère, les remords de mon père. C'est le passage, voilà, nous y sommes, j'ai aidé Prima à repérer précisément le point faible, là où les conduites apportent l'eau nécessaire à la vie quotidienne du labo, là où la structure, gangrenée par l'humidité, a concédé un peu de sa résistance. L'acier grince, le béton craque, le dôme cède. Prima naît au jour enfin. C'est un court éblouissement, sous le soleil dont elle ne pouvait que rêver. Le voici, notre astre, qu'en penses-tu ? Prima n'imaginait pas cela si beau. À elle, l'orgie des couleurs du ciel et de la terre ; à moi, l'intelligence du paysage, le déroulement subtil des surfaces, la compréhension des

architectures et des machines. Un blindé, un hélicoptère, des soldats stupéfaits, une mitrailleuse, les laborantins, les gardes, je définis les dangers, hiérarchise les drapeaux et les signes. Le Réseau sollicité, traduit et transcrit par Prima, nous a immédiatement renseignés. Il y a des mercenaires payés par Huan-Bayer, des membres du clan Modkine, il y a des commandos de la Christosa, des soldats de l'armée régulière suisse, et vient de débarquer un groupe d'hommes de la Nouvelle Constantinople, des moines envoyés par Doline. Ils se battent pour je ne sais quel trophée, échangent des coups de feu, se planquent pour se protéger les uns des autres, l'hélicoptère impuissant tourne au dessus du chaos. Nous saisissons des enjeux imbriqués, des décisions humaines prises en dépit du bon sens, des jalousies, des peurs et des colères, qui ont fait converger ici, à Terruel, toutes ces forces. Et nous, nous le symbiote, au point focal de cette folie, surgissons du bâtiment central et provoquons l'effroi unanime de ces adversaires. Prima, nourrie de morts tièdes est, à la fois, pesante d'une force immense et vive d'un élan sec, enflée et gorgée du sang des sacrifiés et de ma sève, et mobile, rapide, nerveuse, je sens vibrer à travers moi des pulsations, je me sens vivre ! C'est exaltant. Je relègue la préoccupation que je dois à ceux que j'aime, c'est une étrange amnésie où se niche pourtant, infime et dur comme un scrupule, une reconnaissance illimitée pour les miens. Je sais qu'ils sont à l'abri, mes aimés, derrière un béton épais, une vitre blindée, loin des soldats subjugués par la vision du monstre que nous sommes. Là en bas, tout en bas, sur le parking devant le complexe, une machine tire, une balle fuse et nous manque. Alors... Prima estime que la mort est un juste châtement pour qui tente de nous tuer. Titan infantile, nous venons incarner l'ogre en

ce jour. En ce grand jour, car ce jour est celui qui provoquera des cris de désespoir, les mots anciens nous viennent, à propos, *un jour de fureur, un jour de détresse, de ruine et de désolation. Ce sera un jour d'obscurité profonde. Ce jour-là... [parce qu'ils ont péché contre moi]. Leur sang sera répandu comme la poussière.* Aucune supplique ne pourra sauver, aucune issue ne sera négociée, nul ne sera indemne de la fureur de l'ogre. Nous voici ! Des explosions pulvérisent les bâtiments à côté de nous. Parois enfoncées, plafonds crevés, sols effondrés, nous traversons ces négligeables reliefs avec une facilité qui déchaîne notre joie. Ô, le goût du carnage ! Le symbiote éventre un étage, bondit à une hauteur qui m'aurait paralysé de vertige. Prima saute, chute, se reçoit habilement, ancre sa force dans le sol, balaie d'un geste les humains qui tirent, désespérés. Prima se repaît de soldats démembrés dont elle néglige l'appartenance, il n'y a ni alliés, ni Nouvelle Constantinople, aucune vie ne sera épargnée. Sauf celles des miens, si par le hasard des paniques ils se trouvaient sur notre chemin. Ceux-là, nous les accueillerons, ils seront sous notre protection, [oui] j'obtiens cela de Prima. Nous sommes libres et les rayons du soleil créent des chatoyements à la surface de notre derme, des miroitements gracieux où les hémorragies de nos victimes dessinent des marbrures. Des soldats s'agglutinent derrière des chars. Les anciens ennemis font alliance, ils affrontent le grand ogre qui les confond dans sa fureur. Prima connaît une brève angoisse quand les canons de mitrailleuses lourdes braquent leur gueule sur nous. Sa peur crée une onde que je m'efforce d'apaiser : nous connaissons ce matériel, le temps de sa mise en œuvre, le type de projectile qu'il tire et son pouvoir explosif. Tout ça est documenté, et nous savons que nous avons le temps, Prima

surprend par sa vitesse. Nous sommes déjà sur eux, un tir fuse, que Prima évite avec d'autant plus de facilité que nous l'avions anticipé précisément. Les pseudopodes broient la carcasse de blindage, quelle force est la nôtre ! Prima augmentée est indestructible. Je devine l'effroi que provoque chez les humains la vision du symbiote, sa taille surprenante qui hausse son chef au dessus des toits, son buste qui se dilate, ses membres innombrables qui fouettent l'air et frappent et défoncent, son agilité d'araignée fondant sur sa proie, son ventre énorme et pâle, et rond comme une outre. Nous sommes l'infâme, le cauchemar vomé des frayeurs originelles. D'autres blindés approchent. Prima frissonne. Ce n'est pas rien, la réplique peut nous atteindre mortellement. Prima fracture l'angle d'un bâtiment qui jouxte le plan incliné où s'avancent les véhicules. Ce sont d'anciens appartements abandonnés. Ceux où mes parents ont été retenus prisonniers, où ils ne sont plus, puisqu'ils sont toujours à l'abri dans le cylindre blindé du labo. Ô, tout ce savoir, né de notre fusion ! De moi, Prima apprend instantanément à plonger ses membres au défaut de la structure, ainsi les racines des arbres s'immiscent dans la fissure et l'élargissent. Par Prima, la sape du végétal est imitée et multipliée, le béton casse, les failles lancent des foudres noires sur la façade. Un pan du bâtiment vacille et s'abat, écrasant le premier blindé dont la carcasse condamne l'accès à la colonne qui le suit. Des canons se redressent, crépitent aussitôt, rafales si nombreuses qu'il est impossible de les éviter. Les balles entament profondément la masse élastique qui nous soutient, notre substance comme un gel absorbe la pénétration mais l'acier s'enfonce loin, vient effleurer mon corps embarqué. Prima saisit des plaques de blindés qui étoient le champ de bataille, en fait des boucliers

autour du ventre où je suis confiné. Bâtiments, éboulis, obstacles de hasard, tout s'interpose, le haut de Prima adroitement se déforme et s'étire, devient goutte, fil, contourne, serpente, les obus se perdent, pulvérisent des lointains, Prima surgit alors, s'épaissit, fonce, renverse une auto mitrailleuse, déchire un soldat, en écrase un autre, s'amincit de nouveau pour égarer un tir, puis se densifie et, puissante, soulève une machine, l'envoie percuter un groupe qui s'enfuit. Prima abonde et harcèle de tous côtés, ses bras aux chairs de nacre irriguent la cité, l'ennemi effrayé disparaît dans les ruines, et le sang des soldats retombe au sol, en bruine. Le massacre achevé, le dernier homme succombe, un silence étonnant sur le centre retombe. Tout se fige et attend, la mort plane dans l'air. Qui croyait vaincre l'ogre, au jour de sa colère ?

Il se passe un temps incrédule qui craint de se rompre. Cependant, rien ne vient. Prima ausculte les vestiges noircis, les cadavres épars, la perspective plus loin, l'autoroute où un reste d'armée bat en retraite. Prima n'est pas lasse, aucun muscle chez elle ne peut éprouver de fatigue, son souffle n'est pas raccourci par l'effort. La poussière n'a pas fini de s'élever qu'elle a déjà récupéré de la bataille. Nous scrutons le sol, les carcasses. Les dizaines de corps qui jonchent le terrain. Il est important pour Prima de constater le côtoiement de la vie et de la mort, l'équilibre possible entre ces deux aspects. C'est une idée qui lui est propre, un concept que j'apprends d'elle. On entend un bruit, léger. Prima se dirige vers un parapet effondré. Un homme gît là derrière. Grâce à nos connexions permanentes au réseau, nous apprenons qu'il s'agit d'un chercheur de chez Huan-Bayer : Schoemann. Ses paupières frémissent. Il imite le coma. Assez mal. Il va falloir le secouer, faire savoir que nous ne sommes pas

dupes. Prima hésite. Malgré tout son savoir, notre immense collection de données, elle ne sait pas interpréter les simulacres. Je l'avertis de la grossière manœuvre du chercheur. Elle approche et le touche. « Je veux pas mourir ! » hurle soudain Schoemann, hystérique. Jusqu'à présent, il avait toujours repoussé l'idée que l'heure des comptes viendrait. Or, la voici. Soudain, il est arraché de terre, soulevé contre la lumière du ciel, il glapit « Ne me fais pas de mal ! » Mais je ne peux rien pour lui. Le buste de Prima se contracte, agence des plis et des dépressions, puis se creuse dans un bruit d'aspiration et de bouillonnement liquide, approche du chercheur la gueule immonde qu'elle vient de modeler. Les tentacules élèvent le corps comme un prêtre de Baal soulevait l'enfant promis à l'holocauste, les constrictions puissantes exercent une traction entre thorax et bassin, la tension vient à bout de la résistance des membres et des organes, le corps de Schoemann écartelé jusqu'à l'absurde rompt brusquement, se déchire au niveau de la taille sur une secousse, et l'ogre porte à lui les chairs sanglantes de ces deux moitiés d'humain. Prima l'engloutit, une onde se propage, dessine en nous les contours de sa délectation. J'en ressens le flux à mon tour, inquiet de devoir admettre le plaisir que j'y trouve. En moi, tout se révolte, je suis encore le petit Robur, étranger à cette folie décrétée, cette impasse haineuse. Je le sais, à l'intime. Je suis le frère de Lucas, le cadet de la famille Farann, et papa et maman sont toujours là, quelque part, et je veux les protéger. Le désespoir me submerge. Prima innocente, inconsciente de mon drame, est toujours mobilisée par son travail de dévoration. Et si je restais à jamais englouti dans cet ailleurs, cet abîme, ce cercle ultime de l'ombre ? « Où sont mes parents ? » dis-je, avec l'énergie de qui croit lancer ses dernières paroles.

Dehors, l'étrange bataille avait pris fin. Georg, Cynthia et Lucas l'ignoraient. Ils étaient restés dans le centre, où le hasard, l'autorité de Grace et l'élan des combats les avaient emportés. Les hommes de Harven sillonnaient les escaliers et les passerelles du grand silo vertical, ils vérifiaient la sécurité des lieux, faisaient les derniers prisonniers. Les Farann, encadrés par Cyril et ses collègues, demeuraient là, assommés. Grace avait vu, comme eux, l'impensable. Tous avaient assisté, derrière une vitre blindée, à la mutation de Robur, à sa fusion avec Prima et à leur orgie de violence, au massacre des gardes, à la lutte dantesque du symbiote contre l'eau, à son évasion. Grace était avec eux. Il avait fallu l'assurance d'une chercheuse venue là se protéger, Pamilla Ark, capturée, pour imaginer que la forme opaque ballottée au milieu d'une poche translucide, n'était autre que leur fils Robur. Et il y avait eu le geste de Grace, sa main tendue vers l'apparition, sa stupéfaction face au spectre enseveli dans sa gangue de gel. Son cri. Elle, avait su.

Peu auparavant, le commando de Grace avait découvert la famille dans un logement non loin du labo. Les soldats avaient enfoncé la porte la plus proche pour se protéger des premiers tirs venus du centre. Tandis que les mitrailleuses lourdes de Harven entraient en action et réduisaient la défense, Cyril appelait la Christosa « Venez voir ! » et Grace découvrit les Farann, serrés les uns contre les autres. Les parents adoptifs de son fils s'étaient blottis, reclus au fond d'un cagibi, persuadés qu'ils allaient mourir ici. Elle s'accroupit avec eux dans la pénombre étroite, posa ses mains sur les épaules, les visages, dans l'espoir fou de dégager son fils du groupe qu'ils formaient. « Où est Robur ? » frémit-elle. Ils l'ignoraient. « Ils font



des expériences sur lui » s'était lamentée Cynthia, rongée par l'angoisse, Georg avait ajouté le peu qu'il savait : « Ils l'ont emmené dans le bâtiment, là-bas. » Lucas s'était vivement détaché de ses parents, un peu honteux qu'on l'eût trouvé là, enfant apeuré collé à eux. Tant de choses s'étaient produites, il avait du mal à faire le tri dans tous ces bouleversements dont revoir la Christosa, après tant d'années et une fugace première fois, n'était pas le moindre. Il ne doutait pas que ce fût elle, sans la reconnaître toutefois. Sa mémoire l'avait transformée, parasitée par les représentations iconiques qui circulaient un peu partout. « Je ne peux pas vous laisser là, sans protection, et j'ai besoin de tout mon commando, dit Grace, vous allez nous suivre, à bonne distance. Cyril, tu les as en charge, ils viennent avec nous. » On les avait rapidement affublés de casques trop grands, d'armures noires encombrantes et lourdes qui les couvraient des cuisses au cou, et ils avaient progressé derrière les soldats, échine pliée, obéissant à l'homme que Grace avait désigné. Cyril s'acquitta parfaitement de sa tâche, tout en grognant parce qu'il n'était pas en première ligne. Les moines-soldats de la Christosa étaient montés les premiers à l'assaut. Harven lui avait accordé cette faveur par respect pour son statut de mère inquiète. Cyril, Marie-Méthode et les autres avaient sauté des véhicules et longé les bâtiments à la suite de Grace, en direction du centre. Les réguliers avançaient avec les blindés en tirs de protection, et contournaient le centre pour couper toute retraite. Dès le signal de l'attaque, une roquette avait fusé de l'hélicoptère, derrière le bâtiment, la détonation du lancer fut suivie par un bruit d'explosion : l'hélicoptère de Vast n'était plus qu'une carcasse en miettes, un panache noir et gras était monté au dessus du terrain et, rabattu par le vent, avait

provisoirement noyé le site dans un brouillard âcre. Les blindés avaient pris position sur le parking, au cœur de l'ancienne cité universitaire. Les tirs avaient éclaté immédiatement. Oh, rien de sérieux : un baroud d'honneur des hommes de Matria. Ils ne résisteraient pas. Et en effet, après la sévère réplique de Harven, deux ou trois salves de la mitrailleuse de tête, les mercenaires de Huan abandonnèrent. Matria n'était pas folle. Elle était prête à affronter un petit commando de Grace mais se battre contre un convoi blindé de l'armée régulière, doublée par les soldats de la Christosa, était voué à l'échec. Elle ordonna de cesser le combat, de déposer les armes, fit ouvrir les portes du bâtiment. Elle attendit que ses hommes, mains en l'air et drapeau blanc en évidence, descendent dans le hall, pour quitter son poste. Elle se précipita vers une des portes blindées qui donnent sur le labo, l'actionna, s'engouffra dans le silo central pour rejoindre Vast et le petit Robur. C'étaient ses ordres, en ses circonstances : si elle ne pouvait récupérer Ark ou Schoemann, priorité à Vast et à l'expérience Robur/Prima. Aussitôt, elle fut frappée par l'atmosphère étrange qui régnait. Une puissante sirène s'était déclenchée et, au milieu de ce vacarme, elle percevait des cris, des bruits difficiles à définir, une lutte qui ne ressemblait pas à ce qu'elle connaissait. Des coups puissants faisaient sonner la structure métallique comme un bourdon ; elle pouvait en sentir les trépidations à travers la plante de pieds, dans ses mains si elle empoignait un garde-fou. Elle croisa un des vigiles, un de ses pauvres vieux employés ici pour finir tranquillement leur carrière. Le type fuyait, les yeux agrandis par la terreur. Que se passait-il ? Elle dévala les marches de fer, s'étonna de sentir sous ses pas un tangage particulier, l'escalier tremblait. Vast se trouvait à quelques mètres devant elle. Comme elle, il

s'agrippait à ce qu'il pouvait, secoué comme un mât dans la tempête. Il donnait des ordres via son minimod. Hurlait dans l'appareil pour se faire entendre. Matria ne comprenait rien, elle voulut lui demander quel était ce, quand un fracas semblable à une cataracte emplit l'espace. Au dessus d'elle, de grandes ouvertures ménagées au sommet de la paroi cylindrique, déversaient des tonnes d'eau. Comme Vast se tenait à la rambarde et observait en contrebas, les effets du déluge sur la plate-forme A, Matria l'imita. « C'est quoi ce fouch ? Vous allez tuer le... » Sa phrase resta en suspens. Sous elle, les flots s'abîmaient dans l'obscurité tachée d'alarmes électriques, de gerbes d'étincelles, les chutes furieuses heurtaient l'architecture de fer et se dispersaient en déflagrations argentées avant de s'évanouir dans les ténèbres, plus bas. Et elle discerna, dans la conjonction des trombes, une forme mal définie, inconcevable. « Ils ont fusionné ! » lui cria Vast qui semblait juste prendre conscience de sa présence. Le visage du jeune savant, si inexpressif d'habitude, trahissait un effroi et, Matria aurait pu le jurer, une formidable excitation. Des lances à incendie, manœuvrées par quelques hommes planqués dans les hauteurs, entrèrent en action à leur tour, ajoutèrent leur débit aux salves torrentielles versées par les tuyaux. Médusés, Matria et Vast assistaient à la lutte d'une créature souple, lourde et informe, contre la vigueur des jets qui tentaient de la faire reculer. Ils virent son triomphe, le massacre des gardiens...

Depuis les accès, sur les passerelles qui convergeaient au centre du silo, les troupes de Doline et de Harven surgirent. Matria sortit de sa fascination, elle empoigna Vast : « On se barre ! Laissez ça. Venez ! » Il y avait des coursives secondaires qu'ils connaissaient tous les deux, Vast

parce qu'il était un habitué, Matria parce qu'elle préparait toujours soigneusement sa retraite en cas de grabuge. À condition de ne pas s'écarter de certains passages, de contourner certaines cuves et plateformes, il était possible de rejoindre à pieds le dédale des étages et des bunkers construits sous le labo à l'époque des menaces d'attaques nucléaires. Là dessous, un dédale doublait presque la cité de la surface, rayonnait sur des centaines de mètres à partir de l'aplomb du labo, avec des tunnels assez grands pour ménager des routes et des parkings. Là où elle avait pris la précaution de garer sa voiture. Une fois les souterrains atteints, ils seraient libres.

Grace et son commando avaient pénétré dans l'enceinte confinée du labo, au moment où le symbiote créait un second front, à l'intérieur. Cyril et les Farann étaient sur leurs pas. La troupe croisa le mouvement de panique des laborantins et des vieux vigiles de Terruel, se ruant dans le seul espace à peu près sécurisé : une ancienne salle de contrôle, et sa barrière vitrée hyper résistante. Voyant la troupe armée de la Christosa, ils adoptèrent une attitude comique : fuyant bras levés pour se rendre tout en allant se protéger. Personne n'eut envie de rire, parce que, derrière la vitre où le hasard les avaient fait converger, une forme monstrueuse démembrait les infortunés qui lui faisaient obstacle. Les chercheurs, Ark, Cyril, Marie-Méthode, tout le commando, quelques gardiens, Georg et Cynthia, Lucas, Grace, virent Prima, au terme de sa transformation, bondir sur eux et tenter de briser la paroi transparente, en vain. Pour tous, le spectacle de cette abomination marbrée de sang, s'acharnant dans l'espoir de les dévorer à leur tour, fut traumatisant. Et pour ses proches,

deviner la présence de Robur, probable cadavre englouti au plus profond du ventre de l'ogre, les fit frôler la folie.

Dehors, Harven crut le combat achevé quand les hommes au chiffre de Huan sortirent du hall. C'était sans compter avec ceux de Modkine. Une poignée de durs envoyés en délégation pour surveiller l'opération. Modkine avait rapidement jugé de la compétence des troupes de Huan, sous la direction de Matria. Il avait préféré fournir ses propres effectifs. Des tatoués, les pires, ceux qui avaient juré allégeance au clan, des hommes capables de se sacrifier. Pour l'honneur et la loyauté, peut-être, pour que leur famille ne subisse pas de représailles, plus sûrement. Et puis, ce sont des temps, encore une fois, où il était commun de mourir, avec ou sans raison, qu'importe. Seule la vie est absurde. Eux ne se rendraient pas. Ils étaient là pour en découdre. Défendre un point stratégique avec assez d'énergie pour retourner la situation. Leur irruption dans la bataille, les formidables fusils-mitrailleurs dont ils étaient équipés — des armes maudites, introuvables, des méchancetés anciennes diablement puissantes — et puis leur bravoure, leur rage, déclenchèrent un vent de panique dans les troupes d'Harven. Les hommes et les engins prirent position et échangèrent des coups de feu. Les forces trouvaient un équilibre quand débarqua, depuis l'autoroute, une troupe nombreuse vomie de camions brinquebalants. Doline intervenait, lâchait ses fauves sur Terruel. Il voulait reprendre la main, mettre au pli ce ramassis de traîtres, premier pas avant de rêver un putsch paramilitaire sur le pays. Il les ferait tous payer. Sauf que... Le symbiote surgit du labo, entra dans la bataille, fit les dégâts que l'on sait, laissant une désolation unanime et indifférenciée derrière lui.

## Chapitre 9

### Livre de Robur & second livre des chimères

« Quand j'étais roi de chair »

Ils sortirent du centre et leur étonnement grandit. La chaleur d'abord les enveloppa d'une odeur putride. Ils devaient avancer entre des immeubles en partie écroulés, des carcasses fumantes, ils remarquèrent le nombre incroyable des impacts. Plus étrange encore, aucun cadavre parmi les débris, sous les tôles déchiquetées, les murs éboulés, juste les bavures d'hémorragies ici ou là, des pièces de chair catapultées contre les ruines, des chapelets de viscères suspendus à un canon, des os émiettés un peu partout. Seuls les armes, les marques, les fanions, la couleur des engins, les restes d'uniformes, permettaient de situer la position des adversaires pendant le combat. De Harven, les lieutenants ne trouvèrent que la tunique en lambeaux. Il n'y eut aucun commentaire, le spectacle indescriptible inspirait un effroi primitif. Pamilla Ark était confrontée au constat de la monstruosité de leur créature. Pour l'heure, mêlée aux laborantins, inconnue de Grace et des Farann, elle restait prudemment anonyme dans le groupe fasciné qui déambulait sans but. Errant comme les autres entre les machines enfoncées et les reliefs humains, son pied au hasard souleva un objet. C'était le badge de Schoemann, maculé de sang. Vast et Matria avaient disparu, elle était seule ici à pouvoir se juger et à pouvoir être jugée, étant l'unique et peut-être dernière représentante de l'équipe scientifique responsable du phénomène.

Grace et les Farann ne parvenaient pas à réaliser. Quel rapport entre tout cela et Robur ? Ils avaient vu la métamorphose, enfin son dernier

stade, et cela n'expliquait rien de ce qu'ils voyaient. Pour l'ensemble des survivants du centre, la question de l'absence du symbiote ne se posa pas immédiatement. Il fallait d'abord prendre la mesure du cataclysme, au-delà du carnage. De ce que cela impliquait. Les quelques hommes de Harven qui, par chance pour eux, avaient emboîté le pas du commando de la Christosa et s'étaient retrouvés à l'abri dans le centre, alertèrent leurs supérieurs. Les laborantins firent de même de leur côté. Personne ne s'y opposa, les notions de prisonniers de guerre étaient assez dérisoires dans ces circonstances, les soldats avaient les bras ballants, les armes pendaient inutiles. Grace avança jusqu'à l'autoroute, les Farann à ses côtés. Sur le goudron échauffé, un chemin sanglant traçait une ligne droite vers l'horizon. C'était poisseux, odorant, vénéneux. Là-bas, un point noir flottait dans le ciel. L'hélicoptère de l'armée avait assisté au massacre et suivait la progression du symbiote. Ils étaient loin, les battements des pales leur parvenaient à peine. Georg tenait serré Lucas contre lui. Cynthia lâcha : « Est-ce qu'il est encore en vie ? » Grace ne disait rien, elle méditait sur l'enchaînement des circonstances. Sa possible responsabilité. Elle avait discerné dans la forme opaque, au cœur de la panse translucide, une expression d'enfant tournée vers elle. Bien sûr qu'il vivait, c'était plus qu'une intuition : un savoir qu'ils n'étaient que deux à partager, son fils et elle. Comme elle ne réagissait pas, Cynthia lui attrapa le bras : « C'est tout ce que ça vous fait ? Votre enfant, Grace ! Notre fils ! C'est tout ce que... » Grace lui saisit le poignet et la fixa durement : « Il est en vie. Je vais le récupérer. Rentrez chez vous. »

Nous avons laissé le chaos grêlé de débris et de chairs incertaines, nous avons dépassé comme en survol les babioles déchiquetées. Le pays coule sous nos membres rapides. Je repense à la bataille et conçois chaque mort donnée. Cela m'épouvante à présent. Est-ce du chagrin ? Une peine qui dépasse mes lèvres closes, ma gorge inerte. Prima voudrait me faire plaisir, revenir en arrière, régénérer nos victimes. Elle se découvre impuissante, elle qui se croyait parvenue au stade de la nature divine. C'est ainsi, son âme balbutiante doit se familiariser avec l'idée de l'irréparable. Ce que je sais de cela, moi qui suis à elle assimilé, ne l'aide guère. Il faut l'avoir éprouvée au vif, la blessure du mot « désormais ». Or, Prima est bien jeune, et moi, qui suis une partie de sa mémoire en greffe, n'ai eu que peu l'occasion de la vivre dans ma chair, cette expérience. Quelle est la nature de la chair de Prima ? De quelle sorte d'humanité est-ce que je fais partie, à présent ? Cette nature métisse, exaltée par la découverte de sa propre puissance, m'est-elle consubstantielle désormais ? Alors le besoin, l'envie soudaine de revoir mes parents et mon frère me submerge. Les sentir perdus pour jamais, voilà le sentiment de l'irréparable pour moi. Je voudrais les presser contre moi, les respirer. J'ai besoin d'eux. Un besoin vital. J'ai besoin aussi de mon corps pour cela. Je me débats par la pensée : « Je dois les retrouver. Prima, pitié ! » Ensemble, nous faisons franchir à l'évolution un nouveau stade, innovation qui induit des comportements inédits. Des synapses sont générés autour de la question posée à Prima : Chercher la parentèle de son hôte ou renouveler, en allant plus loin, la saveur du carnage ? Pour y répondre, des ramifications nerveuses sont activées. Tout cela mobilise beaucoup d'énergie et prend un temps inappréciable. Prima perd



manifestement en efficacité quand elle doit affronter un dilemme.

Le jour pose sur nous ses chatolements à travers le prisme de la gangue symbiotique. Que devient le monde sans moi ? La masse organique appuie son bâillon sur mes lèvres. Que devient mon frère sans moi, et mes parents, se sont-ils déjà consolés de ma disparition ? Partout, ici et loin de nous, sur le globe indifférent, des foules agitent leur vaine parade tandis que je sombre et pleure. C'est donc ainsi que passe la relève, quand les épaules touchent les parois du cercueil, que les ténèbres sont faites de silence ? Ici, c'est l'inhumation paradoxale, enveloppée d'éclats et d'irisations, plongée au cœur d'une fosse de lumière. [*allons*], me console Prima, [*tu n'es plus pour eux qu'un regard clos pesant sur la poussière*]. Elle me confond en rêve avec les cadavres sur le champ de bataille. [*vos âmes évaporées n'ont été qu'un songe. Qu'avons-nous à regretter ? Leurs bras étaient-ils si chauds, leurs sourires si dignes de confiance ?*] Je proteste : ils étaient mon bouclier, ils réchauffaient mes nuits, ils désaltéraient et rassasiaient. Tout cela est au passé. Prima est à présent mon arche, mon berceau. Moi, qui suis encore Robur, j'insiste, moi qui ne veux pas me fondre absolument dans autre chose, veux retrouver le jour, l'air, le goût de la glace à la pistache, le parfum de ma mère, les blagues de mon frère, la bonhomie de mon père. Il le faut. Hélas, je crois comprendre que je ne peux m'échapper sans mourir : à cause des appariements, des perméabilités de mon corps, ici, je sais que mes organes reçoivent une combinaison des fluides de nos victimes, je sais que mon métabolisme a changé, qu'il est contaminé et dépendant. Dans Prima, une conjonction biologique amplifie la logorrhée infantile qui était mon lot, naguère, quand j'étais roi de chair, et m'exténue et nous confond,

maintenant que nous sommes un.

La nuit, le monde retient sa rumeur. Le silence est tel, que l'on perçoit la déposition de la poussière sur le sol. L'air brûlant est une salve en suspens. Prima a rétracté ses membres. Son vaste corps compact est un cœur pulsatile. Tout patiente.

Le jour, des déflagrations chahutent mon abri. Je ne sais pourquoi, on se bat, on meurt, je perçois la provende monstrueuse des charniers et la vitalité que Prima y puise, de plus en plus insatiable.

Matria conduisait. Vast somnolait. Il découvrait que les émotions fortes l'assommaient. Effet-retour de l'adrénaline, sans doute. Matria semblait en pleine forme. Inébranlable. Pas une mèche ne dépassait de sa coiffure. *Effrayant*, se disait Vast, *elle n'a jamais perdu le contrôle*. Lui revinrent les images de leur folle échappée dans les escaliers et les passerelles tandis que le symbiote ravageait tout, leur course dans les souterrains, devancée par le seul halo d'une torche électrique. La voiture enfin, chargée, prête à démarrer, comme si tout était normal. Revenus au jour, ils roulaient selon des parcours compliqués, s'arrêtant souvent, longtemps, par prudence, pour observer le paysage. Une nuit et une journée interminables. Le visage de Matria était à peine marqué, alors qu'il se savait, lui, complètement défait. « Vous avez toute mon admiration » murmura-t-il. Elle ne réagit pas. « Pourquoi est-ce que vous utilisez ce genre d'engin, plutôt qu'un véhicule automatique ? lui demanda-t-il après un long silence. Vous pourriez vous reposer... » Matria menait sa machine électrique sur des voies inconfortables, défoncées et

mal entretenues. Ils passaient à cet instant aux limites d'un surplomb délabré, près d'un gouffre vertigineux. « Pour la même raison que j'ai jeté nos minimods et que nous roulons hors des balises : pour ne pas être repérés. » Vast n'eut pas la force de répondre. Et que dire de toute façon ? Le pays qu'ils traversaient, autrefois synonyme de protection pour eux, était devenu le terrain des troupes d'un Doline trahi et donc, une source perpétuelle de dangers, sans compter les forces régulières. Matria était lancée : « Pas de rechargement de la voiture ni de GeoP, pas de cartes ou de mextes, pas de minimod. On va jusqu'à la frontière Est, en rampant de nuit s'il le faut. Et quand on est passés, on contacte Modkine, c'est notre seule chance.

- Sans Robur ni Prima dans nos valises, c'est une chance relative, aux yeux de Modkine.

- On s'arrangera.

- Vous plaisantez ? Modkine veut Robur, et il veut Prima. Il lui faut au moins un des deux. Pas envie de me retrouver coulé dans le béton. Et puis, j'ai besoin de lui pour l'Afrique.

- Il y a eu cas de force majeure. Il écouterà.

- Modkine n'a pas la réputation de quelqu'un qui écoute. Même Huan fait attention, avec lui.

- Bon. Qu'est-ce qu'on fait alors ?

- Pour le gamin, je pense que c'est mort. Le symbiote, par contre, il suffirait d'un fragment... Sa mutation a dû le rendre résistant, je dois pouvoir, sans servir d'incubateur...

- Vous êtes sûr ?

- Sûr ? Non, je suis pas sûr. C'est une hypothèse. » Matria arrêta la

voiture. Elle réfléchit longuement. « Bien. Je vous suis, finit-elle par prononcer. On va essayer de capter des infos dès qu'on trouve une habitation. Discrètement. On ne doit pas être très loin du symbiote, de toute façon. Autrement, vous avez faim ? » Emmelian Vast la fixa d'un air dépassé. « Quoi ? » fit Matria. Elle était calme, bon sang qu'elle était calme, ça le rendait fou : « Mais enfin ? Ces gens massacrés, éventrés, avalés... Tous ces morts ! Kouuff ! Slute de kouuff, on a merdé.

- 'On...' ? C'est *vous* qui avez merdé, Vast, avec vos potes. Moi, j'ai parfaitement mené mon opération. » Vast avait perdu, il voulut tout de même croiser le fer, et ricana : « Sauf que l'armée suisse...

- Ça, c'est à cause de Huan qui n'a pas préparé le terrain, diplomatiquement. Et l'influence de Noex, que j'ai mal évaluée, c'est vrai. Mais votre monstre, là, c'est un autre délire...

- C'est Hennelier, sa manie du secret, il ne nous a pas tout dit. Ou alors il l'ignorait, autant que nous, c'est probable, il est un peu largué, le pauvre vieux. Les génomes de Noex et de son fils ont des particularités folles. Au delà de ce qu'on pouvait imaginer. »

Matria explosa de rire. Vast la considéra sans comprendre. Elle le fixait, les yeux mouillés de larmes, rougie par l'hilarité : « Vous ne contrôlez rien ! Vous, Hennelier, vos équipes de 'savants', là, vous allez d'échecs en erreurs, vous foncez sans posséder tous les éléments, vous êtes nuls. NULS ! Si j'avais votre incompetence, dans mon métier, longtemps que je serais morte. » Vast était tout à fait réveillé à présent. Il aurait bien renvoyé Matria à sa mauvaise foi, mais des flots de questions l'assaillaient. Il lui fallait du silence, du repos, du temps. « Finalement, je mangerais bien un morceau » admit-il.

Je reviens à moi. Le monde s'exhausse des limbes. J'entends la voix de Lucas. Je suis bien. Des visages prennent vie. Et soudain tout régresse dans le néant où s'abîment les fragments de rêves, je réalise que mes paupières sont toujours fermées, que ma main flotte, gantée de substance, que je ne respire aucun parfum. Je suis seul, captif de cette prison amniotique, empêtré pour le reste de ma vie dans les plis d'un linceul d'humeurs. La question me taraude, plus cruciale à chaque seconde : comment m'extraire du symbiote ? Prima s'est aventurée à travers la campagne désertée. Depuis sans doute assez longtemps pour que son aspect ait changé à ce point. À ce point ? Je perçois sa mutation par les visions captées et diffusées sur le Réseau : Prima s'est transformée en un train de blindés, tracté par ses tentacules, la masse de son immense corps distribuée le long d'un bricolage de chenilles et de roues, son abdomen circonscrit par un assemblage d'acier trempé, de verre armé, de fers de béton noués à des portions de blindages récupérés, où l'on distingue l'apport hétérogène de gilets pare-balles, de casques aplatis, de portes doublées et de verre de sécurité, un cortège odieux, maladif, brinquebalant, une monstrueuse parade de boucliers de fortune et, fait véritablement nouveau : couverte de dépouilles humaines. Arès était ainsi vêtu de restes d'écorchés. Prima a trouvé élégant et spectaculaire d'imiter l'apparence épouvantable du dieu de la guerre sauvage. Après chaque bataille (elle en a traversé plusieurs pendant mon coma, je l'apprends par l'enseignement bienveillant de l'organisme), après chaque bataille, elle jette au hasard, collées poisseuses aux parties méplates, froissées entre les tôles

ou à demi avalées par les aspérités de sa membrane externe, les peaux des corps qu'elle a vidés. Épidermes criblés, déchirés, calcinés parfois, lestés de graisse et de chairs... tout cela pourrissant par degré, est gonflé de mouches noires et vertes. Chaque déplacement en soulève des nuées bibliques. Les mouches forment, au repos, une carapace grouillante et miroitante. Ainsi, Prima avance sous le jour avec la lenteur obscène d'un cauchemar de viande. La nuit, par les interstices de son armure, sa chair phosphore sous la lune, répond aux étoiles par une lueur bactérienne qui nuance les ombres d'une teinte livide. La progression de Prima n'est motivée que par la double nécessité de répandre le chaos de sa colère et de [*tenter de vivre*]. Ce faisant, elle affole les populations quand elles n'ont pas déserté les lieux à l'annonce de son approche, se heurte à une résistance armée de plus en plus féroce. Je sais que je ne suis pas comme Prima, je ne suis pas l'ennemi des hommes. Prima ne comprend-elle pas que cet *hubris* mène à sa perte ? Est-elle si convaincue d'incarner le cheval blême de l'apocalypse, Arès sans pitié, Ragnarök, le Crépuscule ? Peu lui importe, je crois. Malgré son savoir, Prima n'a qu'une perception fragmentaire et peu exigeante de l'avenir et des enjeux du présent. Puérole, elle confond le mouvement avec le but, la patience avec le repos, l'intelligence avec le doute, la saveur de vivre avec la sensualité de la violence. J'apprends, à l'observer, que la seule connaissance n'a pas la qualité de l'arbitrage venu avec l'expérience. Et aussi, comparé à la frénésie du combat, le reste lui paraît fade. Prima a grandi sans morale et n'est sensible qu'aux extrêmes. Moi, fœtus conscient et impuissant, je laisse poindre mon impatience à divorcer, mon hostilité à sa violence. Qu'elle sache, Prima, que notre unité connaît des failles. Elle m'adresse

des vibrations colériques pour me réduire au silence. Une douleur vive me paralyse, que je prenne conscience d'être un virus au sein d'un organisme qui n'a pas besoin de moi.

La journée s'achève, j'ai assisté à la fusion des ombres sur les collines au loin, j'ai suivi la procession des nuages qui roulaient dans la lumière et, entre eux, les traits de crayons des vapeurs d'avions. Prima a perçu mon bonheur. Elle croit que c'est le début de la poésie, cette appréhension du lent spectacle du monde. Je lui demande ce qu'elle peut bien comprendre à la poésie. Elle me dit qu'elle en a lu beaucoup. Je n'insiste pas, elle fait la maligne, « mais pas tout » me dit-elle. Je soupire intérieurement. Vais pas discuter avec elle, j'étais seulement heureux d'avoir savouré un moment de beauté.

La projection tomba en panne. On s'énerma, un officier très important s'emporta ; un ministre dépêché fit connaître son agacement, des observateurs retinrent toute allusion narquoise. Or, un archiviste du QG apporta de vieux plans qui feraient l'affaire, puisque l'informatique ne suivait pas, et il l'avait bien dit, personne ne l'écoutait, Ah, le papier hein on a beau dire, heureusement qu'il n'avait rien jeté, etc. L'État-major accueillit son intervention avec une froideur assez injuste, mais il fallait bien avancer, on accepta la proposition du petit fonctionnaire en souhaitant qu'il retourne au plus vite au local des archives dont le sort l'avait extrait pour quelques minutes de triomphe outrageusement immodeste. Sur la carte dépliée, on avait placé des fanions en papier découpé, plantés sur des pastilles à la réglisse (fournies par le même archiviste, qui en avait sur lui et se passa de commentaires, cette fois)

pour représenter les forces en jeu : troupes au sol, blindés, hélicoptères. On hésita pour le symbiote. Un fanion fut d'abord barbouillé de rouge. Il se distinguait insuffisamment des autres, selon le ministre, qui devait prouver l'intérêt de sa présence. L'archiviste avait encore une suggestion mais l'important officier (ce devait être un général), le remercia d'un ton ferme « Nous allons trouver », lui assura-t-il en faisant vibrer sa moustache, tout en le poussant dehors. C'était une bonne décision, car l'intrus agaçait tout le monde. On sentait que la situation était désormais en de bonnes mains. Le général annonça, en se tournant vers le ministre pour s'assurer qu'ils étaient toujours d'accord : « Nous allons utiliser une arme nouvelle, adaptée. » Le ministre expliqua que c'était un cadeau de Huan-Bayer pour, en quelque sorte, se faire pardonner. La moustache du général trembla un peu, on lui volait ses répliques, passons. Il reprit la parole avant que le ministre s'y sente obligé : « Ce sont des thermotoxines. Une molécule de synthèse qui embrase l'hydrogène contenu dans l'eau sous toutes ses formes, vapeur, humidité, eau recelée par les chairs, aussi bien. Le symbiote est une véritable outre, alors... Les effets sont dévastateurs, rapides, circonscrits quand il n'y a pas de vent. Ce qui est le cas aujourd'hui. » Il se pencha sur la carte. Tout était en place, sauf le symbiote. Il fallait trouver une solution, d'urgence. Comment représenter la créature informe qui terrorisait le pays ? Quelqu'un eut l'idée de malaxer de la broute séchée ramassée au fond d'une gamelle, et la texture molle, les contours incertains, figurèrent un symbiote crédible, salué par l'assistance. « Nous allons mettre fin à l'aventure de cette abomination » déclara sentencieusement le ministre, satisfait de son travail, avant de laisser la parole au général qui le



remercia, s'éclaircit la voix et renchérit : « Tout à fait » dit-il. Les militaires contractèrent leurs sourcils. Le général sentit qu'il devait dire ou faire quelque chose. D'un geste le plus technique possible, il étendit les bras au dessus du plan, approcha tous les fanions du morceau de broute. « Voilà, conclut-il, pas mécontent. On attaque de tous les côtés. On extermine ce machin. » L'assistance approuva. Parfait. Le ministre flatta l'épaule galonnée de son chef d'État-major « Bien dit ». Il serait rentré pour le dîner, son compagnon lui avait promis de la tanche, mets rare, cuisiné pour célébrer leur anniversaire de mariage.

Le symbiote était repérable de loin par les mouches qui l'accompagnaient. Le symbiote bougeait et la nuée sombre se soulevait dans le ciel ; il s'arrêtait et l'essaim revenait aussitôt, s'agrégeait au charnier pour continuer son travail de succion. Grace observait cette respiration macabre. Marie-Méthode abandonna son ampli et le passa à Cyril. « On ne voit rien, avec tout ça. » Elle voulait dire : le fatras de tôle comme une décharge ambulante, le grouillement des mouches, l'horrible suaire de peaux humaines, rendaient impossible de vérifier que le vaste corps de Prima contenait encore celui, minuscule, de Robur. Cyril braqua à son tour l'ampli visuel, grossissement maximum, et conclut lui aussi qu'on ne pouvait pas affirmer que Robur n'ait pas été dissous dans la masse du symbiote. Il n'en cella rien, évidemment. Grace soupira, acquiesça. « Je suis bien obligée d'espérer... » Cyril faillit ajouter *Comment il pourrait respirer là-dedans ?* mais se retint. Prima sortait d'un bois, approchait d'un village niché dans une vallée verdoyante. Une limace sale rampant sur un velours frais. Cyril était mal à l'aise, il aurait

aimé ne pas assister à l'impuissance de la sainte, face au phénomène. Marie-Méthode ne partageait pas sa déception. Elle lui avait dit : « Il y a son fils. Robur fait partie de l'équation, tu comprends ? » Cyril avait grogné. Maintenant, il observait la Christosa, espérait d'elle un geste magique, un miracle, qui mettrait fin à ce cauchemar. Il avait imaginé que la sainte se planterait face à la créature et lui ordonnerait de lui rendre son fils. Or, la Christosa n'affrontait pas la chimère. Elle en avait peur, comme tout le monde. Quelle désillusion ! Marie avait interrogé la foi de son compagnon de combat : « Tu doutes dès la première épreuve ? Es-tu digne de notre Christosa ? » Réflexion cruelle, ça avait failli dégénérer. Véhément, il avait protesté de sa fidélité « Comment oses-tu ? ». Sa consœur l'avait remercié et fait amende honorable. Le serrant contre elle, elle avait susurré : « Nous sommes les premiers disciples ; c'est important. Il m'arrivera un jour de douter, ne me laisse pas seule alors. » La sainte ne leur avait rien promis, après tout. Elle n'avait jamais revendiqué les prodiges qu'on lui attribuait. Ici, elle était une mère inquiète pour son enfant. Depuis la bataille de Terruel, elle n'avait pas compté son énergie pour convaincre l'armée régulière de ménager la créature, tant que son fils en était prisonnier. Tous les autres pensaient que le petit était décédé, et comment leur en vouloir ? Seul Hennelier, appelé en expert pour la soutenir, confirma son hypothèse. Quoi qu'il en soit, le bilan des destructions occasionnées par la créature était tel que l'option la plus violente n'était plus discutable. Et Doline ? Quel jeu jouait-il en ce moment ? Il restait discret. À la tête de la confédération, on avait compris qu'il comptait les points et attendait son heure. Les ravages du symbiote dans les effectifs militaires étaient bons pour lui ; ce serait autant que ses

propres troupes n'auraient pas à affronter lors du putsch qu'il manigançait.

Grace tentait de deviner les intentions du symbiote. Elle était persuadée qu'à force d'observation, elle préviendrait ses attaques ou devinerait son chemin. C'est la version qu'elle servait à ses disciples. Au fond, elle essayait de trouver dans les choix de la chimère, un écho du caractère de Robur. Elle évitait d'approfondir l'idée selon laquelle les meilleurs interprètes en seraient Cynthia et Georg, et non pas elle, qui ne savait rien de lui. Grace était devenue assez orgueilleuse sous certains aspects, un trait apparu avec le temps, peut-être un effet de la vénération que des peuples entiers lui vouaient. Avec la permission de la Confédération, sa troupe avait suivi le trajet du monstre, et pu établir un petit camp en hauteur, dans la vallée, en vue du village non loin duquel le symbiote s'était arrêté. Parfois, pour des raisons inconnues, Prima restait ainsi inerte, comme un défi. Plusieurs attaques s'étaient produites alors, on considérait que l'immobilité était le signe d'un assoupissement. Les réactions de la créature avaient démontré l'inverse, Prima semblait d'autant plus prompte et perspicace qu'elle s'était arrêtée longtemps. Cette stratégie avait donc été abandonnée. L'énigme obsédait Grace. Que se passait-il dans la pensée de Prima, si elle en avait une ? Songeait-elle, calculait-elle ? Et quel était son but ? Manifestement, elle allait au hasard. Grace voulait lire dans cette attitude l'influence de Robur. Selon elle, il désorientait Prima pour la ralentir et l'exposer plus facilement à une intervention militaire. Hypothèse bien fragile, dont elle aurait admis la faiblesse si on la lui avait représentée ; elle s'y accrochait cependant, espérant que la fin du cauchemar lui donnerait raison. Le village avait été

évacué, le symbiote était immobile. La vallée était silencieuse. Grace pensait que le moment était idéal pour au moins s'approcher. Était-il possible de parlementer avec Prima ? Était-il possible de la convaincre de lui rendre son enfant ? Contre l'avis de ses proches, elle se préparait à avancer seule jusqu'à la créature lorsque, du côté où s'ouvrait la vallée, surgirent des hélicoptères, le plus grand nombre qu'elle eût jamais vu, et sur la route, dans les champs, des dizaines d'engins blindés, hérissés d'armes balistiques impressionnantes. Ils voulaient en finir. Toute l'armada fonçait sur le symbiote, qui semblait ne pas réagir encore. Grace réalisa que la vallée faisait un cul-de-sac et que les militaires voulaient profiter de ce piège naturel. Elle frémit, ne put se retenir de crier « Robur ! »

## Chapitre 9

### Livre de Robur & second livre des chimères

Où Matria et Vast reprennent la main.

Nous sentons plusieurs chocs, un séisme, des souffles d'explosions, la brûlure est parvenue jusqu'à moi. Par les défauts de sa cuirasse, le feu est entré dans Prima. C'est une nouvelle arme, inconnue. La membrane extérieure de Prima cuit et craque, son derme noircit instantanément, éclate. Ils ont décidé d'en finir. Cette fois, ils ont décidé. Je ne sais quelles furent la férocité des charges précédentes, pendant la période où j'étais évanoui, mais si j'en juge par l'effroi qui se propage en Prima, la puissance de cette attaque est inédite. Un fracas énorme vocifère contre nous, chairs, tympan, cœur qui accélère, c'est que le coup a porté, la déflagration a soulevé en plusieurs points la vaste panse, les plaques de protection sont arrachées par endroits, ramenées vivement par les membres rapides, jaillis aussitôt pour les reprendre. D'autres grondements, un nouveau vacarme, la vocifération de moteurs extirpés de leur antiquité. Des hélicoptères. Tels que papa en collectionnait les images, dans les revues d'histoire. Des machines volantes propulsées au carbone, carcasses puantes, sabrant l'air enfumé à coups de pales. Crachant des balles et des missiles. Pour en finir, ils ont extrait des hangars ces vieilles bêtes trapues. Les ont détournées de la surveillance des frontières, de la lutte imminente contre Doline, les ont munis d'explosifs d'un nouveau type. Prima représente donc une puissance à ce point problématique ? Les fusées percutent la carapace hétérogène de Prima. Des langues de feu roulent, gagnent la pulpe de son abdomen.

Rongent tout. Je suis menacé. Prima mugit. Ce ne sont plus des balles, ce sont des chimies réglées sur sa nature singulière, projectiles qui n'ont besoin d'aucune précision. Une chaleur infernale s'en dégage, par cercles, embrase tout sur des dizaines de mètres. Le ventre de Prima enfle et se fend, éclate, le blindage qu'elle a collecté est soulevé, déchiqueté. Je voudrais que ma voix traverse la poche aqueuse, bondisse à l'air libre, je voudrais appeler les hélicoptères et les supplier, je n'ai pas voulu les massacres, je n'ai pas soutenu le désir fou du cheval blême, mais les missiles indifférents continuent de nous harceler. Prima s'épouvante, comprend. Elle ne voulait que tenter de vivre, et la passion de répandre l'effroi parmi les populations n'en était qu'une manière. Cependant, elle réplique, ces membres souples s'arquent en fronde et lancent dans le ciel des rochers ou des plaques de métal désolidarisées, cela rebondit parfois sur les blindages, et parfois cela opère, une pièce de fonderie vient casser la frénésie des rotors, l'hélicoptère fait un écart, tournoie, fonce vers la terre et s'écrase, éparpillant flammes et débris. Cela se produit deux fois, tandis que les explosifs nous touchent trente, quarante fois. Le combat est inégal. Prima tente de se rassembler, de contenir sa masse dans un espace confiné, qu'elle pourrait protéger plus facilement. Elle se répand comme une poche crevée. Ils ne lui laisseront aucun répit : d'autres hélicoptères surviennent. Des gerbes éclatantes encore font contre ses flancs une écume ignée. Prima réduit ses contours, parvient à rassembler sur elle les blindages dispersés. Nous avançons vers le village, seule échappée possible. Ils n'oseront pas tirer au milieu des habitations.

L'explosion créa d'abord une sorte de cuvette de flammes qui, s'enroulant sur elles-mêmes, formèrent une boule de feu de plus en plus dense, jusqu'à virer au blanc. Éblouie, Grace arracha l'ampli de ses yeux pour les soulager de l'éclat insoutenable. Elle crut à du nucléaire tactique. Mais une autre boule de feu se propageait déjà, puis une série d'autres. Entre les souffles de la fournaise, Prima se démenait. Elle échappa un long hululement, terrible, pitoyable. Grace en eut le cœur serré. Marie-Méthode montra une direction : le symbiote fuyait le bombardement en se précipitant vers le village. Grace se sentit étouffée par l'espoir. L'idée de se réfugier près d'une population était sûrement une intervention de Robur. Sauf qu'il n'y avait plus personne. Pouvait-il l'ignorer ? « On y va ! », ordonna Grace.

La progression est pénible, le bombardement incessant parvient à nouveau à causer des brèches dans la cuirasse. Prima se désagrège. Misérable créature de chitine cabossée et de pulpe molle, elle rampe, ahane, supplie qu'on la laisse vivre. Des jets flasques font une trace sale derrière elle. Fluides et humeurs fuient de son abdomen ouvert. Je ressens les hoquets de cette éventration. Les premières maisons enfin. Personne. Le village a été évacué. Prima, agonisante, incrédule, cherche un secours. Elle se voyait en divinité. Arès, Cheval blême, Armageddon. Éperdue, Prima sinue dans les rues désertes, poursuivie par la mitraille impitoyable. Les salves redoublent. De longues balles meurtrières qui naguère perforaient les blindages, entraînent en baiser de sorcière au cœur des machines et les dévastaient de l'intérieur, quitte à contaminer le sol

pour des générations. Il a fallu que la destruction de Prima soit prioritaire pour que l'armée en vienne à réhabiliter de pareilles munitions, maudites depuis des lustres. Le village gardera les stigmates de la bataille sur des générations, et restera inhabitable pendant des siècles. Ils ont consenti à ce sacrifice. Comme elle devine cela, Prima réalise qu'elle n'avait aucune chance, depuis le début. Doline, les milices, les petits groupes de Terruel et d'ailleurs, n'étaient qu'une défense avancée négligemment. Voici la réponse définitive, celle qui a été calculée en proportion. Définitive et claire. Prima ne s'en sortira pas. Elle se souvient que je la mettais en garde, elle revient à mes réticences. Et, pendant qu'elle démolit le mur d'une grande bâtisse pour s'y réfugier, espérer un répit à l'abri des murs, je sens sur ma peau un détachement de fibres qui me retenaient, je sens les contractions contre mes muscles, je sens une poussée qui m'est spécialement destinée. Prima m'expulse, Prima me sauve, je suis renvoyé vers la surface tandis qu'elle agonise. Je ressens la lenteur des spasmes comme une maladresse touchante, une volonté de bien faire dans des conditions impossibles. Avec difficulté, les tremblements sporadiques de la matière visqueuse m'entraînent.

Enfin, j'aborde la membrane externe. Enfin, le contact de l'air sur mon visage, j'ouvre les yeux sur une obscurité inattendue. L'extraction se poursuit, ma chair perçoit le travail de désarrimage des vaisseaux qui, par myriades, maintenaient le contact et aspiraient ou recyclaient mon sang, m'oxygénaient par d'innombrables intrusions. Mon corps est délivré au rythme de ce dessaisissement. J'aspire une bouffée d'air, ma poitrine se gonfle, je tombe de plus haut que je ne pensais, le choc est rude. J'ai mal, je veux hurler, des vomissures jaillissent à la place de mon cri, et cet



effort est lui aussi affreusement douloureux. Mes organes ne sont plus habitués à fonctionner, le rappel est brutal. Ma peau est devenue extraordinairement fragile, sur un simple frottement contre le sol, elle se détache comme une mue. J'ai froid, je tremble, la nausée ne me lâche pas. Par tous les pores, je sens que je me vide. Mes yeux se sont accoutumés à la pénombre (autour de moi, ce ne sont pas les ténèbres que j'ai crues, juste un lieu où n'entre que peu de clarté). Je suis pris de panique quand je découvre que je suis couvert de sang et d'humeurs amniotiques, souillé de la crasse récoltée par terre. En me recroquevillant, bras autour de mes côtes saillantes, je découvre à quel point j'ai maigri. Je perçois autre chose, qui aurait dû m'apparaître d'abord, avant la conscience de mon corps : ma tête est vide. Je veux dire, il n'y a plus d'histoires, de consciences emmêlées qui chahutaient en moi, s'invitaient et se bouscullaient, commentaient mes pensées. Je suis libéré de l'activité du Réseau et des échanges constants avec Prima. Silence incroyable. Une station en plein arctique. Affranchi de Prima, je sais que la peur qui me gagne m'est propre.

Le commando de la Christosa avait foncé jusqu'aux maisons, à bord d'utilitaires à hydrogène, conçus pour le tout-terrain. Les autorités avaient refusé à Grace l'usage de blindés et son dirigeable lui avait été confisqué. C'était la condition, si elle voulait se promener avec des hommes armés sur le territoire. Les véhicules bondissaient au milieu des champs, bouscullaient, en les traversant, les lourdes écharpes de fumée noire rampant des carcasses d'hélicoptères. Là où avait eu lieu le

bombardement, les étranges incendies s'étaient éteints d'eux-mêmes, après avoir fait le vide autour de leurs points d'impact. « Plus vite » suppliait Grace en elle-même, tandis que les blindés, là-bas, contournaient prudemment les restes charbonneux du bombardement, et que, déjà, les hélicoptères survolaient les rues empruntées par Prima. Ils ne tiraient pas, Grace crut naïvement qu'on laissait agoniser la créature, pour donner une chance à son enfant de s'échapper. Les calculs des militaires étaient évidemment tout autres. Le commando entra dans les ruelles quand Marie-Méthode, restée en poste d'observation, prévint Grace par minimod : des missiles décollaient depuis un gros blindé, loin à l'arrière. Les trajectoires blanches dans le ciel traçaient une courbe qui s'achèverait inéluctablement sur le village.

Il y a des tirs encore. Coups répétés et secs. Une déflagration retentit. La pression du souffle me coupe la respiration. Le haut d'un mur est pulvérisé et emporte une portion du plafond. La lumière entre soudain, brutale, franche, le fort soleil d'été, presque joyeux. L'espace se dévoile à partir de la longue oblique de jour qui le barre. Prima, buste tendu hors de sa coquille de fortune, dans son apparence humanoïde, tête modelée essayant de saisir les lieux ; moi, encore tremblant et déboussolé ; nous essayons avec nos moyens de prendre la mesure des choses. Nous sommes dans une salle immense, des piliers portent haut des chapiteaux qui s'ouvrent en corolles au sommet. Autour de nous, sous l'averse de débris et de poussière, des alignements de vitrines où sont rangés des objets d'un autre âge. Nous sommes dans un musée. Derrière les parois de

verre crevées par les explosions, des ordinateurs, des premiers aux derniers modèles, énoncent l'histoire de cette ère qui s'achève. Une histoire dont on prédit chaque année la fin, une histoire qui se prolonge pourtant, maladivement, n'en finit pas de se trouver des regains.

Je regarde Prima et je suis dans l'incompréhension de tout ce qui m'a conduit ici. Je crois que le monde est un délire et que nous sommes tous entraînés dans ce cirque cruel. J'élève les yeux jusqu'à Prima, qui me domine et observe son rejeton. Elle incline sa tête approximative vers moi. C'est la première fois que nous sommes ainsi, en capacité d'échanger nos regards. Prima a deux pupilles de granit noir poli plantées dans un ovale irrégulier, contour retouché sans cesse à l'imitation de celui de mon visage, il me semble. Je ne suis plus connecté à ses pensées, je ne peux que deviner ses intentions. L'émotion qui l'étreint. Les immenses yeux d'un effaré, l'histoire d'un enfant adopté capricieux qui aurait gâché, par son comportement, toute chance d'être gardé ; un gamin qui aurait frappé un nid de frelons et, n'ayant pas eu le temps de fuir, comprend en une fraction de seconde que la courte farce de sa vie va s'achever là.

Prima frémit. Elle se tourne vers l'ouverture d'où tombe la lumière. Dehors, un son enfle, dilate le solennel écho du musée. Des moteurs d'hélicoptère, à nouveau. Les missiles réglés sur sa substance singulière vont être utilisés. Cette fois... Elle me considère. Détresse. C'est la fin. Je ne peux rien dire, ne fais que trembler, encore sous le choc de ma délivrance. Prima me soulève et me repousse délicatement puis se détourne. Des pseudopodes jaillissent de sous la carapace et l'emportent. L'abdomen de Prima, cette lourde traîne de reine de fourmi, expose un instant ses anneaux translucides maculés de brûlures. Je distingue

furtivement le creux où j'ai vécu, qui se contracte. Prima blessée traverse la salle, renverse les vitrines sur son passage, les restes de parois de verre percutent le sol dans une imitation d'éclaboussures marines. Les coques d'ordinateurs chutent au milieu de ces scintillements. Prima a atteint le mur le plus éloigné, elle est au sommet d'un escalier et s'apprête à écarteler une porte de secours quand un trait de feu tombe du ciel de colonnes, rattrape Prima et explose. Le ventre de Prima éclate, les blindages valdinguent dans l'air et ravagent les vitrines encore debout, en contrebas. Je suis enveloppé par l'haleine volcanique de l'explosif, mon corps est propulsé contre un mur, ma peau s'arrache à ce contact et je retombe par terre. Une deuxième salve pénètre dans le musée. Je ne peux plus bouger. Les missiles touchent impitoyablement leur cible, deux explosions successives, des morceaux de plâtre et de béton précipités du sommet, s'affalent au milieu des gravats et des salives de verre. Quand la poussière se dissipe, je découvre le désolant spectacle du ventre de Prima éclaté comme un fruit, ses humeurs répandues, le mucus et les vaisseaux déployés en vrac, versés en paquets sanguinolents entre les restes de plaques de métal fumantes. Des gouttes de sang et de fluide amniotique retombent en pluie fine, accrochent de brefs éclats en traversant les faisceaux de jour qui dardent leurs traits dans la salle. Des peaux humaines déchirées, les trophées maudits du symbiote, descendent dans l'air, se déploient et s'affalent comme des bannières chues de leurs murailles. Je parviens à me dire, incrédule, je suis en vie. Faible, décharné, tremblant, mais bien en vie. Je ne sais pas quelles ressources je trouve en moi pour ramper sur les débris, assez de résistance pour supporter de m'écorcher sur la débâcle des vitres, je parviens à me glisser

entre deux tentures décrochées des fenêtres. Frissonnant, chair à vif, je m'enveloppe et tente de me réchauffer.

Les salves martelaient le bâtiment quand Grace et sa troupe arrivèrent, bien équipés, descendus des voitures pour avancer progressivement en s'abritant derrière le moindre obstacle. Les soldats entouraient Grace. Ils étaient effrayés de l'avoir avec eux, de la savoir en danger. Comme ils négligeaient leurs propres vies pour la protéger, elle les tançait, les repoussait s'ils la serraient de trop près « allez devant, vous occupez pas de moi ! » Ils parvinrent au carrefour où le musée, devenu gueule béante, avalait les tirs et vomissait des langues de feu. Une nappe de chaleur s'étendait à partir des impacts, brûlait le visage, irritait la gorge. Impossible d'avancer. « Robur ! » criait Grace, horrifiée par l'acharnement des tirs. Elle pleurait sans retenue. C'était fini. Il y eut de nouvelles explosions, des coups de massue inutiles frappant un cadavre. C'était absurde, du bâtiment s'échappaient des bouffées infernales, le symbiote devait être en lambeaux. « Pitié » souffla-t-elle. Elle était plantée là, au milieu du carrefour, elle tentait d'accepter l'idée de la mort de son enfant. Cet enfant qu'elle n'avait pas connu, qu'elle n'avait pu embrasser et cajoler qu'en rêve, qu'elle s'était promis de revoir enfin... Elle se maudit « J'ai été incapable de le garder, j'ai été la Christosa, occupée par un rôle qui m'a obligée à le tenir loin de moi... », elle jugea sévèrement les deux aspects de la femme qu'elle fut, qui avaient en commun leur négligence. Cyril la secoua : « On peut approcher, c'est fini. » Les hélicoptères s'étaient éloignés. Un silence hypnotique succédait au fracas des bombes. La rue était jonchée de débris, quelques

flammèches papillonnaient dans l'air, la poussière plaquait sa grisaille où que porte le regard. Grace inspira et, pétrie d'angoisse, suivit en somnambule le pas rapide de sa troupe. Ils entrèrent en aveugles dans la chaude haleine des ruines.

Ils abordèrent la grande brèche sur le flanc du bâtiment, louvoyant entre des colonnes renversées, essayant de se frayer un chemin entre les blocs, vérifiant au dessus d'eux la corniche instable, retenue par de maigres ferrailles. Grace allait, comme on va à la rencontre de son cauchemar, en apnée, déjà détruite. Hantée par la vision redoutée d'un enfant en charpie sur un lit d'humeurs élastiques. Elle vacillait. Un feulement survint, un bruit de moteurs différent du grondement des blindés. Des véhicules chenillés firent irruption dans le brouillard gris. Ce qu'on appelait des monocars, modèles un peu patauds, peu rapides, solides. Les chenilles firent morsure aux franges des décombres et grimpèrent l'éboulis, avançant Grace et ses compagnons. Il y avait trois de ces petits engins chargés de matériel, qui portaient chacun deux ou trois personnages en combinaison blanche ; ils passèrent tout près d'eux, indifférents au commando et à leurs armes. Cyril siffla pour rassembler ses troupes, il se tourna vers la silhouette estompée de Grace : « Qu'est-ce c'est que ça ? Qu'est-ce qu'on fait ? » Un peu désarçonnée elle aussi, Grace résolut de les suivre, que faire d'autre ? Les monocars s'étaient enfoncés sans hésiter dans l'antre délabré.

La ville, par la brèche, a disparu derrière un écran blanc, tandis que les scories qui m'entourent sont aspirées vers l'extérieur par un appel

d'air. Des engins ont crevé cet écran, ont surgi en faisant résonner le musée comme une grotte. Des hommes en descendent, ils sont en tenue de protection comme en portent les secouristes des zones contaminées. On en avait vu passer, un jour, des gars qui se rendaient dans une zone contaminée, papa avait dit : « Ils ont sûrement besoin de types comme moi, je pourrais aller faire ce boulot. » Maman avait rétorqué : « Pour pisser fluo ? » Ils avaient grincé en chœur un rire complice. Lucas et moi on s'était regardés se demandant si la vanne était vraiment drôle. Là, c'est un petit groupe pareillement équipé, tout un matériel porté par des robots qui les suivent. Les types en combinaison se dirigent vers ce qui reste de Prima. Je me déplie un peu. J'appelle faiblement au secours. Le mouvement de la tenture les alerte plus nettement que mon cri. Leurs masques se tournent vers moi. Tandis que l'essentiel de l'équipe disparaît au fond de la salle, deux hommes s'approchent. J'entends la voix de l'un d'eux, déformée par le filtre : « Il est vivant. » Ils soulèvent le tissu, considèrent mon corps pelé. « Urgence ! » fait le type dans son appareil.

Les hommes en blanc avaient rapidement investi les lieux. Pas difficile de comprendre qu'ils étaient là pour récupérer ce qui pouvait l'être du symbiote. Ils ne portaient aucun signe distinctif. Qui étaient-ils ? Qui les envoyait ? « Renseigne-toi » dit Grace en abaissant l'arme de Cyril, pour détourner sa fébrilité trop grande. Elle venait de surprendre, en retrait, un groupe occupé à déposer un corps sur un monocoque. L'empressement et les paroles autour de lui laissaient penser qu'ils emmenaient un être vivant, blessé. Le cœur affolé, elle se précipita pour regarder. Les hommes ne protestèrent pas quand elle les écarta pour se

pencher sur la litière de fortune. « Christosa, la troupe régulière arrive » chuchota la voix de Marie-Méthode à son oreille. Elle n'en fit pas cas. Sous son regard, il y avait un tout jeune garçon évanoui, criblé de coupures et maculé de glaires et de sang. « Robur » gémit-elle. Les hommes lui demandèrent de reculer sous prétexte de l'exigence d'un soin. Le plus précis, celui qui organisait les gestes des autres, eut une nette hésitation en réalisant qui était l'intruse, tout près d'eux. Grace sut qu'il la reconnaissait, « Je suis la Christosa, je suis la mère de cet enfant » confirma-t-elle au masque qui la fixait. Sous la face impénétrable, Emmelian Vast sentit d'un coup la sueur l'inonder. Comme ils entraînaient le blessé, Grace s'interposa, les obligea à stopper : « Où l'emprenez-vous ? Je veux parler à un responsable. » La machine hoqueta et cala. Constatant qu'elle ne portait pas de biomètre, Vast décida de se démasquer : après tout, elle ne l'avait jamais vu. « Je suis médecin, dit-il. Votre fils est gravement commotionné. Il y a un hôpital militaire pas très loin. Vous pourrez le voir là-bas. » Ça sonnait faux, il se serait donné des gifles. « Vous êtes qui, vous travaillez pour qui ? » tonna Grace, soupçonneuse. Un des hommes autour de la civière, dégagea le bas de son visage pour presser le soi-disant médecin : « Faut partir », il avait un accent épais, slave, et Grace devina que leur hâte n'avait rien à voir avec l'état de l'enfant. Sous les cagoules, ils venaient de recevoir un message identique à celui reçu de Marie : l'armée entrait dans la ville. Elle s'agrippa à la machine qui redémarrait et vociféra : « Cyril, ton biomètre ! » le visage de Vast se décomposa. Il jetait des regards en tous sens, vérifiant que, au moins, l'équipe qui prélevait les fragments de Prima était repartie. C'était le cas. Il aurait tout donné pour être resté avec ceux-là et ne pas se trouver



entre les soldats de la Christosa et les hommes de mains de Modkine. Cyril approchait, tranquille, arme en bandoulière, canon baissé. De son point de vue, la bataille était finie, tout le monde était du même côté, il y avait juste une discussion un peu animée entre la sainte et des médecins, rétifs pour un motif quelconque, rien de sérieux. Il baissa le regard pour extirper son appareil de sa ceinture d'accessoires. Un des personnages en combinaison, près de Vast, avait une attitude singulière. Sa stature, la finesse de ses attaches, Grace devina qu'il s'agissait d'une femme. Elle n'eut pas à s'interroger longtemps sur son identité. Ce ne pouvait être que celle qui avait enlevé son fils. Virgo Matria. Elle la vit alors ouvrir sa combinaison, révélant le sillon d'une poitrine resserrée par un fourreau de carbone, et un étui d'arme à feu. Elle vit les autres imiter les gestes de Matria, les mêmes étuis, les mêmes armes dégainées, et des torses nus couverts de tatouages d'allégeance à Modkine. Elle vit Vast se jeter à terre. La scène se diluait dans un temps immense, Cyril faisait un pas, il était en train de retirer le biomètre de sa poche, les mafieux élevaient leurs canons, la poussière s'écoulait doucement, Vast touchait le sol, Grace assistait sans l'avoir décidé au mouvement de ses bras autour du corps de l'enfant. Elle l'arracha à la civière et une salve jaillit des armes à l'unisson. Vast nouait ses mains sur la tête, Grace tombait en arrière son enfant sur la poitrine, les canons crachaient des flammes au ralenti et le torse de Cyril éclatait sous les impacts. Aussitôt, les soldats de Grace répliquèrent, air rayé de feu, cendres déchirées, foudres, Grace rampait hors de portée, les tireurs s'égaillèrent parmi les décombres, Grace ne pensait qu'à retenir les membres dénervés contre elle, le corps tiède au plus près, à s'y fondre, à l'ensevelir en elle pour le protéger. Entre deux éclats, elle captait contre

son souffle des bribes de visage, la peau claire toute veinée de salissures, « Robur » répétait une voix incrédule en elle. Matria et les porte-flingues de Modkine les délaissaient, concentrés sur les tirs d'en face qui leur coupaient la retraite, affairés à se sortir du guêpier où ils s'étaient fourrés, à la suite de ce crétin de Vast. Matria bondit hors d'un abri, roula, vint se coller à Grace et à l'enfant, braqua son arme sur le crâne de Robur et fit entendre un « Ça suffit ! » retentissant. Matria se redressa en soulevant l'enfant, le détacha des bras de Grace, impuissante, qui leva une main écartelée en direction de ses hommes « Ne tirez pas ! » hurla-t-elle à son tour. La finale du cri se prolongea en écho. Le silence revenu fut chahuté dans le lointain par le bruit de centaines de pas : la progression des soldats suisses dans les rues. La guerrière désigna l'ouverture béante où les soldats de Grace se tenaient. « Dégagez ! Laissez-nous passer ! » Le canon de son arme appuya sur la tempe de Robur, qui fit une grimace. Il s'éveillait. Grace eut peur d'un accident, elle se leva doucement mains en l'air : « Laissez-les passer » puis s'adressant à Matria : « Par pitié, laissez-le. Partez mais laissez-le, on ne bougera pas. Je veux récupérer mon fils, le reste ne me concerne pas. » La femme considéra le buste déchiqueté de Cyril et se tourna vers Grace avec une moue de mépris : « C'est ça, ouais... » Prudemment, Vast était réapparu. Son masque rejeté en arrière avait glissé de façon comique en travers du crâne. Il mentit avec une parfaite assurance cette fois : « on le dépose dès que nous sommes en sécurité de l'autre côté de la frontière. À vous de décider. » Grace acquiesça, désespérée, rivée à l'enfant. Il était, membres pantelants, maintenu debout en bouclier contre la fille. Les tatoués rejoignirent Matria. Grace ne voyait que Robur, emporté, poussé hors de son existence

par une force qui la dépassait. Vast, Matria, les sicaires de Modkine n'étaient qu'une vision de l'impitoyable autorité du destin. Maintenus en joue par les hommes de la Christosa, ils grimperent l'éboulement, lentement, méfiants. Ils dévalèrent le versant extérieur avec le même calme, se moquant bien des troupes régulières dont on entendait l'approche. Ils s'enfoncèrent dans une rue. À l'autre bout, on distinguait l'autre équipe, encore en combinaison de protection, qui fuyait à bord de leurs petits engins à chenilles. Grace et ses hommes suivirent, allant au rythme des hommes de main. Matria marchait devant, Robur était à présent soutenu par deux grands costauds, braquant symétriquement leur flingue sur sa tête blonde. Vast s'agaça de l'insistance du commando de Grace : « Lâchez-nous ou on le bute ! N'avancez plus d'un pas. » Mais sa jeune voix n'avait pas d'autorité, le commando de Grace avançait toujours, têtu et menaçant, guettant la moindre occasion. Exaspéré, l'un des tatoués souleva brutalement l'enfant par les cheveux. Robur échappa un cri de douleur. Tandis que son comparse maintenait l'arme sur la tempe, il plaqua sa main sur la poitrine de leur otage, là où le cou rejoint le torse, il referma le poing, la peau fragile se froissa, il serra plus fort, le derme craqua, glissant comme une mue, et la chair apparut, brillante. Le cri de Robur grimpa dans l'aigu, « Non » fit Vast faiblement, trop bouleversé pour ordonner, le tortionnaire tira vers le bas la poignée de peau et en arracha un lambeau qu'il jeta à terre. L'enfant et Grace hurlèrent en même temps. Vast était blême. Le type tendit sa main écarlate : « On vous a dit de nous laisser ! Reculez ! » La mort dans l'âme, Grace commanda la retraite. Le groupe fila au fond de la rue, contourna une maison et disparut. Les hommes, canons baissés, observaient leur sainte. Ce n'était

plus qu'une femme défaite et lasse. Elle consuma un reste d'énergie pour donner ses derniers ordres et conclure : « Occupons-nous de notre pauvre compagnon. » Elle évitait les regards de ses hommes. Ce que je vauX ? Je me le demande aussi, se disait-elle, répondant à leur interrogation muette. Et puis, elle songea aux parents adoptifs de Robur, que leur dire ? et à Marie-Méthode, à qui il faudrait apprendre la mort de Cyril.

## Chapitre 10

### Livre de Robur & second livre des chimères

Où il est question de caractère.

Maintenant que Prima est détachée de moi (que nous avons été arrachés l'un à l'autre), est-ce que je me sens orphelin ? Mes parents me manquent terriblement, et mon frère, la petite tribu que nous formions. Ma mère biologique, je ne sais pas, c'est compliqué. Pas un manque, pas pareil, seulement un désir de la connaître, une impatience et des tas de regrets de ne l'avoir qu'aperçue derrière une vitre, vision déformée par la chair visqueuse de Prima. Et Prima, justement ? Une jumelle éloignée provisoirement, voilà comment je pense à elle. Il me semble évident qu'on va se retrouver. Plutôt que l'angoisse de la séparation, à laquelle nous ne songions même pas, nous connaissions une inquiétude à nous représenter le jour de notre fusion finale, quand nous aurions entièrement disparus l'un et l'autre au profit d'une nouvelle entité. Et cela, je crois que nous ne l'envisagions pas de la même façon tous les deux. J'étais prêt et acceptais de disparaître, Prima s'apprêtait à lutter contre moi pour prendre le contrôle absolument. En attendant cette bataille, elle s'accommodait du statu quo. Parfois, parce qu'elle est une intelligence complexe, elle envisageait d'échouer, de rester au point d'équilibre de notre symbiose, qui fonctionnait bien. Grâce à notre « collaboration », je pouvais concevoir des trucs géniaux, des possibles dont le souvenir me reste. Autrement, me coltiner toute ma vie avec une voix consciente qui cherche à me dominer, non merci. On s'engueulait. Je me moquais d'elle. Il y a un côté naïf et de

bonne volonté chez cette vie en apprentissage. Il faut que je m'en souviene.

La nuit tombe sur une banlieue dépourvue d'éclairage public. Des silhouettes surgissent de l'obscurité, traversent la route défoncée, accrochent la lumière des phares. Errants, fugitifs dont ce monde est innervé, ils apparaissent, anonymes, fugaces, disloqués par les faisceaux électriques. Matria ne conduit pas, elle surveille la route par intermittence, tout en manipulant un minimod. Nous sommes à bord d'une voiture à hydrogène neuve, dont les sièges avant peuvent se tourner vers l'intérieur. La configuration choisie par Matria. Nous nous faisons donc face, comme conversant dans un salon. Décidément, la belle guerrière aime le luxe. Le pilote automatique circule avec une dextérité merveilleuse, les mouvements de la voiture sont souples malgré les cahots. Nous avons quitté le pays aux belles routes entretenues, les tatoués qui m'ont pris en otage sont, je pense, partis en avant-garde. « Maintenant, on s'en fêce d'être repérés » dit sèchement Matria. Elle clôt une conversation dont je n'ai rien écouté. Un échange avec Vast qui a débuté alors que je dormais. Il est à côté de moi. L'ordure. Je découvre que je suis habillé, une chemise d'homme qui fait de gros plis aux articulations. Le pantalon, c'est une tenue de sport grenat trouvée à la hâte quelque part. Mes mains sont pansées, enveloppées de bandages, mes pieds et ma poitrine également, et mon torse dégage une odeur de crème. Contact agréable de mes doigts de pieds nus contre la moquette. Vast me tend une bouteille d'eau. Je bois sans discuter. Je prononce, après une respiration : « J'ai faim ». Souriant, il pose sur mes genoux un sac rempli de ce qu'on trouve sur un étal en bord de route. Des éléments qui trahissent une improvisation. Vast me

considère, toujours ce sourire ambigu, entre sarcasme et sympathie. Il attend que j'aie suffisamment ingurgité de nourriture pour que, rassasié, je ralentisse ma mastication et puisse l'écouter. Vast ramasse une miette tombée sur la banquette, l'avale et me fixe : « Comment te sens-tu ? » Je continue de manger tout en prenant petit à petit conscience de l'habitacle, des parfums, celui de la déesse avec ses notes poudrées et l'odeur capiteuse du baume qui cicatrise mes blessures. « Mal. J'ai mal partout. Je veux voir mes parents. » Ma voix est engourdie, je n'ai que murmuré. Vast me fait répéter. Une musique sourd des haut-parleurs, une composition symphonique, profonde et envoûtante, qui soutient un mystérieux chant de femme. Quand elle cesse de pianoter sur son minimod ou de vérifier la conduite, Matria m'observe avec insistance. Elle a l'expression inquiète de ma mère. Étrange, mon cœur qui bouge. C'était il y a des siècles, dans une vie disparue. Et Vast. Son regard détestable posé sur moi, un air à se repaître d'une nouvelle acquisition, animal de compagnie ou objet d'art. M'énerve. Je lui décoche un « Quoi ? » exaspéré. Il se contente de sourire en réponse, tend à nouveau la bouteille d'eau qu'il gardait droite et débouchée pendant que je mangeais. Il soupire : « Je ne maîtrise pas tout. » Ça, je m'en fous. Je soulève la chemise et tapote mon ventre. Et ce n'est pas pour signifier que j'ai bien mangé. Il hoche la tête : « Il fallait que j'essaye, Prima étouffait avec moi, on risquait... » Il remue une toux d'embarras en fond de gorge, ne dit pas que lui et Prima, incompatibles, auraient pu se détruire mutuellement. Il jette un œil furtif à son assistante et revient à moi : « Nous avons pas mal de temps devant nous. Le voyage devrait se passer sans encombre (il échange encore un regard avec Matria, cueillant une confirmation muette), personne n'osera tenter quelque chose

avant l'arrivée, et à l'arrivée, on nous protégera. Et de toute façon, personne ne sait où nous allons. » *Si tu veux*, je me dis, narquois. Il serait bien surpris d'apprendre que j'ai compris, que Prima avait compris, que nos intelligences, augmentées par la puissance du réseau capté par le symbiote, m'ont permis de deviner le but de notre évasion : la Russie de Modkine, ou, plus près de nous, un repère dans l'ancienne Slovaquie, entièrement passée sous le contrôle du prince mafieux. Oui, le chemin sera long.

Dehors à présent, c'est la nuit sans détail. Une nuit de campagne, de bout du monde. Je devine aussi que Prima, sous une forme ou une autre, est quelque part ici, dans la voiture, dans le coffre, au fond d'une mallette, dans une capsule peut-être, un confinement spécial. Pas en moi, parce que je le saurais, il y aurait sa voix, et puis je suppose qu'ils n'ont pas envie de revoir se composer le symbiote. Recréer sa puissance, cette fois sous contrôle. Je sais qu'ils ont un projet concernant les capacités de transmission de Prima. Par contre, quel est mon rôle dans l'expérience ? Je l'ignore, tant de choses sont possibles, y compris ce qu'on peut faire avec moi, quoi que ce soit. C'est peut-être l'hypothèse de Vast : « gardons-le sous la main, on ne sait jamais. » Peut-être. Les conjectures m'épuisent, j'abandonne. Et j'ai mal. Ma peau qui s'écorche, ma peau de papier, partout, fine et vulnérable. Sensible au moindre contact. Je me demande à quoi pense Prima, enfermée dans un étui de verre ou une poche de plastique, si le temps s'écoule pour elle comme pour moi. Tellement d'inconnues encore subsistent, même pour moi qui fut plus proche d'elle que n'importe qui ou quoi, plus pertinent sur sa nature que ses créateurs ! On doit pouvoir en faire des choses avec un tel organisme, si on a de



l'imagination, on doit pouvoir en promettre des merveilles et des miracles ! Quelque chose me dit que ça ne se passera pas comme tu l'espères, Vast, tu peux parler et parler, et parler : « Je suis désolé pour tout ce qui s'est passé, je te le jure. Ça a dérapé, votre fusion ne devait pas produire... ça. » Matria intervient pour se moquer : « Il est mauvais, faut le savoir » Vast hausse les épaules : « C'est compliqué. » Je le dévisage avec une mine attristée. Voyons, j'ai partagé une intelligence artificielle qui a tous les moyens pour comprendre même des données très techniques et je crois bien qu'il m'en reste des bribes de savoir. Je souffle, comme si je m'adressais à un attardé : « C'est ça... » et mon attitude le déstabilise plus qu'elle ne le vexe. Il bafouille puis se détend et reprend posément : « La fusion a augmenté les capacités de Prima et ça, je l'avais prévu. » Il se tourne vers Matria, pour la défier, tenter de paraître à son avantage. Une fanfaronnade infantile. Je prends conscience que je suis sorti de l'épreuve plus mature que j'étais. « Maintenant, il faut utiliser ses nouvelles capacités », ajoute Vast, en espérant avoir instillé assez de mystère dans sa phrase. Je balance, mine de rien, sûr de mon effet : « Une arme nouvelle, liée au réseau ? » Vast accuse le coup. Comment un gamin peut avoir pensé à ça ? Il décide de me répondre en adulte, présument en effet que, moi aussi, Prima m'a augmenté : « On n'en est pas là. C'est une technologie qui sera au point dans, je ne sais pas : dix ans ! » J'ai mal partout, ça me met de mauvaise humeur. « Tous ces morts à cause de vous...

- Allons, tu es toujours en vie, toi.

- Je m'en fous. Je veux partir.

- Bien sûr. Tes parents aussi sont en vie. Tu vas les rejoindre, c'est promis.

Au fond, comme je leur disais, tu es gagnant sur toute la ligne.

- Gagnant ? Vous m'avez kidnappé, vous m'avez inoculé votre monstre, je souffre.

- Ça ira mieux dans quelques jours.

- Je sais tout, figurez-vous, qui vous êtes, ce que vous avez fait.

- Aha, tu te crois si bien renseigné... Il y a une différence entre le savoir illusoire et parfois contradictoire, vomi en continu par le Réseau, et la pertinence, l'expertise. Quant à ma responsabilité dans l'expérience, pourquoi ne pas évoquer celle d'Hennelier, ou celle de mes collègues, Ark et Schoemann ?

- Schoemann est mort. Nous l'avons puni. » Matria soulève un sourcil ; Vast a un temps de sidération avant de s'emporter : « *VOUS* l'avez puni ? *TU* as condamné Schoemann à mort, *monsieur le petit juge*. Ne dis pas 'nous'. Prends tes responsabilités. Eh oui ! bienvenue dans le monde des adultes où il faut assumer ses actes.

- Vous essayez de rejeter la faute sur les autres, après vous dites qu'il faut assumer, vous dites n'importe quoi.

- Je ne vais pas perdre de temps à discuter le sexe des anges avec un gamin. Tu es en colère pour des tas de raisons. Mais je t'assure que, si tu réfléchis, je suis la dernière cause de ce qui t'est arrivé.

- Je savais tout quand j'étais dans le ventre de Prima ; vous pouvez pas imaginer. Je connais toutes vos magouilles, les négociations entre Modkine et vos patrons, Ophidia, je sais tout. »

Touché. Vast cille. Vacille. « Arrête avec ça, petit morveux ! Tu ne sais rien.

- *Je ne sais rien, je ne sais rien ?* Vous savez, vous, comment c'est,

d'habiter un organisme. Hein ? *habiter un organisme*, vous vous rendez compte, vous écoutez cette phrase de dingue ? Vous savez ce que c'est, vous, d'être nourri *à travers sa peau*, de penser avec les pensées d'un autre, à se demander si on est encore soi-même ? Hein ? *Je ne sais rien...* Ouais, et ben, j'en sais bien assez.

- C'est ça, c'est ça...

- Parfaitement ! Je suis plus vieux et plus instruit que vous, vous êtes pas plus docteur que moi, vous êtes un tricheur. J'ai failli y passer à cause de vous. Maintenant, je m'en fous, c'est votre problème. Je veux partir c'est tout, je veux retrouver mon frère et mes parents. » Exténué, je me rencogne dans le moelleux du siège, les yeux clos : « Il y a une chose que je sais de Prima que vous ignorez. » Vast bondit, il me secouerait s'il ne craignait pas de déchirer ma peau tellement amincie : « Quoi, quelle chose ? » Je fais mine de m'endormir en soufflant : « Son caractère. »

La ville était située à plusieurs centaines de kilomètres de la côte, bien ancrée à l'intérieur des terres. Pourtant, les effets de la gangrène océane étaient manifestes jusqu'ici. Les réfugiés de l'intérieur doublaient la population de la ville. Une partie du littoral avait été dévorée, provoquant des exodes successifs, mouvement ininterrompu et croissant depuis un demi-siècle. Les communes avaient accueilli ces centaines de milliers de compatriotes malchanceux, un peu partout sur le front ouest européen, avec des moyens réduits, beaucoup de bonne volonté et pas mal d'improvisation. Ici comme ailleurs sur le territoire, l'ordre de la Nouvelle Constantinople avait pallié les déficiences de l'État. Les musulmans

avaient payé le prix fort de cet abandon. Emportés par la peur, déportés par la colère, anéantis. Qui se souciait d'eux, hors la Christosa et ses fidèles ? La population restante aurait pu s'interroger sur la dégradation simultanée de sa situation. La disparition des *marqués au bracelet*, n'arrangeait rien. Il y avait des cités d'urgence, interminables, populeuses, pauvres, construites en périphérie de villes qui n'en pouvaient plus de cette greffe corruptrice.

La famille Farann arriva un jour de lumière blanche et dure, déprimante, par ce qui avait été une large voie express, dont il ne restait qu'une étroite bande d'asphalte, sinueuse et crevassée. Le reste était occupé par des baraques en tôles peintes. Les bicoques multicolores s'entassaient en vrac au bord de la route, débordant sur la chaussée. Il y avait beaucoup de gens. Des familles décharnées qui les regardaient passer. Des enfants aux yeux renversés, portant leur frug aux lèvres par gestes compulsifs. Misère ostensible. Les véhicules à moteur étaient rares. Surtout les voitures à hydrogène neuves, comme celle qu'ils possédaient à présent. Cynthia avait mis la conduite manuelle et manœuvrait doucement au milieu de la foule en haillons. Des enfants chétifs venaient se coller aux vitres, taper aux portières, quémander une obole, une cigarette, une poignée de broute. Plusieurs avaient l'âge de Robur. Visages, expressions, gestes, autant d'occasions de se souvenir du cadet. Lucas était accablé par ce remuement secret, toutes ces vies lui parlaient de la mort de son petit frère. Les parents, eux, réprimaient leurs mots, mâchoires serrées, et leurs sanglots. Robur était mort. Ils en avaient assimilé l'idée dès l'incident de Terruel, avant qu'on les en informe officiellement, quand l'odieuse créature s'était plaquée à la vitre blindée et qu'ils avaient distingué le

corps flottant de l'enfant, nu et émacié, fœtus recroquevillé, inerte. L'officier venu le leur apprendre n'avait ainsi fait que confirmer leur conviction, en déroulant le dernier chapitre de l'histoire. L'ultime bombardement contre le symbiote avec une arme nouvelle n'avait rien laissé subsister du corps. « Nous pensons que votre fils était déjà décédé, à l'intérieur du symbiote. Nos spécialistes ont établi qu'il a plongé dans un coma progressif, entraînant la mort. Il n'a sans doute pas eu conscience de s'éteindre... » avait-il ajouté, en espérant les apaiser. Ils s'étaient efforcés de croire en cette fin adoucie, moelleuse, cet assoupissement. Avaient souhaité se rendre sur les lieux, ce qui leur fut accordé. Que pouvaient-ils faire, à présent ? « Nous nous sentons en partie responsables de ces faits. L'administration vous contactera bientôt mais je peux vous dire officieusement que vous vous verrez proposer la nationalité suisse. » L'officier avait l'air surpris lui-même de l'énormité de son annonce. Un cadeau inappréciable. Intégrer un des rares pays d'Europe à avoir honorablement résisté à l'effondrement était une chance insigne. Il leur avait tendu une carte : « En attendant, vous pouvez rester dans un centre d'accueil. » Georg et Cynthia n'avaient su que dire. Ils n'étaient pas d'humeur à remercier, ce que l'officier trouva d'une formidable ingratitude. Ils s'étaient donc rendus dans le village où avait eu lieu la dernière bataille. On les fit entrer dans le musée bombardé, son flanc béant, on leur montra la trace des impacts. Ils purent constater qu'aucun être vivant n'aurait en effet survécu. C'était une tragédie. On leur suggéra de ne pas approcher des lambeaux de peaux et de chairs éparpillés entre les débris. Malheureusement, les restes de Robur étaient sans doute mêlés à ceux des autres victimes du symbiote. Indéterminable et universel. Un

mythe. Leur guide était aussi ému qu'eux. Cynthia remercia, elle avait eu besoin de voir, de se représenter le drame. Ensuite, ils voulurent contacter Grace. Aucune nouvelle, sinon qu'elle était partie à la poursuite de Vast. Sans doute pour se venger. Eux en étaient incapables, malgré toute la douleur qu'ils ressentaient. Ils avaient envisagé un temps porter plainte contre Huan-Bayer mais au fond, ils étaient plus accablés que vindicatifs. Ils déléguaient tacitement à Grace leur mission de justice. Ils discutèrent un peu. « On retourne à notre vie ? » avait dit Georg. « Quelle vie ? » avaient répliqué en chœur Cynthia et Lucas. « Notre vie nomade. On sait faire que ça. Sauf qu'on est riches, à présent. » Il faisait allusion à la fortune que Vast leur avait transférée, via son convertisseur. Ils n'avaient pas eu à refuser, accepter ou négocier : une seconde après la saisie du code, les Farann disposait de plus d'argent qu'ils en avaient jamais rêvé. Ils étaient riches, qu'ils le veuillent ou non. Que cette aisance soudaine fût liée au destin de leur enfant, les laissait littéralement hébétés. Ils avaient décliné l'offre du gouvernement, étaient partis, avaient franchi sans encombre la frontière, traversé le pays en empruntant l'un après l'autre tous les types de véhicules, étaient retournés à Carcosa, anéantie par les émeutes, étaient passés par Mireveil pour trouver la ville déchue et quasi déserte, leur quartier dévasté. Ils approchaient de Sargonne. « Qu'est-ce qu'on va faire là-bas ? » avait demandé Lucas. Sa mère avait prononcé avec une voix lasse : « Rien. Rien de plus que là où on est déjà passé. » Et elle ajouta sur un ton mauvais qu'elle regretta aussitôt : « T'as des projets, toi ? » Lucas mentit en disant « Non », retenant les mots que lui dictait son âme : je veux vivre, oui, 'tenter de vivre' comme aurait dit Robur, qui lisait des livres. Partir. Georg n'ajouta rien, Cynthia s'excusa pour son

agressivité, elle ne voulait pas. « Je suis vidée » souffla-t-elle. Exactement. C'était ça. Lucas se sentait vide, comme eux. À ceci près qu'il y avait aussi, au fond de lui, une joie sourde et dégueulasse, étouffée par ses remords, à se retrouver seul avec ses parents.

Un barrage. Des hommes en armes devant des machines blindées mises en travers de la route. Cynthia s'arrêta en douceur. Les soldats remarquèrent la voiture, rutilante, rare, sans bouger. Pas un mot. De part et d'autre de la route se dressaient des hampes de plusieurs mètres, avec pour chacune un drapeau noir frappé de la croix blanche de la Nouvelle Constantinople. Doline avait pratiquement conquis le territoire à présent. Il y avait un bus devant eux. Par les vitres sales, on devinait les silhouettes massives de soldats qui soumettaient les passagers un à un au biomètre. Ils descendirent du bus, qui s'ébranla en crachant une fumée noire de bête archaïque, remise au travail par une économie de la débrouille. Les blindés s'écartèrent sur un ordre. Comme le bus franchit le barrage, les passagers levèrent les bras et l'on entendit leurs cris de joie. Ils étaient arrivés à bon port ; pour eux, c'était l'aboutissement d'un long périple. Des jeunes en armes accouraient de toute l'Europe et au-delà, pour prêter main forte à Doline, et créer un État exclusivement chrétien. D'autres parcouraient le monde pour prôner leur foi. À ce spectacle, Lucas sentait une tension glacée vibrer en lui, un amour paradoxal de la vie où dominait le désir de mourir.

Un soldat passa la tête par la vitre et sourit : Lucas avait écarté les pans de sa veste pour mettre en évidence son T-shirt *Do-Co*. « Combattant ? » fit le garde, qui n'était guère plus âgé que lui. Lucas se sentit enflé d'importance. Il acquiesça. « Laissons-lui encore un peu de

temps » intervint Georg, le plus posément possible, ruminant la fichue envie qu'ils avaient eue de venir jusque là. « Nous pouvons passer ? » fit Cynthia, effrayée que la conversation puisse se fixer autour de l'engagement possible de son grand garçon. « Vous allez où ? » Ce fut Lucas qui répondit : « Je voulais voir la mer. C'est ma dernière volonté avant de vous rejoindre », comme un gage de paix avec ses parents, une manière de sous-entendre, en effet, *J'ai encore un peu de temps avant de partir en croisade*. Les blindés reculèrent et ils passèrent. Pour le reste, l'intervention de Lucas n'eut pas l'effet escompté : Cynthia remit le pilote automatique pour mieux le considérer. Lucas fut frappé par l'expression de panique qui déformait le visage de sa mère. Ses vieilles craintes prenaient corps. Jusqu'à présent, les sorties de Lucas sur Doline faisaient partie d'un folklore de la provocation, tempéré par la vie de famille, par les nécessités du quotidien et par la sagesse de son petit frère. De plus, les événements récents avaient provisoirement éloigné le spectre de la Nouvelle Constantinople. Robur disparu, la vie reprenant son cours, tout se reconstituait, sauf que Lucas était passé de la provocation puérile à la conviction. *Nous y voici*, se disait-elle. « Je ne veux pas perdre un deuxième fils. » Ils dépassèrent la cité d'urgence. Dehors, s'amorçait une brève interruption de paysage, no man's land de sécurité entre camps de réfugiés et ville, un défilé morne de champs assommés de soleil, plantes assoiffées, grisâtres, feuilles étalées au sol comme des bras de rameurs après une course. « J'ai toujours voulu me battre, grogna Lucas. La mort de Robur n'y change rien. C'est son histoire ; j'ai la mienne. » Les époux Farann étaient déstabilisés, Lucas leur apparaissait d'un coup, mûr et sûr de lui, adulte, comme Athéna jaillie, entière et cuirassée, du front de Zeus.



Georg était aussi désespéré que sa femme. Il tenta : « Tu te rends compte qu'en rejoignant les troupes de Doline, tu vas te battre contre Grace, contre la mère biologique de ton frère ?

- Elle est quoi, pour nous, franchement ? » cracha Lucas. Les champs avaient en quelques secondes, laissé place à l'agglomération de la ville, des maisons aux façades fusillées et taguées. La question de Lucas contenait une théorie de réflexions qui pouvaient se résumer à *Oui, en effet, qu'est-elle pour nous, maintenant que Robur n'est plus ?* Lucas vit que le bus, entré avant eux dans la ville, était arrêté sur la première place qu'ils traversaient, des couples en descendaient, chargés de bagages, l'un d'eux était reçu dans une maison aux fenêtres cassées. On leur faisait cadeau d'habitations abandonnées par les Tradis à l'arrivée des armées de Doline. « Elle a abandonné son propre enfant ; vous l'avez accueilli et nourri à sa place. Elle ne s'en est jamais occupée. Moi aussi, j'aimais mon frère. Ça ne veut pas dire que je dois quoi que ce soit, fidélité ou autre, à sa mère biologique. » Ils ne purent pas le contredire. Cynthia, presque priant, songeait : demain, après-demain, nous verrons l'océan. Face à lui, tu t'adouciras, tu oublieras. Nous te tiendrons contre nous, nous te convaincrions.

Des images de guerre. « Où est-ce que ça se passe ? » demanda Grace. Marie-Méthode ne répondit pas. Elle regardait distraitement, les pensées essentiellement focalisées sur le souvenir de son compagnon décédé. Sur l'écran, des combattants progressaient en milieu urbain, épaulaient des fusils spéciaux, cette arme redoutable qui rappelait de sombres souvenirs à Grace. Il y avait des flashes, les bâtiments

sursautaient et expiraient des bouffées de fumée en se disloquant. On voyait des gens en haillons s'entraider pour dégager des décombres. Le cœur de Grace se serrait. Son vieux pays n'était pas le seul à achever ainsi d'imploser. Le vieux continent non plus. La désagrégation était collective, universelle. « Ça dégénère » dit un de ses hommes, qui s'était arrêté en passant et observait les images d'un célèbre watcheur, balancées sur le réseau. C'était inéluctable, on le savait bien. Après quarante ans de pénuries et de famines, d'autorités discréditées, les nations démembrées étaient disputées par des mafias alliées à des entreprises déboussolées, immenses filiales qui n'avaient cessé de conglomérer pour mieux résister aux bouleversements et, dépassant une masse critique, ne savaient que faire de leur puissance inemployée, se voyaient un destin politique national, achetaient des gouvernements, épousaient un patriotisme étrange où se mêlaient défense des frontières et cupidité mondialisée. Le pacte Huan-Bayer/Modkine était l'une de ces alliances bizarres, et le monde fourmillait d'exemples de tels accouplements, à des échelles variables. Des États voyaient dans des communautés du crime des soutiens provisoires, des mafias s'enrichissaient en ouvrant aux holdings des territoires conquis par la force. Tout devenait possible.

Les velléités des uns et des autres, les projets génocidaires d'un Doline en Europe, hégémoniques d'un Modkine en Russie ou d'un Wong en Chine, avaient été contenus par les simples effets de la pénurie, car la guerre est coûteuse. On avait pu considérer que la dureté des conditions de vie pouvaient convaincre l'humanité, bon gré mal gré, de se résoudre à la fraternité universelle. Ce n'était pas si naïf, car quel autre moyen permettait d'éviter la fin ? Il fallut apprendre que l'humanité recèle

toujours assez d'énergie pour continuer de se battre. Un entêtement à s'autodétruire, prôné par les démogénistes. Une vision du monde dont les adeptes saluaient chaque effroyable massacre. Mon Dieu, se disaient les gens, croyants ou pas, Mon Dieu que cette apocalypse était lente ! Comme la vie souffrait inutilement ! Ne pourrait-on pas abréger nos propres souffrances ? « C'est sur quel canal ? » interrogea un soldat. Personne n'aurait su répondre. Une de ces chaînes clandestines, éphémères, qui se greffaient aux canaux officiels ou privés de renom, comme celui de Doline, avant d'être repérées et déconnectées. « Ce doit être celui du pays » supposa un autre. Le commando, petit à petit, s'agglutinait autour de Marie-Méthode, devant le trop petit écran. Elle, ne bronchait pas. Grace ne savait que lui dire. Le coup avait été rude, bien que sa fidèle disciple aie toujours envisagé ce moment. Pourvu qu'elle ne m'en veuille pas, espérait surtout Grace, qui avait une propension à se sentir coupable de tout, aptitude dont se moquait son cher Malik, il y a longtemps.

Elle revint à Pamilla Ark. Assise devant une baie d'où elle dominait la ville, la scientifique n'en menait pas large. Grace l'impressionnait. Prisonnière. Désavouée. Vaincue. Elle n'avait pourtant rien fait de mal, selon son propre bilan de l'affaire. Tout ça la dépassait. Ark se demandait comment elle avait pu se retrouver dans une pareille situation, elle, la savante prometteuse, l'enfant prodige de sa famille, qui avait fait ses études en génétique malgré la déliquescence des services publics et des universités, avait écrit une thèse remarquée sur les chimères. Elle, la jeune française obstinée venue en Allemagne à l'appel de Huan-Bayer, embauchée dès son premier entretien. Excellente paye,

appartement de fonction, expérimentations ignobles. Elle avait fait taire ses élans humanistes pour nourrir sa famille restée en France, en périphérie de Paris, dans une de ces anciennes villes transformées par l'effondrement, une génération plus tôt, en camps de transit pour réfugiés de l'intérieur. Les années n'avaient fait qu'aggraver la situation et ses parents et fratrie avaient fui, tenté de la rejoindre, s'étaient heurtés aux frontières hermétiques, à la traîtrise des passeurs et avaient finalement reflué dans une zone contaminée, plus au sud. Vies abrégées par le cancer, procréation fortement déconseillée, certes, mais de la place, des maisons disponibles, de l'eau, du gibier, une relative tranquillité. Les revenus de Pamilla leur parvenaient sans faillir, sous forme de produits échangeables, de nourriture, par l'intermédiaire des colporteurs, corporation réinventée, engendrée par les nécessités de l'époque. Elle rêvait de pouvoir enlever ses proches à leur condition et les faire venir ici. Cela s'était avéré impossible jusque là, et elle avait cru, après avoir été injustement écartée à cause d'Hennelier, aux promesses de ses patrons. Ce nouvel essor, ce départ en Afrique, indépendante, assez riche pour fonder son propre laboratoire, commencer une nouvelle vie, travailler pour le bien des autres, enfin. Elle avait méthodiquement pavé son enfer personnel de ses propres bonnes intentions.

« Vous pouvez me dire ce que je suis, ici ? Une prisonnière, un otage, une employée de Huan-Bayer ? » Grace posa sur elle un regard pénétrant, celui qu'elle avait mis au point quand elle endossait le rôle de la Christosa. « Un secours, répondit-elle. J'ai négocié avec les autorités pour qu'ils me laissent un moment avec vous. Je ne sais pas ce que vous êtes pour eux. Moi, je ne m'intéresse qu'au sort de mon fils. Vast a franchi la

frontière. Dites-moi où il emmène Robur.

- Tout devait se passer à Terruel, énonça Ark sur un ton morne. Maintenant, il improvise. Il va chercher à se placer sous la protection de Modkine, je présume. Il y a le centre Krebia, en Ukraine, ils ont un labo bien équipé... » Grace ne décela pas que la région était connue de ses espions, qui surveillaient un camp de Doline, là-bas, pour préparer sa libération. « Pour faire quoi ? C'était quoi, le projet, pourquoi est-ce qu'il emmène mon fils ? » Ark eut une expression fataliste : « Je n'en sais rien. Une sorte de trophée, peut-être. Quant à ce qu'on voulait faire... Le projet avec le symbiote, vous voulez savoir ?

- À votre avis..., plaisanta Grace, d'un air sinistre.

- C'est complexe.

- Essayez.

- Prima est une sorte de protozoaire entièrement fabriqué, c'est d'une conception très originale, une créature biologique de synthèse dont la substance peut faire office de sang artificiel ou de tout fluide utilisé dans le corps humain, y compris le cerveau, c'est révolutionnaire, cette pluripotente, vous savez. Hennelier et Vast ont découvert que cette lymphocyte d'un nouveau genre était aussi un excellent conducteur d'information, plus rapide que la fibre optique ou n'importe quel supra-conducteur. C'est dû aux neurones artificiels qui sont là, au départ, pour transmettre l'influx nerveux, mais ça a dépassé les prévisions, de loin. Et ce n'était pas fini, ils sont allés de surprise en surprise. Chez Huan-Bayer, ceux qui étaient au courant ne parlaient plus que de ça : il y avait des signes de stimuli en fonction des informations transmises. Vous vous rendez compte ?

- Pas bien, non.

- Comme si Prima allait au-delà des 1 et des 0... La lymphe ne se contentait pas de conduire ; elle engrangeait, analysait, stockait, sans sollicitation. Ils avaient créé une intelligence. Mais comment connaître la pertinence de ses analyses, comment les traduire, comment l'améliorer et l'utiliser ? Il nous fallait un vecteur, une intelligence humaine.

- D'accord. Pourquoi Robur ?

- Prima est une lointaine déclinaison des travaux sur votre génome. Ce que nous savions de vos gènes nous permettait de penser que votre organisme serait le viatique idéal. Un métabolisme capable de symbiose avec le fluide.

- Mes gènes. Pas ceux de mon fils. Pourquoi lui ?

- C'est la faute de Hennelier. Malgré les pressions à l'intérieur de l'entreprise, il mégotait les informations sur votre génome, ce qu'il appelait le facteur G. Il l'a toujours vu comme la propriété de Doline — en fait, comme son trésor personnel. Je suppose que c'est un moyen pour lui de garder le contrôle, d'être sûr de ne pas être viré. Remarquez, je comprends, ça lui est déjà arri...

- Pamilla, répondez : pourquoi mon fils ?

- Nous avons pensé qu'il avait le même patrimoine génétique que vous. » La réponse surprit Grace. « Je ne vais pas vous donner des leçons en génétique, mais il faudrait un clone pour ça. Robur ne peut pas être mon clone, c'est un garçon. » Ark semblait ennuyée. Elle chuchota *Bien sûr, bien sûr*, avant de se décider : « Tout cela a un côté assez.. mystique. Vous êtes-vous déjà demandée qui était votre père biologique, avez-vous mis un nom ou un visage sur le géniteur de Robur ? »

## Chapitre 11

### Livre de Robur & second livre des chimères

Robur apprend qu'il est un vendu.

Massacres, génocides, guerres civiles... croyez-vous que nous soyons enfin parvenus à la fameuse période des Conflits, qui trouva son paroxysme dans l'année noire ? Pas même. Comment distinguer alors les Conflits de cette épuisante litanie d'horreurs ? C'est le point de vue qui rend la distinction difficile. Nous n'avons pas quitté l'ouest de l'Europe, qui est à feu et à sang depuis l'effondrement. Ailleurs, des pays, des contrées entières, vivent dans une stabilité relative et, si on ne peut plus comparer leurs conditions de vie avec celles du siècle précédent, elles restent acceptables. Certains États sont encore solides, point trop corrompus, et gèrent honorablement le changement climatique, l'effondrement des énergies et des espèces et la raréfaction des matières premières. Voilà ce que les Conflits vont changer : la dislocation commencée en Europe se répand, déborde, contamine le reste du monde. Difficile de situer un déclenchement, une date qui marquerait, ferait sens, qui dirait : cela a commencé ainsi. Bien sûr, on pourrait évoquer Oulan-Oude et les anéantisements que sa disparition augurait, mais on pourrait tout aussi bien situer un moment dans la désagrégation des anciennes grandes superpuissances. Telle élection, telles émeutes, tel coup d'État. Difficile de désigner l'incident qui fit se vautrer l'humanité entière dans son orgie funèbre. Joël Klevner en avait l'intuition : la genèse du futur s'installe sans que nul ne puisse jamais en préciser le point augural. Quelle est la genèse de la genèse ? Simplement, un jour, nous serons entrés dans

la période des Conflits. Nous n'en sommes qu'aux prémices. Lecteur fatigué, cesse de te plaindre, songe à l'effroi de l'auteur qui considère l'ampleur de la tâche restante ! Songe à lui le temps de ce point de parcours nécessaire, et puis oublie.

Deuxième génération. Une trentaine d'unités viables. Ce cher Zoandre était certes adorable, mais limité, aux yeux de son créateur. Les nouvelles versions, individus couverts de duvet, dormant les uns contre les autres, avaient incubé dans un placenta synthétique, mis au point grâce aux avancées faites à partir de 'Prima'. Plus besoin de passer par la biologie. Procréation, gestation, mise au jour, tout était produit par la génétique de synthèse. Parmi le groupe d'individus, neuf mâles de types différents, porteurs de gènes variables, la trouvaille de Hennelier. Les autres étaient des femelles, d'un seul type. Chez elles, certaines cellules pluripotentes, dont les noyaux avaient reçu les gènes de Grace Noex, avaient montré une capacité étonnante à stocker le matériel génétique des semences mâles, constituant ainsi une sorte de spermathèque pérenne dans laquelle les femelles pouvaient puiser et, peut-être — il faudrait le vérifier — élaborer ainsi une progéniture mieux adaptée, gestation après gestation.

L'ordinateur avait calculé une courbe de fécondité des almastyes. Si tout se passait selon les prévisions, dans quelques décennies, Hennelier aurait constitué une population. La perspective avait de quoi lui faire oublier la trahison de Vast, les coups tordus de ses propres patrons. Il était heureux, et soulagé d'être heureux. Parce que les vexations, les épreuves, les pressions, précédaient chez lui les montées d'envies sadiques, les



errances dans la ville à la recherche de proies. Et il n'aimait pas ça. L'image de cynique et de misanthrope dans laquelle il se complaisait était un rôle, il s'en était persuadé. Existe-t-il pire travers que de se leurrer sur sa propre nature ? Parfois, il tentait de convaincre son reflet qu'il détestait faire du mal. Ce n'était jamais très convaincant ; un autre que lui-même lui aurait éclaté de rire au nez. Ce soir donc, il se sentirait bien, il n'y aurait pas de chasse nocturne, pas de rituel mortel. Ce soir, il dormirait bien. Quant à Vast, qu'il crève, ce petit fumier ! Hennelier consultait les résultats de transmission via Prima. De mieux en mieux. Cependant, si on s'en tenait au projet initial, c'était médiocre : le biotype posait des problèmes de compatibilité avec le corps humain. On pouvait deviner une sensibilité, une volonté hostile. Prima regimbait. L'équipe était désemparée. Décidément, il aurait été prudent d'attendre de mieux connaître leur création avant d'imaginer en faire quoi que ce soit. Vast avait commis un acte fou en s'inoculant un fragment de la lympe. Et il avait été plus qu'inconséquent en expérimentant une symbiose de Prima avec l'enfant de Grace. « Vast n'a rien volé, avait affirmé le grand parton, Huan, quand il l'avait appelé après le désastre de Terruel. Il a obéi à mes ordres.

- Pourquoi tant de mystères, alors ? Pourquoi ne pas avoir demandé ça à mon équipe, à moi-même ? » essaya Hennelier, qui se doutait de la réponse. « Vous travaillez toujours pour le Général Doline. J'estime que vous n'êtes pas fiable. Et l'opération Terruel était ultra-secrète. » Dernière remarque aussi rageante qu'amusante, Hennelier faillit échapper un rire narquois : « Ultra-secrète... Toute la planète a vu votre symbiote ravager les villes. » Huan n'était pas du genre à se laisser entraîner dans une

conversation qui lui échapperait. Il éluda et changea de sujet.

- Où en êtes-vous sur les chimères d'agrément ? » C'était ainsi que Hennelier avait 'vendu' la création de Zoandre et de ses épigones. S'il avait demandé des moyens pour fabriquer une race du futur, en prévision de la disparition de l'espèce humaine, rien n'aurait été possible. « Je mets au point une version capable de parler. » Le patron émit un borborygme, trahissant sa mauvaise humeur.

- Une bête d'agrément qui parle risque de provoquer un certain malaise chez nos clients, vous ne croyez pas ?

- Nous ferons des tests. Le langage serait limité. Les 'zoandres' seront peu intelligents, mentit Hennelier.

- Bon, soupira Huan, perplexe. On me dit que vous travaillez à les rendre inter-féconds ?

- Pour nous, pas pour les individus vendus dans le commerce.

- Vous comprenez que, si nos créations sont capables de se reproduire sans notre intervention...

- Bien entendu, monsieur.

- Il y a eu le précédent des buffalos roumains, n'est-ce pas ?

- Il ne vous échappera pas que je ne travaillais pas encore à votre service. Ce sont les équipes de Schoemann et Ark qui ont produit...

- Je sais.

- Pareil pour les mutés » grinça Hennelier, qui avait des envies de vexer son patron en lui représentant impitoyablement les échecs passés. Qu'on ne l'emmerde pas, lui. Cela fonctionna. Huan clôt aussitôt la conversation sur une formule de politesse toute vibrante d'irritation contenue.

Ils étaient loin à l'intérieur des terres, dans des régions qui avaient subi les assauts de leur grand voisin au cours des ultimes soubresauts de la superpuissance d'antan. Des contrées de l'est dont on ne parlait plus, les consciences de l'ouest étant occupées par trop de malheur à leur porte. On avait effacé de la mémoire les landes et plaines sinistrées, dépeuplées, de cette vieille terre slave, ces anciens territoires disputés par les gouvernements européens et russes, dévastés par un demi-siècle de guerre, emportés au final par Modkine. Le mafieux louait ses domaines conquis pour stocker des produits toxiques ou essayer des armes sur la population. Ici, loin des regards, il accueillait le pire camp d'extermination de Doline, qui voisinait avec un centre d'expérimentation. « On aurait dû commencer par là, râlait le jeune savant. Si Huan m'avait écouté. » Le grand patron avait préféré que la fusion humain/biotype se déroule dans son propre centre. C'était compréhensible et Vast s'était incliné, n'ayant aucun argument pour s'opposer à ce choix. Personne n'aurait pu imaginer que le phénomène de fusion allait muter aussi spectaculairement.

Ils s'étaient arrêtés pour manger des biscuits de troupe. Les réserves s'amenuisaient. Matria passait en revue les pages géographiques de son minimod, en vain. « Quel pays ! râlait Matria. Vous savez où on peut trouver une station ? Le GéoP n'est pas à jour, il m'indique la ville déserte qu'on vient juste de traverser. Y'avait rien, tout est mort. » Vast considéra que cette question de pure forme ne lui était pas vraiment destinée et la négligea pour tendre un paquet de biscuits à Robur. « Dis-moi, qu'est-ce que tu as ressenti au moment de ta fusion avec Prima ? Comment ça s'est passé ? » Robur soupira. Il peinait à ouvrir le petit sac de toile protecteur. Vast retint des mots d'agacement : de toute évidence, le

gamin prenait le prétexte du paquet pour éviter de répondre. Debout, appuyée contre la carrosserie, Matria buvait son eau fraîche à petites gorgées, regard perdu sur l'immuable paysage de forêt calcinée, tout autour d'eux. Vast détourna son irritation en acceptant de renseigner son pilote : « Modkine sait où nous sommes. Ses hommes viendront nous chercher si nous tombons en panne. » Enfin, le paquet céda et Robur y plongea une poignée avide.

- J'arrive pas à expliquer, monsieur. Faut me croire.

- Je ne te crois pas. Tu as souffert ?

- Pas vraiment. Je me sentais engourdi.

- On a vu le fluide suinter de toi, de tous les pores de ta peau. Tu as bien dû sentir quelque chose ? Hmm ? Tu as eu mal ? Comment ça s'est passé ? Raconte !

- Je sentais ça couler de moi, j'avais un peu froid. Non, en vrai, j'avais pas vraiment froid. J'étais engourdi, je vous ai dit.

- Et... est-ce que tu l'écoutais ? Il te parlait ? Comment est-ce que vous communiquiez tous les deux ?

- Je peux pas expliquer. C'était bizarre.

- Tu pourrais me dire, tu refuses de me parler, tu mens. Tu devrais...

- Vous êtes une espèce de Mengele ! proféra soudain Robur, en postillonnant un nuage de biscuit écrasé.

- Hein ? De quoi tu parles ? » Vast ignorait l'histoire des expérimentations des médecins nazis. Robur l'avait appris peu de temps auparavant, c'est Prima qui lui en avait offert l'exemple au temps de leur compagnonnage forcé, pour qu'il les compare aux actes de Vast et de son équipe. D'un geste automatique qui lui était familier, il toucha de la paume son ventre,

comme pour s'assurer que Prima n'y était plus.

« Vous vous êtes servis de moi comme d'un cobaye de laboratoire !

- Eh bien, oui, un cobaye, qu'est-ce que tu es d'autre ? protesta Vast, qui ne comprenait pas comment ses questions bienveillantes avaient pu dégénérer en dispute, et voulait reprendre l'avantage.

- Quoi ?

- Tes parents ont signé, réveille-toi ! Cobaye, oui, bien sûr, bien monnayé par une famille heureuse de se débarrasser d'un rejeton adopté et ingrat. »

Robur demeura interdit. Il fallut quelques secondes pour que la bataille des mots produise son cortège de blessures. Il sentit d'énormes sanglots le suffoquer. Matria, impitoyable, ricanait sans même le regarder. « P'tit con... » siffla-t-elle. Ce fut horrible. Robur avait envie de mourir. Une envie claire et indiscutable. Un besoin. Ne plus rien savoir, ne plus rien entendre. Matria lança un juron. Alerté, Vast sursauta. Elle déverrouilla ses armes. « Noex ! » fit la guerrière, en ouvrant les portières. Le cœur affolé, bouleversé par la collision du désespoir et de la joie, Robur discerna une forme dans le ciel. Évoluant entre deux nuances de l'atmosphère, une longue carcasse luisante approchait en silence. Le dirigeable de la Christosa.

L'océan. Le vent. « Les tempêtes de plastique naissaient là, paraît-il. » Lucas ne réagit pas et sa mère se tut. Il était assis entre ses parents. En colère contre lui-même de ne pas être capable de savourer ce moment d'intimité réduite à eux trois, sans Robur, comme avant Robur. Souvenirs sous-jacents, inatteignables pourtant, trop enfouis pour se manifester à sa conscience. Georg expliqua le phénomène des plastorms. Il voulut

enchaîner avec la description des grands incendies que les tempêtes avaient générés. Il bricola quelques approximations et abandonna avant que son ignorance ne fût trop flagrante. Il flatta l'épaule de son garçon, pour conclure : « Tu as de la chance de n'avoir jamais connu ça. » Les deux adultes échangèrent un moment à propos du grand incendie et de leur enfance. Et puis ils se turent, fatigués, absorbés par la force lancinante de la mer devant eux. Le ciel était de ciment, un gris verdâtre, inerte, les flots reprenaient ces nuances rompues d'obscurité. Les franges des vagues cognaient la côte délabrée. Lucas avait rêvé d'une plage avec du sable. Ses parents aussi. Ils avaient oublié que le sable avait été avalé par la sape de l'océan. Là dessous, des villes englouties avaient emporté avec elles leur époque et leurs rêves. Cynthia était affreusement déçue. La scène ne se déroulait pas dans le beau cadre qu'elle s'était représentée, la majesté de la nature sauvage, l'assise ferme et tendre du sable sous elle, et les paroles émues qui balancent, sous le vent, d'un cœur à l'autre, et ouvrent l'âme. Lucas avait envie de les remercier parce qu'il savait l'importance de ce moment pour eux, il les savait meurtris par la perte de son frère, aussi démunis que lui ; or, ses pensées étaient comme malaxées, trop confuses pour laisser place à la reconnaissance, qui exige la carté. Remué de contradictions et de colères inexprimables, tout lui faisait querelle.

« Et maintenant, vous allez où ? » dit-il cruellement, résolu à achever de briser l'espoir parental, émietté par la rumeur sombre de l'océan. Ils se tournèrent vers lui dans un même mouvement. Cynthia interloquée, Georg essayant tout de même : « Nous repartons ensemble, Lucas. Ensemble. J'ai entendu parler d'une communauté qui cherche des

couples avec enfant. » Georg regretta aussitôt ses paroles : il venait d'attribuer à leur fils un rôle de billet d'entrée dans une communauté. Si l'idée lui apparut, Lucas ne s'en servit pas pour blesser davantage ou pour s'offusquer. « J'ai dit que je rejoindrai la Nouvelle Constantinople. C'est ce que je vais faire. Vous ne pourrez pas m'en empêcher. » Cynthia écrasa un gémissement, l'écrasa vraiment, physiquement, d'un poing fermé sur ses lèvres. Georg amorça un monologue sur la raison, qu'elle submergea par une plainte de femelle blessée : « Ne fais pas ça ! Par pitié, j'en crèverais ! Tu veux mourir en martyr, c'est ça ? Pour quelle cause, pour quel avenir ? » Elle eut un geste pour l'amener contre elle. Lucas se dégagea et se mit debout. Sa voix en cours de mue se brisa : « C'est sûr qu'avec Robur, vous auriez pas eu à vous inquiéter ! C'était le gamin bien sage, lui. » Georg se redressa, fut contre lui, retenant son fils par le bras : « Laisse Robur tranquille. Qu'est-ce que tu crois ? Ils t'ont rentré des idées dans la tête, ça vaut rien, tout ça. C'est des histoires qui nous dépassent. » La colère de Lucas retomba soudain. Il s'exprima avec un aplomb, une solennité impressionnante : « Je ne veux pas vous faire de mal. Je ne veux pas mourir en martyr, maman. Vous voulez rester planqués quelque part, je vous comprends. Ce que je vous dis, moi, c'est que vous espérez vivre à l'abri, sans avoir à payer le prix. Ça, c'est une illusion. Ce monde est en flammes. L'apocalypse lente s'accélère. Votre 'Effondrement', c'est rien à côté de ce qui va se passer. » Cynthia l'interrompit, sur le même ton calme et assuré : « Tu parles de prix. Nous l'avons payé, le prix. Des années d'errance...

- Ça vous plaisait.

- Des années d'errance, et la mort de Robur. Et avant Robur, et avant toi,

tous ceux que nous aimions. Mes parents, les parents de ton père, nos frères, nos sœurs, tant d'amis, muslimes ou pas, oui, des musulmans, Lucas, tant de belles personnes qui voulaient seulement vivre. J'estime que ça suffit. Lucas, mon chéri, tu parles d'une illusion, mais qu'est-ce que c'est qu'un pays fondé sur le massacre ? Lucas, aie pitié de nous. » Il ne lui interdit pas, cette fois, de l'embrasser. Elle le serrait contre elle et répétait, éperdue : « Je ne veux pas te perdre. » Georg restait à distance ; Lucas semblait vaciller et il ne voulait pas, par trop d'empressement, rompre l'équilibre. L'accolade se prolongeant, il les rejoignit tout de même. Ils étaient tous les trois, souffles mêlés, à pleurer et à se demander mutuellement pardon. Pleurs de reconnaissance, d'amour, de bonheur, de soulagement. Cynthia débordait de joie. Lucas pesait davantage contre eux, contre elle, ses bras les enserrait plus fortement. Il pleurait aussi. Il avait besoin d'eux. La crise était passée. Cynthia faisait taire en elle la voix inquiète qui tentait de faire entendre que ce n'était que partie remise.

J'étais là, j'ai vécu ces événements. Pourtant, j'ai encore du mal à croire que j'aie pu être un enjeu, quelqu'un pour qui on se bat, pour qui on accepte éventuellement de mourir. J'ai vu des gens mourir pour me libérer. Qu'est-ce que vous dites de ça ? Des gens que je ne connaissais pas. Je pense toujours à ceux-là, depuis, malgré toutes ces années. De la nacelle, j'ai vu d'abord s'égrener un chapelet de bombes qui a pulvérisé la route, là-bas, devant nous. J'ai vu le dirigeable s'élever et manœuvrer pour nous survoler, nous contourner, puis épouser l'axe de la voie, descendre à en effleurer la surface poussiéreuse pour interdire toute retraite, et Matria,



dents serrées, plus sauvage, plus dingue, plus belle que jamais, lancer la voiture d'abord vers la partie du revêtement bombardé, faire hurler la machine, puis brusquement faire demi-tour, pneus torturés, et foncer sur le dirigeable, vitre ouverte, tirant dans l'espoir de faire exploser l'hydrogène du ballon. C'était impossible, à cause de la gaine de kevlar sur l'avant, elle le savait, mais elle a tenté sa chance. Parce qu'au delà du dirigeable, c'était la route praticable, libre, la ville fantôme où se cacher. Bousculé, chaviré, tabassé par l'habitacle, je m'accrochais à Vast, qui s'accrochait à ce qu'il pouvait. Tout allait très vite, j'avais peur, c'était violent. Nos saccages et nos tueries, la violence de Prima, ne me faisaient pas le même effet. Quand j'étais inclus au symbiote, je ne disposais, pour jauger ce qui se passait à l'extérieur, que d'un fragment de conscience, la fusion m'avait augmenté et divisé à la fois. Là, c'était différent, j'étais l'enfant singulier, entier, ballotté au gré d'une histoire trop grande pour lui, juste un gamin qui craint pour sa vie. La nacelle toucha le sol, rebondit un peu et les soldats dégringolèrent par grappes d'une ouverture sur le côté. On fonçait sur eux. Aucun ne répliquait ; ils ne voulaient pas me blesser. Dans la voiture, Vast engueulait Matria qui accélérait, direct sur la forme obèse, au bout de la route. Ses cris montaient dans l'aigu d'une façon grotesque. « Vous allez pas... mais vous allez pas ?... Fouck ! Non ! » Plan sommaire et efficace : faire peur à Grace, l'obliger à décoller un peu, assez pour laisser passer la voiture sous le ventre du dirigeable. Matria faisait le pari que Grace ferait tout pour ne pas me blesser. Et en effet, la longue baleine de bambou s'est élevée, doucement, doucement, et nous on arrivait, vite, vite, on allait percuter, Vast hurlait, blanc comme le ciel, je hurlais, Matria vociférait une longue ultime insulte pour le cas où elle ne

s'en sortirait pas vivante, et tirait toujours, au jugé, sur l'immense carène d'argent qui jetait sur nous son ombre, la voiture ne dévia pas, racla le ventre de la nacelle, dépassa l'ombre, fonça délivrée sur la route dégagée. Un retour sous forme de fuite, un triomphe en retraite. Vast avait repris ses esprits, il cramponnait son minimod, appelait les gros bras de Modkine en russe et je pense que ça pouvait se traduire par Vous foutez quoi ? On nous attaque, bande de crétins ! Matria remit le pilote automatique et se retourna. Elle exécuta alors une danse parfaite, gestes souples, nets, un mouvement pour m'écarter, un autre pour écarter Vast, encore un pour s'assurer que j'étais bien aplati sous la banquette, elle braqua son arme, cracha une rafale dans la vitre arrière qui d'abord s'étoila puis, sous ses coups de pieds redoutables, sauta hors de son cadre et dingua sur le bitume qui filait. Là, elle s'accouda posément, je la distinguais comme en rêve depuis ma niche, ses bras posés contre le cadre, pas un cahot, pas un tremblement, elle tira encore en apnée, trois rafales ajustées. « Voilà » dit-elle simplement. Puis elle bondit vers l'avant et déconnecta le pilote pour reprendre les commandes. À la suite de Vast, j'osai pointer mon nez et considérai le dirigeable, derrière nous, éventré par des bouffées de flammes, je vis son enveloppe déchirée se gonfler puis s'affaler et, aux pieds de l'incendie, les silhouettes dispersées du commando et de Grace, fuyant par les bas-flancs de la route. « On se planque dans la ville » dit Matria. Vast riait, tout ébaubi d'avoir échappé à la vengeance de la Christosa. Matria fit disparaître aussitôt sa jubilation : « Vous réjouissez pas trop vite. C'est foutu. Noex a sûrement bloqué la sortie de la ville, et la route bombardée va obliger nos tatoués à passer ailleurs. On est faits, mon grand. » Sur ce constat, elle ajouta un

mystérieux : « Je n'entrerai donc pas dans l'Histoire. » Seul Vast comprenait le sens de cette phrase. Pour le reste, la situation le dépassait : « Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

- On libère le petit. C'est pour lui qu'elle est là. Avec un peu de chance, elle laissera tomber.

- Modkine va moyennement apprécier.

- Il veut Prima, vous l'avez dit. Vous prenez le tube et vous vous planquez jusqu'à ce que les renforts arrivent.

- Et vous ? » demanda Vast pour la forme, car en fait il s'en fichait, puisque sa vie serait épargnée dans ce scénario. Au bout de la route, la ville abandonnée se détachait de la lande charbonneuse par les dentelles de ses ruines. « Moi ? fit Matria, je vais faire le plus de mal possible. » Et, jugeant qu'elle avait pris une distance confortable avec les poursuivants, elle stoppa la voiture et me fit descendre avant de repartir. Sur la route, devant l'écran de flammes du dirigeable qui s'évaporait, Grace et sa troupe couraient dans ma direction. Elle serait là bientôt, ma mère biologique, je serais bientôt contre elle, on se parlerait enfin. Tout pourrait s'achever là.

Quand pose-t-on le point final d'une histoire ? Il me semble que je dois parler de mon frère, de Grace, de ce qu'il advint de Prima, mon récit doit intégrer le leur. Ma vie s'est poursuivie. J'ai traversé tant de crépuscules, vu tant de matins, tant d'innocents tombés pour rien, de salauds élevés pour nuire. Et il y aura d'autres matins, encore et encore. Les vivants baladeront leur inconséquence ; les morts inconsolables auront peur de l'oubli. Des innocents tomberont. Il y aura toujours d'autres matins. C'est impardonnable. Rien ne devrait survivre à la mort des innocents. Il nous faut apprendre l'indifférence de l'univers, son

indifférence à la persistance des chagrins, à la permanence des fautes, à la comptabilité défaillante des actes humains. L'apprendre c'est-à-dire l'éprouver dans sa chair par la blessure fondatrice de l'injustice.

## Chapitre 12

### Livre de Robur & second livre des chimères

Où Robur est sur le point d'entendre parler de son père,  
et où l'on assiste à un duel entre deux guerrières d'exception.

Grace fut enfin devant lui, à le toucher. À embrasser ce visage blême, éprouvé mais calme. Elle n'osa d'abord tendre ses bras. Le voici se disait-elle, incrédule, négligeant les deux soldats qui se postaient en protection, à distance respectueuse, et la course du reste de son commando qui poursuivait les fuyards en direction de la ville-fantôme. Le voici. Malik. Mon petit. Il lui sembla que sa vie entière se précipitait là, s'engouffrait comme aspirée par le point infime de cet instant. Elle répétait son nom sans y croire. Le lien qui la liait avec la vision qu'elle avait eue de lui, des années auparavant, juste la nuque d'un petit enfant qui dort, l'immobile couronne de ses cheveux blonds, la respiration tranquille perceptible à peine dans l'ombre, ce lien devenait chaîne indestructible. Pardon, avait-elle envie de dire. Robur la fixait, bouche bée, les yeux arrondis, incapable de parler. Elle s'agenouilla. Posa ses mains sur les épaules maigres de l'enfant. « Tu n'as rien ? » prononça-t-elle enfin. Robur fit non, d'un mouvement de tête. Et elle le plaqua contre elle brusquement, enfouit son visage contre sa gorge, respira de toute son âme sa peau, sa chair, sa peur, le huma comme fait une louve, et versa sur lui ses larmes, posa sur lui ses lèvres, mille fois, jusqu'à l'écoeurement.

Matria avait désigné à Vast un immeuble quelconque, noirci, détrem pé, en partie effondré, dont l'architecture ancienne pouvait laisser espérer, au moins, des caves profondes. Il s'y était engouffré, tenant contre

lui une sacoche. La sacoche contenait le tube où patientait Prima, comme un génie patiente dans sa lampe. Lampe très sophistiquée, en l'espèce, puisque tempérée, blindée, alimentée par une pile puissante fournissant une énergie continue au biotype. Là-dedans, Vast avait estimé que Prima pouvait vivre deux semaines sans problème. Que la créature crève d'ennui dans cet espace minuscule où elle ne recevait aucun stimulus, ne l'effleurait pas. Seul Robur, comme il l'avait affirmé, connaissait assez son caractère pour le supposer. Vast erra parmi des éboulements fétides, rongés par des herbes hostiles. Il désespérait de trouver une cachette quand, au détour d'une paroi, une arche démolie se présenta à lui. Une étroite faille noire s'enfonçait sous la voûte brisée. Il aventura son buste dans la cavité, la trouva suffisante, y pénétra résolument. De l'intérieur, il attira vers lui assez de débris, de moellons et de branches pour masquer l'entrée. C'était une tanière animale, minuscule et puante. Assis là, pensif, désorienté par la précipitation des événements, il activa le mode balise de son minimod, pour que les hommes de main de Modkine le retrouvent. Puis il extirpa le tube de la sacoche. Il était intact. Une lumière opalescente en rayonnait. Prima était là. L'admirant, la faisant jouer devant ses yeux, il s'abandonna à une sorte d'étonnement. Cette lueur lunaire, cette substance informe était une vie. Il s'émerveillait à la perspective que cette chose impensable était sa création et lui vaudrait la fortune — et accessoirement, la sécurité qu'elle autorise.

Marie-Méthode entra dans la ville. Avec elle, une douzaine de disciples, commando d'hommes et de femmes les plus aptes à cette mission, répétaient mentalement la prière du combattant, *ne permets pas la victoire de mon ennemi*. Ils avançaient au pas de course. Rassérénés par

la vision de leur sainte matrone embrassant son fils, ils allaient, tout gainés de protection miraculeuse. Ils allaient, galvanisés par le sacrifice des leurs, prisonniers de la nacelle en flammes, happés par la gueule éclatante des explosions d'hydrogène. Ils allaient se venger.

Virgo Matria attendait le commando avec un FM 40, plus léger, plus maniable que les versions précédentes. Une arme extraordinairement précise. La voiture était remise dans une ruelle délabrée, elle était assez bien cachée (trop en évidence, les moines soldats pourraient flairer le piège), mais Matria n'avait pas correctement effacé les traces de roues qui trahissaient sa manœuvre, et c'était voulu. Elle s'était postée en hauteur, dans l'axe de la ruelle. Ceux qui s'approcheraient de la voiture s'offriraient à ses tirs, quelque précaution qu'ils prennent.

Ils déambulèrent longtemps, progression ralentie par les précautions tactiques. Le coup de force de la voiture fonçant sur le dirigeable puis sa destruction, leur avait montré à quel point Matria est dangereuse, qui sait quel piège elle leur réservait ? Des explosifs, planqués dans la voiture ou cachés parmi les ruines, des tirs de précision depuis une hauteur, tout cela à la fois ? Marie-Méthode reçut un appel de Grace. Elle lui demandait d'arrêter les recherches. Leur mission — sauver son fils — était accomplie. Qu'importe à présent ce qui adviendrait à Matria et à Vast. « On rentre » dit la sainte. Marie-Méthode répondit « Oui, Christosa », mais ne transmit pas l'ordre. Ils avaient un compte à régler avec Virgo Matria. Et Marie-Méthode, la première, devait venger la mort de Cyril. Pour eux, il s'agissait à présent de clore l'histoire. Abattre Matria mettrait un point final à la trajectoire amorcée lors de leur embarquement. Combien d'actes héroïques ont-ils été accomplis pour

assouvir le besoin primitif qu'ont les hommes, de la résolution ?

L'un d'eux fit un signe. Silencieux, il désigna des traces en partie effacées sur le sol. C'était récent. Une voiture venait de passer là. Sur ses gardes, le commando suivit cette piste en ordre dispersé. Ils avaient la pratique de cette guérilla urbaine, l'avaient éprouvée pour reprendre des villes occupées par Doline. La situation était très différente : d'habitude, ils étaient plus nombreux, appuyés par des blindés, ils bénéficiaient de l'observation des drones et de serfs en éclaireur, capables de repérer des tireurs embusqués. Là, rien de tel. Avancer en petit effectif dans la ville abandonnée en sachant qu'ils étaient les cibles d'une guerrière redoutable, les rendaient plus nerveux que de coutume. Ils ne se quittaient pas de vue. Marie-Méthode fit une série de gestes qui ordonnaient de s'arrêter et de se cacher efficacement. Il fallait réfléchir, observer, attendre. A plusieurs centaines de mètres devant eux, une placette rayonnait en ruelles, encombrées d'éboullis, sauf une. Les restes de traces semblaient indiquer que le véhicule avait abordé l'espace dégagé de la place avant de s'engouffrer plus loin. La seule ruelle carrossable était sur leur gauche, en direction de l'est. Le soleil encore haut irait s'inclinant vers l'ouest, dans l'axe de la ruelle, à contre-jour, un bon angle pour une tireuse d'élite. Un piège qu'il était à la fois difficile d'ignorer et d'éviter. Marie supposa qu'il y avait, vers le couchant, un bâtiment assez haut, invisible d'ici, où Matria attendait, à l'affût, que le commando s'approche de la voiture. Elle vérifia autour d'elle : Matria pouvait aussi les tenir en joue ici, dans cette rue. Mais tous les immeubles étaient effondrés, les rares façades encore debout faisaient des parois plates, découpes noircies ouvrant sur le ciel. Aucun guet possible. Matria avait dû improviser. Marie émit un sifflement



pour attirer l'attention du commando. Par gestes codés, elle transmet ses ordres. Trois iraient vérifier la voiture, trois autres prendraient dans l'axe de la ruelle en remontant vers l'ouest, elle et le reste du commando contourneraient le pâté de maisons pour aborder sur la tangente, le point en hauteur qu'ils découvriraient alors et où, probablement, Matria se tenait.

Marie le vit s'élever au dessus des toits dès qu'ils eurent amorcé leur approche, après le contournement prévu. C'était un gratte-ciel. Haut, nu, décavé, façade décharnée, un épouvantail. Un squelette d'enseigne couronnait la tour, avec pour diadème de grosses lettres cyrilliques en plastique délavé. Le bâtiment orientait des centaines de fenêtres vers la ruelle. Là-bas, hors de sa vue, les deux groupes envoyés, l'un vers la voiture, l'autre remontant, à partir de la petite place, la rue plus large en direction de l'immeuble, faisaient des cibles faciles. Elle devait se tenir prête, observer les départs de tirs quand Matria ouvrirait le feu. Elle avançait prudemment, suivie par ses frères d'armes, se précipita contre le flanc rouillé d'une grande cuve, quand les coups retentirent, ponctuels, méthodiques, cinq, six, dix déflagrations espacées d'une fraction de seconde. Elle n'avait rien vu. Pestant contre elle-même, elle bondit dans la rue encombrée d'éboulements, se jeta derrière un reste de béton derrière lequel elle pourrait mieux observer. Les deux groupes répliquèrent. La rareté et la brièveté des salves accabla Marie : la redoutable guerrière avait éclairci ses rangs, dès le premier contact. « Sainte Christosa, ne permets pas la victoire de mon ennemi. J'en appelle à ta haute justice... » Un série de tirs fusa de la ruelle, assez loin, sans occasionner d'impacts visibles sur la tour. Trop grande distance, trop imprécis. Un flash illumina

une fenêtre du building. L'éclair fut suivi d'une détonation. Un seul coup, et un trop long silence. Il n'y eut plus de tirs de réplique du côté est. Le dernier des six compagnons que Marie-Méthode avait involontairement sacrifiés, venait de tomber. Immense paix sur la ville morte. Aucun bruit. Par une illusion malade, Marie eut l'impression de percevoir les pensées de son groupe. La sidération. Ils n'en revenaient pas. Virgo Matria était la meilleure tireuse qu'ils aient jamais affrontée.

La source de renforts la plus proche était celle de ses espions. Ils étaient peu nombreux, sans armes significatives, mais motorisés et, gens du cru, capables de trouver des solutions pour protéger, nourrir, déplacer la petite troupe. Grace les avait contactés, au risque de les faire repérer. Pas d'autre solution, vu les circonstances. Avec son fils et ses deux gardes, elle s'était réfugiée à distance de la route défoncée et des débris fumants du dirigeable. Un chaos granitique assemblé comme un grossier appareil de pierres au milieu du paysage, faisait un poste d'observation convenable pour attendre. Les deux soldats s'étaient camouflés dans la lande, invisibles parmi les restes de forêt incendiée, à l'abri dans des cratères d'obus. Ils étaient particulièrement attentifs à la perspective de la route, à l'opposé de la ville. Si les hommes de Modkine arrivaient par là, ils seraient bloqués par l'énorme crevasse qu'avaient causé leurs bombes, et devraient faire un long détour. S'ils tentaient malgré tout de traverser, ils devraient essayer leurs tirs. Du temps gagné pour l'équipe qui fouillait la ville fantôme. Des détonations retentissaient là-bas, atténuées par la distance. Le combat était engagé. Aucun ne doutait qu'il ne fût à l'avantage de Marie-Méthode et de sa troupe.

L'écho des coups de feu, perdus au dessus des terres, avaient interrompu Grace. Elle comprit que Marie ne lui avait pas obéi. Elle ne lui en voulait pas. Après un temps de silence minéral, elle revint à leur conversation. « Je n'ai aucun droit sur toi, lui disait-elle. Quand tout ça sera fini, tu pourras choisir de retrouver tes parents adoptifs.

- J'aimerais bien. Si ça ne les met pas en danger.

- Tu es quelqu'un de bien, de penser à ça. Je les protégerai, je vous protégerai. Tu peux aussi rester avec moi. Ou alterner. Tous les choix t'appartiennent. Aucun n'est mauvais. »

Je la regarde. Son profil durci par la fatigue, comme doit être le mien. Est-ce que je lui ressemble ? C'est possible. Quelque chose dans la forme du visage, la façon de plisser les paupières et son sourire. À ma grande surprise, je m'aperçois que je suis déjà habitué à la côtoyer. La Christosa, la Mahdi, celle que tant redoutent ou vénèrent, est déjà entrée dans la banalité, à mes yeux. Grande femme blonde au yeux clairs, voilés de gris à cet instant. Je ne sais que lui dire. Retrouver mes parents, vivre près d'elle... ce ne sont que des mots, je ne vois rien de ces projets pour l'heure. Je brûle de parler du passé et depuis tout à l'heure, elle discourt sur l'avenir. Je sais qu'elle va évoquer ma naissance, mon père biologique peut-être, et pourquoi elle m'a abandonné. Elle ne peut pas y échapper. Depuis toujours, Georg et Cynthia m'ont abreuvé de mots lénifiants pour adoucir ma peine qu'ils s'imaginent si grande. « Elle ne pouvait pas faire autrement », « Ta mère a fait ça pour te sauver », etc. J'espère qu'elle ne me resserrera pas la même broute, même si elle contient une part de

vérité. Je veux sa version. Sa version crue, nette, sincère. Elle me regarde, après un long long silence. Son visage se crispe, elle est tellement sérieuse soudain. Elle hésite. C'est maintenant. Elle va me dire. « J'ai vécu des années dans un brouillard complet », commence-t-elle. Je n'ose pas la regarder. Nos cœurs battent à l'unisson, tout ce que je suis s'insère dans le tissu de sa voix. « J'étais complètement paumée. Ne sois pas blessé si je te dis que, pendant longtemps, j'avais effacé ton existence. Je ne savais plus rien. Ne sois pas blessé parce que je n'étais rien de plus qu'un animal. Et encore. J'étais un fantôme, c'est plus juste de dire ça : un fantôme. J'étais morte, au fond. Je crois que je vivais seulement par habitude, si on peut appeler ça vivre. Il y a quelques années, on m'a secourue, soignée, 'réparée', on m'a posé des questions sur mon passé. Et j'ai commencé à fouiller mes souvenirs. Et tu m'es revenu. Tout a afflué d'un coup. Ta naissance, quand je t'ai donné à Georg et Cynthia. C'est terrible, je devrais te dire que j'ai toujours pensé à toi. Mais il y a eu cette parenthèse morte. Je ne veux pas te mentir...

- Et mon père, c'est qui ? » Je m'en veux, j'ai été brutal, presque méchant, je voulais demander *Pourquoi tu m'as abandonné ?* mais la phrase qui m'a échappée, là, avait une urgence plus grande, une plus forte exigence, c'est venu du fond de moi. L'abandon, je crois que j'ai compris, les circonstances, dans ce monde horrible, ne lui ont pas laissé le choix. D'accord. On y reviendra peut-être mais je vois bien que c'est accessoire. Donc, la vraie question est : « Qui est mon père ? » Et là, je vois son expression devenir grave. Elle hésite longtemps. Je suis prêt, je sais qu'elle va me parler d'un viol, je la plains, ce doit être tellement difficile pour elle, je suis mal à l'aise mais je l'ai voulu, mes muscles se tendent

comme pour prendre de l'élan. Alors, elle lâche en un souffle, une expiration libératrice : « Tu vas me prendre pour une folle, ou pour une menteuse. » Quoi ? Je retiens une exclamation, déstabilisé, je dois afficher une moue perplexe. Je la dévisage, vois son hésitation, encore. Elle tente de dire quelque chose qui la dépasse, qu'elle rumine depuis des années sans pouvoir s'en faire une idée précise. J'essaye de la rassurer, parce qu'il me semble que je peux comprendre : « J'ai fusionné avec un symbiote. Alors, la folie... »

Marie avait grimpé seule les étages de l'immeuble. Les autres étaient restés, selon ses ordres, dans la rue, en appui. En réalité, elle voulait affronter Matria en duel. Un étage, deux étages, cinq étages, où était son ennemie ? Les lèvres de la nonne articulaient sans vocaliser, « ne permets pas... » Planquée dans un recoin, Matria avait sans doute quitté son poste précédent, s'était réfugiée plus haut, ailleurs, la ruine était immense. Marie posait ses pas lents, précautionneux, sur une marche, une autre, la suivante. En silence. Par les murs crevés, la ville étalait son motif noir et gris sous un ciel monochrome. Marie avait laissé tout ce qui l'encombrait. Casque, barda, gilet blindé, ceinture bourrée de gadgets tintant et sautillant. Elles étaient à égalité, pensait-elle, avec son poignard et son flingue dans leur étui, et son FM à peine moins sophistiqué que celui de Matria. Ça se réglerait entre guerrières. Elle n'avait pas peur. Elle savait jouer dans la même catégorie. D'après le profil Opale que le commando avait étudié pendant le trajet, Virgo Matria était issue d'une famille aisée. Elle avait tout plaqué, dédaigné les promesses d'une existence préservée pour risquer une vie d'espionne et de mercenaire, de

tueuse impitoyable, efficace, réputée. Le confort matériel n'était pas sa motivation. Marie avait dès l'enfance, traversé des années de lutte pour la survie, comme tant d'autres dans ce monde brutal. Elle avait triomphé de tout avant de trouver, dans la communauté de Doline, une confrérie de soldats soudés, un entraînement professionnel. Puis survint la Christosa, et l'espoir qu'elle incarnait. Une sensibilité, un amour des humbles dans lequel la croyante Marie se reconnaissait. Les combats nouveaux, les batailles, les stratégies militaires, les victoires contre ses anciens frères d'armes, parfois. Malgré cela, peu de rancune les uns envers les autres. Nouvelle Constantinople ou sainte Christosa, Doline ou Mahdi, leurs engagements, parfois, se recoupaient. Étrange destinée, période folle. Cyril l'avait accompagnée, également fasciné par la figure de Grace Noex. Tous pensaient que Cyril et Marie étaient amants. Marie avait prié surtout pour ne pas avoir à affronter Guénelon.

Elle parvint à un endroit où l'escalier était démolì sur plusieurs étages, la paroi était ouverte sur l'abîme. Impossible d'aller plus haut. Elle s'accroupit contre un mur, sur un reste de palier, et attendit, aux aguets, de percevoir le moindre bruit, la plus infime respiration. La cage d'escalier béait sur une vaste portion de ciel. L'air y circulait doucement, portait à ces hauteurs le calme qui pesait sur la ville. Matria l'attendait ici, c'était certain. Marie devait s'exposer. Son seul accès pour espérer atteindre son adversaire était une ouverture de porte donnant sur le niveau où elle se trouvait. Encore fallait-il enjamber le vide. L'arme de Matria était puissante et multimodale. Elle permettait d'abattre un ennemi lointain, précisément — ce qui s'était produit. Poussée au maximum, elle pouvait aussi libérer une décharge explosive, dévaster une zone de plusieurs

mètres. Un effet 'grenade' à courte distance, recours ultime assez désespéré, car il vidait l'arme de son énergie. Matria aurait pu l'utiliser là, pulvériser le palier. Marie était persuadée que Matria conservait de son éducation un mépris pour la vulgarité. Le mode grenade du FM était excessivement vulgaire ; elle ne l'utiliserait pas. Elle n'utiliserait pas non plus de mini-serf, ces robots de la taille d'une souris qu'on envoie espionner le terrain. *À la loyale*, pensa Marie-Méthode. Est-ce que le souvenir de Cyril pesait encore, à cet instant, dans son envie d'en découdre ? Marie avait basculé dans un autre état d'esprit. Une compétition personnelle, une lutte pour se mesurer et savoir laquelle pourrait désormais poursuivre son destin, laissant derrière elle la preuve de l'étape franchie, sous la forme d'un cadavre. Entre elles, il y avait cette porte, cette gueule obscure où, quoi qu'elle fasse, elle devrait s'exposer, cible offerte. Marie doutait que l'esprit chevaleresque de Matria irait jusqu'à l'épargner si elle se montrait aussi bêtement. Son adversaire attendait d'elle qu'elle trouve une solution. Quelque chose d'élégant. Délicatement, lentement, Marie fit marche arrière, descendit l'escalier jusqu'à l'étage inférieur, en prenant soin de faire craquer légèrement, en un endroit ou deux, les gravats sous sa semelle. Sur ce palier, le même encadrement, mais dénué de porte, et l'étage sur lequel donnait cette ouverture, devant quoi elle était passée tout à l'heure, était encombré d'éboulis de béton, de plaques tombées du plafond, de ferrailles affalées. De quoi confondre l'acuité d'un regard, faire obstacle aux balles. Accroupie, postée en surplomb, Marie essayait de deviner la configuration de l'endroit. Les murs, sur ce niveau, étaient taillés de brèches et ponctués de fenêtres démembrées. Assez de lumière du jour

passait par l'ouverture de la porte pour mesurer l'espace où elle se jetterait. Il lui semblait pouvoir se coucher entre les gravats. Si Matria l'avait attendue là-haut, si elle avait perçu sa descente, elle était sans doute revenue elle aussi à ce niveau, ou était en train de le faire. Assez barguigné ! Marie régla son arme, prit une inspiration et bondit entre les décombres en mitraillant l'intérieur au jugé, heurtant le sol durement, de toute sa longueur. Elle se trouvait derrière un éboulis, à l'abri, juste écorchée aux débris de maçonnerie. Le fracas de ses tirs se perdait dans l'air, butait contre les cloisons défaites, s'abîma dans la salle ajourée que faisait l'étage. Soudain, son corps eut un spasme, la douleur fulgura le long de sa jambe, occupa la place du léger ébranlement ressenti au moment de sa réception. Incrédule, elle fixa sa cuisse gauche, le treillis déchiré et la macule sombre du sang qui s'élargissait. Oh non, se désola-t-elle intérieurement. Sainte Christosa, ne permets pas la victoire de ton ennemi. Dans la fraction de seconde de son saut, Matria avait réussi à la toucher. Une prouesse. Elle avait connu des épreuves plus désespérées, des blessures plus graves. Elle était plus en colère que paniquée. Sens aux aguets, elle palpa la blessure en se retenant de gémir. Pas d'os brisé, pas d'artère touchée ; le muscle déchiré, une douleur à couper la respiration. Elle appliqua sur la blessure une dose d'antalgique puissant, sorti de ses poches. De quoi garder le contrôle une heure, puis la douleur la submergerait. Il fallait se battre maintenant.

La lande était toujours silencieuse. Grace avait longuement observé la perspective de la route, à perte de vue, sans déceler aucune activité. Du côté de la ville, non plus, on ne percevait rien. « Avant d'être



la forêt, ici, il y avait de grandes étendues cultivées. Quand mes parents avaient ton âge, cette terre était réputée riche et fertile. » Elle avait eu besoin de cette brève diversion. Robur comprenait. Il était d'une patience angélique. Grace, cœur en miettes, se demanda si son petit Malik se serait comporté ainsi, quel caractère il aurait eu. Le petit Robur était un garçon affaibli par les épreuves. Regard doux, sourire sage, émouvant. Illuminant une physionomie de naufragé. « Ils ne t'ont pas donné à manger ? » L'enfant expliqua que si, mais peu, et puis il vomissait quand il mangeait trop. Il se sentait toujours fatigué depuis son 'passage' par le symbiote. Elle n'avait rien à lui donner, il haussa les épaules « C'est pas grave. Je vais essayer de dormir un peu, dès que possible. » Grace avait la gorge nouée. Il paraissait tellement fragile et tellement gentil. « Retrouver ta trace a été un tel bonheur... Voyons, par où commencer ? Mon passé s'est reconstitué, par bribes. Ça a été trop long et je m'en excuse. Les propos des autres, notamment de Pamilla Ark, ce que j'ai pu comprendre de leurs travaux, etc., m'a éclairée. On aurait pu croire... J'ai été agressée plusieurs fois, pendant ma période d'errance. Mais, curieusement, je sais qu'aucun de ces viols ne m'a mise enceinte. » Les joues de Robur rosirent un peu. Elle s'excusa : « Je ne devrais peut-être pas te parler de ça. Je manque d'expérience pour évoquer ces sujets avec un enfant. » Grace était d'une génération où un certain effet de balancier, avec aussi un statut de la femme en régression, avaient confiné les questions sexuelles et de reproduction aux seuls adultes avertis. Et puis elle ajouta, décidée : « Tant pis pour les réserves d'usage. Les savants du centre de Doline m'appelaient la Mutante. Mon génome est très particulier. J'ai pensé longtemps que c'était une lubie de Hennelier. Et puis, il s'est passé des

choses... » Instinctivement, elle posa sa main là où, il n'y a pas si longtemps, sa jambe s'arrêtait. « J'ai bien été obligée d'admettre... » Robur connaissait l'histoire — qui ne la connaissait pas ? — la mort dans le blèche de Mérives, la résurrection, la boiteuse, la jambe repoussée, les guérisons miraculeuses. Il croyait en tout cela. « J'ai subi des échecs, mais je crois... Je *sais* que je t'ai conçu... seule. » Robur arrondit son regard. Grace partit d'un rire gêné : « Oh, pas l'immaculée conception ! quelque chose d'autre. Robur, tu es le fils d'un jeune homme merveilleux que j'ai connu il y a longtemps, dans ma jeunesse. En moi, quelque chose a conservé son matériel génétique et l'a remis en circulation quand j'en ai éprouvé le besoin. Je ne peux pas t'expliquer comment, c'est un mystère pour moi : Robur, tu es une sorte de réincarnation de mon fils disparu. » L'émotion de Grace monta d'un cran. Elle étouffait. « Hennelier dirait que tu es un clone de mon petit Malik. Pour moi, tu es surtout la preuve que j'ai été aimée. » Robur essayait d'assimiler ce que Grace venait de lui apprendre. Elle lui accorda un temps, une respiration, avant d'ajouter : « Si tu veux bien, je vais te parler de ton père. »

Une balle fusa, le béton éclata à quelques centimètres de sa tête. Marie se recroquevilla, surprise des ressources de son corps pour s'amincir, se contraindre davantage, tenir le moins de place possible. Où était Matria ? D'où tirait-elle ? De là-bas, à l'autre extrémité de la plateforme vide, à l'abri derrière l'écroulement des étages supérieurs, derrière un fatras de ferrailles et de pulpe de plâtre, de ciment détrempé, de meubles entassés indistincts, pourris, rongés de mousse, adossés aux piliers de béton desquamés, et un peu en hauteur. Impossible de relever la

tête pour détailler les lieux, Matria était trop rapide. Une nouvelle salve, Marie rentra encore la tête. Aucun impact. Ce n'était pas Matria. Les tirs venaient de ses camarades. Ils avaient repéré l'éclat bleuté particulier de son arme et espéraient, en arrosant généreusement la source du tir, l'aider un peu. Matria ne répliqua pas. Elle ne voulait pas dévoiler sa position précise. Elle avait trouvé un bon poste et n'en bougerait pas. Il y eut une nouvelle salve, plus puissante, des tirs collectifs de tout le commando. Les rafales grondèrent dans l'espace ouvert, crevèrent le plafond, ce fut une explosion, l'air s'emplit de particules de ciments et de paillettes de verre, de poussière dispersée par la fureur des impacts. Le fond de l'étage était mitraillé sans répit, obligeant Matria, sans doute, à se rencogner sans réagir. Marie en profita pour jaillir hors de son refuge précaire. Elle roula, se redressa derrière un pilier. Les tirs cessèrent. Avec un peu de chance, Matria ne l'avait pas vue. Elle s'efforçait de respirer sans bruit. Le jour pâle lançait des rayons obliques dans la poussière. Marie vit que les clartés captaient sa silhouette sur leur trajet et l'emportaient à travers la pièce pour la plaquer plus loin, contre un mur de béton. La projection d'abord évanescence, se précisait au rythme de la désaturation du brouillard. Marie assistait au travail d'artiste de la lumière qui dessinait ses contours contre le mur, là-bas, avec de plus en plus de netteté. Matria avait-elle vue ? Elle paria que oui. Au moins, était-il évident que Marie avait progressé dans l'étage. Matria devait scruter le décor et, si ce n'était déjà fait, l'aurait vite repérée. Même sans bouger, la cruelle perfection de son image reproduite sur l'écran providentiel, la trahirait bientôt. Marie observait elle aussi son environnement. Faire appui de tout objet, faire ressource du moindre incident. Il se fit un bruit, un léger vacillement de

gravier, roulant sur le sol. Puis le silence d'un geste retenu. Ruse ou malchance ? Elle s'imagina la guerrière se mordant les lèvres, et misa sur l'accident. Les tirs avaient rendu instable la niche bien préparée par Matria. Le sol était couvert de débris qui menaçaient de craquer sous chaque pas, ce qui tenait encore du plafond était fragilisé, il s'écroulait par plaques sans prévenir. Et justement, Marie porta son regard à la verticale, au dessus d'elle. Le plafond était délabré. Une déflagration retentit, assourdissante. C'était Matria. Une autre lui succéda, accompagnée du flash du FM. Elle tirait sur le commando, à l'extérieur. Aussitôt, une longue rafale vint ajouter au désordre de la scène, soulevant encore poussière et cendre. La nonne comprit que Matria déclenchait ainsi le chaos pour se déplacer à son tour. Elle frémit : Matria l'avait repérée. Le pilier où elle se cachait explosa, ses morceaux voltigèrent dans le vide. L'effet grenade du FM. L'élégance de l'aristocrate Matria avait donc fait place au pragmatisme de la guerrière aux abois. Il se fit un long silence. Virgo Matria considérait les dégâts causés par le souffle. Tranquillement, respiration calme, elle résolut de s'approcher. Elle avait abandonné son arme vidée d'énergie désormais, et avançait à pas lent, une dague en main droite. Elle entra dans le périmètre de la déflagration, creva la densité du nuage de poussière, des volutes grises s'enroulèrent dans son sillage. Devant elle, le pilier n'était plus qu'un squelette de fer, à mi-hauteur, épaissi aux deux extrémités par des moignons de ciment. Tous sens aux aguets, elle scrutait les décombres pour y discerner les restes de son ennemie. Comme elle faisait encore un pas, étonnée de ne rien trouver, un coup de feu la cloua sur place. Elle tomba à genoux, blessée. Marie dégringola du plafond crevé où elle avait trouvé refuge in extremis. La

réception brutale lui arracha un cri. Matria se releva sur un gémissement. Les deux femmes se tenaient à quelques mètres, debout, face à face, main libre posée sur leur cuisse gauche. Touchées au même endroit. Elles échangèrent un regard amusé, malgré la tension. « Égalité, ou presque » soupira Marie en haussant le canon de son arme. La dague fila une fraction de seconde avant le coup de feu. La lame se ficha net dans l'œil droit de Marie, à l'instant où la balle traversait la poitrine de Virgo.

Est-ce que Marie hurlait ? D'elle, s'échappait une douleur éclatante, capiteuse, elle aurait pu décrire la lame, la dimension de la pointe de métal et où, et comment elle avait pénétré son cerveau, elle en sentait la qualité, le goût, l'odieuse intrusion.

Est-ce que Matria souffrait ? En elle, s'abîmaient des pièces de chair et d'os, des caillots, des hémorragies, des lendemains. Elle sentait sous sa tête les nuances infimes des graviers, la variété de leurs reliefs. Au dessus d'elle, le bâtiment en loques versait une lumière grenue. Elle remarqua que sa respiration s'était arrêtée. Le cœur allait suivre, il pulsait encore des regrets, des jaillissements rouges à la saveur ferreuse, des souvenirs. Merde, se disait-elle, personne pour regarder. Et la poussière lui fit linceul.

## Chapitre 13

### Livre de Robur & second livre des chimères

Où un fantôme se manifeste à ses parents.

Les secousses de la machine. Un balancement latéral et régulier. Je reconnais ce rythme. Je reconnais la saccade des lumières qui jappent au dehors, passent sur mes yeux comme crachées par la cadence des traverses. Je reconnais cela car j'ai pris le train, une fois. Pas le ferrail : le train. Il y en avait encore en fonction. L'encadrement insistait sur ce prodige. C'était un voyage scolaire à la capitale, une demi-journée en chemin de fer. J'étais amoureux de ma prof, passion silencieuse. J'étais le meilleur de la classe pour lui complaire, ce qui me valait la détestation de mes petits camarades. On a visité Paris presque côte à côte, je ne la quittais pas d'une semelle. Mon insistance la faisait rire, sûrement.

Je suis couché, habillé mais on me déshabille. Un homme et une femme ôtent ma chemise. Je réalise que je me suis vomi dessus. « Ce n'est rien » dit l'homme. Une voix où perce l'attention véritable. Il est jeune, vêtu d'une blouse. Elle aussi. Leurs gestes sont doux et sûrs. Professionnels. Je suppose qu'ils sont infirmiers. Ils nettoient le drap que j'ai sali. Ah oui, j'ai essayé de m'alimenter tout à l'heure. Grace insistait, j'ai accepté, je n'aurais pas dû.

Le jeune homme baisse ma paupière inférieure tandis que sa collègue prend pouls et tension. « Où est Grace ? » Le front de l'infirmier se plisse : « La Christosa ? » J'opine. Il pense qu'elle est en train de discuter avec ses lieutenants, dans un wagon spécial. Elle va revenir me

voir « Elle est là presque tout le temps ; dès qu'elle peut » affirme l'homme. Je découvre alors que mon bras porte une perfusion. Ils semblent satisfaits de leur examen. « Tu veux essayer de manger à nouveau, tu veux boire ? » J'hésite. La jeune femme me fixe intensément, penchée de façon à planter son regard dans le mien, bien droit. On dirait qu'elle veut s'assurer que je suis totalement réveillé, cette fois. « Nous approchons » dit-elle puis, comme mon expression lui confirme que j'ai bien reçu le message, elle se redresse et me tourne le dos, ses mains remuent des outils posés sur une desserte roulante secouée par le roulis. Sur une inspiration, je palpe mon ventre. Plat. J'enfonce mes doigts à me faire mal, pour m'assurer que Prima a bien disparu. Je fais ce geste automatiquement, plusieurs fois par jour, c'est maladif. Je suis soulagé qu'il n'y ait rien, et un peu triste aussi. J'ausculte en moi raisons, pensées, souvenirs, réflexions... tente de déceler dans tout ce qui me fait à l'intime, dans tout ce qui prépare mes actes en somme, les intrusions et tentatives d'influence de Prima. Assurément, rien. Pas le plus infime écho, aucun brouillage. Tout est moi et seulement moi. Soulagement intense, que je me crois obligé de renouveler. Je sais que ça me passera. C'est comme ça. Une démangeaison.

Le jeune homme sort. La femme s'assied au bord de ma couchette, se pommade les mains généreusement en appuyant sur le gros tube qu'elle vient de saisir. Elle soulève mon pied droit, le dénude et le masse longuement avant de passer au suivant. Puis elle remonte sur les mollets. C'est extraordinairement apaisant et relaxant. « Tes muscles sont atrophiés. Tu étais en état de malnutrition et très déshydraté. » J'observe mes mains. Elles sont affreusement maigres et plissées. Des mains de

vieillard. Une peur irrationnelle soudain : « J'ai dormi combien de temps ? » L'infirmière pose sur moi une mimique compréhensive « Tu alternes les phases d'éveil et de sommeil. On t'a drogué pour que tu te reposes. C'est pour cela que tu te sens sûrement un peu 'évaporé'... » La question m'angoisse mais j'insiste pour savoir combien de temps j'ai dormi. Elle soupire, lâche : « moins d'une semaine. » J'avais imaginé un coma de plusieurs années ; mon soulagement manifeste la fait sourire : « Tu croyais quoi ? » Je ne réponds pas, fais un geste pour dire *laissez tomber*. Mon imagination est de retour, elle s'emballe comme d'habitude, se plaît à me fournir son lot d'angoisses, ce qui doit être la fonction que mon cerveau lui attribue, apparemment. Je fais des tentatives pour raccorder des bribes de mémoire, sans parvenir à distinguer les vrais souvenirs de ceux qu'aussitôt je fabrique. Je râle intérieurement : c'est ma nature, cette confusion. « Et Emmelian Vast, et Virgo Matria ?

- Oh ? Ceux-là...

- Et Prima ?

- Qui ça ?

- Rien. Rien du tout. Je veux dire : Vast, Matria ? alors ?

- Matria est morte ; elle a tué beaucoup de nos frères et sœurs avant d'être abattue. Vast a disparu. Il a sûrement été récupéré par la mafia. Je n'en sais pas plus, la Christosa te dira.

- Vous savez comment vont mes parents ? Je peux les appeler, vous pouvez me prêter votre minimod ? » Elle touche le renflement de l'appareil dans sa poche. Elle aimerait me rendre ce service. Elle refuse pourtant, fidèle aux consignes. « Ce n'est pas prudent » dit-elle. J'éclate de rire brusquement ; elle s'étonne, je m'explique, parce que je viens de



réaliser : « Notre dernier numéro était à Mireveil. Et on nous avait coupé les connexions, faute d'avoir payé. Je ne sais même pas comment les contacter. Laissez tomber.

- Bah, tu n'as plus longtemps à attendre. Viens faire un aller-retour dans la coursive. Je pense que tu peux supporter un petit effort physique. Quelques pas, ça te fera le plus grand bien. » Chancelant, tellement faible, je marche péniblement dans le couloir du wagon, aidé par la jeune femme. Mes jambes sont squelettiques, je n'ai donc pas recouvré le peu de muscles que j'avais avant mon 'absorption' dans Prima. Désolant d'avoir à me présenter dans cet état à mes parents. Retrouvailles avec un grand malade, moi qui me voyais faire des sauts de cabris en me pendant à leur cou.

Grace est revenue. Elle m'accable de baisers dès qu'elle me voit. Chaque fois, elle craint que je considère la moindre absence comme un terrible et nouvel abandon. Je lui dis que tout va bien. Elle échange brièvement avec l'infirmière qui confirme : « Notre jeune homme reprend des forces. On va le remplumer, ça va aller. » Elle nous laisse et Grace prend sa place, nous marchons ainsi tous les deux ; ombre et clarté se succèdent sous l'effet de la course du convoi, la lumière dorée du soir déborde du paysage et plaque sur nous son exubérance.

Le train ralentit alors. Nous sommes en rase campagne. Mince, l'été est passé, la végétation assoiffée paillasse sous un ciel moins vif. Aucune ville ou gare en vue. Il n'y a qu'un long embarcadère fait de tôles rivées. La construction éphémère est posée comme ça, greffée le long de la voie, incongrue au milieu de ce désert. C'est un interminable quai de métal kaki ourlé par une butée de terre, gardé par des soldats en armes.

Des centaines de mètres du même motif avant que le train enfin s'immobilise dans une puissante vocifération d'acier. Notre convoi est si long, je n'en reviens pas ; sa perspective se dilue dans l'atmosphère. Face à nous, au delà du quai, s'ouvre une plaine illimitée où l'on devine, au bout d'une route tracée droite jusqu'à eux, des bâtiments grisâtres, ramassés en une forme plane, hersée de pylônes de métal et de longues cheminées fumantes. Intrigué, je veux descendre la vitre et m'accouder. Grace retient mon geste : « C'est dangereux de te montrer. Nous avons piraté Opale pour tricher sur nos identités, mais il suffirait que quelqu'un me reconnaisse... » Elle remonte sa capuche et je ne remarque qu'à cet instant son uniforme des nonnes de La Pensée. « Nous sommes en plein territoire de la Nouvelle Constantinople, dit-elle encore. Nous nous faisons passer pour des parents éloignés de Doline, avec leur escorte. Inutile de tenter le diable. » Quelques voitures plus loin, nous voyons que les wagons arrières sont d'une autre nature que le nôtre. Ils sont plus rustiques, plus trapus, de grandes cabines aux flancs ajourés ceinturés de ferrailles noires. Les soldats se précipitent, ils manœuvrent les portes qui coulissent à grand bruit. Je remarque qu'ils ont l'insigne de Doline, la croix d'occident. L'opération se répète de loin en loin et les wagons commencent à vomir leur fret. Une foule exténuée portant de pauvres bagages, des valises et des sacs noués à la hâte, des hommes et des femmes, des enfants de tous âges, des familles par centaines, éperdues, bousculées sans ménagement. Je vois des soldats frapper avec de longues matraques des vieillards trop lents. Des hommes trébuchent, des femmes tombent. Il y a des cris et des pleurs, des silences tétanisés aussi, sous le masque des faces inclinées vers le sol, la nuque penchée pour éviter les

coups. Des silences tétanisés comme est notre silence. Grace se détourne. « Je ne veux pas voir ça » elle dit. Comme je l'interroge, elle me ramène à la cabine couchette en disant que j'en ai assez vu. J'insiste. Elle se résigne : « C'est tout ce que je combats. Je reviendrai ici avec mes troupes. Encore un camp à libérer. C'est sans fin. Nous en fermons un, il en ouvre cinq. Allons, il faut te reposer à présent. »

Les Farann se présentèrent sur le chantier du mausolée de Mandine l'année du départ définitif de son fondateur, Séda Movorin. En venant de Sargonne par le ferrail, seule voie praticable en dehors de chemins de terre, la construction apparaissait de loin sous la forme de parois blanches comme du sucre, plantées au cœur de la plaine mourante. Par places, les échafaudages de bambous atténuaient l'éclat des murs, sous le foisonnement de leur résille, grimpaient follement au-delà des maçonneries, défiant l'équilibre. Lucas avait bien voulu suivre ses parents pour vivre une nouvelle expérience communautaire. La dernière, avait-il juré. « Si ça ne me plaît pas, je pars. » Menace crédible, reçue comme telle par ses parents, qui espéraient ici une paix, même relative. Riches, ils avaient joué les mécènes et pensaient bénéficier d'une certaine aura dans la communauté de Movorin. Un des effets de la disparition de Robur est qu'ils n'avaient plus à fuir, ils rêvaient d'une retraite posée, stable, un port d'attache, le véritable luxe en ces temps frénétiques.

Séda Movorin avait été un acteur de cinéma polyglotte, une célébrité. Le seul comédien qui pût encore réunir un public autour de l'expérience collective — quasiment éteinte pendant l'effondrement — du visionnage d'un film. Pendant cette période critique, les œuvres dans

lesquelles il interprétait des rôles humanistes et bienveillants, étaient projetées dans les communautés, en extérieur bien souvent, faute de salle dédiée. On préférait le regarder ainsi plutôt que sur le Réseau, toujours suspect. Il y eut des imitateurs ; aucun n'eut son influence. Il était au faîte de sa gloire quand celle qu'il aimait, une certaine Mandine, jeune fille du cru rencontrée à Sargonne, fut assassinée par un intégriste, prônant le retour à la vie consumériste des anciens, et probablement jaloux. Fou de chagrin, Movorin commença la construction d'un mausolée consacré à Mandine, entre Sargonne et Mireveil. Une architecture spectaculaire, toute de marbre et de cristal de roche, de résine imitant l'ivoire et de vitraux, toute de blancheur et de transparences. Au fil des ans, une communauté s'agrégea autour de l'étrange entreprise. D'abord des inconditionnels de l'acteur, sensibles à son histoire, à son charisme, des amis, les familles des amis puis d'autres familles. La réalisation du mausolée, on le comprit vite, était surtout un prétexte à faire converger les énergies. La beauté du projet, son aspect immaculé, transcendait l'intention originelle. D'hommage à un amour défunt, le mausolée de Mandine devint un symbole des futurs possibles, une forme de repère éclatant dans ce monde chaotique, entre les doutes d'hier et les promesses de demain : enfin, quelqu'un imaginait qu'on pourrait en sortir ! La présence des enfants confortait le message.

Les Farann furent accueillis par une matrone, dont on devinait qu'elle avait été une belle femme. Une femme âgée, un peu trop maigre sans être dépourvue de sensualité, très simple, aux yeux malicieux, à la peau sombre. Elle les salua avec gentillesse, sans obséquiosité ni effusions excessives, dès leur arrivée sur le périmètre du mausolée

inachevé. « Mon nom est Katrine Viognier, leur dit-elle. Bienvenue dans la communauté du mausolée. » Elle s'inclina imperceptiblement devant Lucas, pour marquer un respect particulier, et le timbre de sa voix changea, se fit plus grave, plus chaleureux : « Sois le bienvenu, Lucas. Nous sommes très heureux de te compter parmi nous. Il y a beaucoup de jeunes gens de ton âge, ici. Tu vas vite te faire des amis, j'en suis certaine. » Lucas sourit. Il était dans de bonnes dispositions, décidé à jouer le jeu, et ses parents pouvaient avoir l'illusion que les fantômes de départ au combat étaient oubliés. Elle leur distribua des pièces de tissus et leur proposa de la suivre. Quand ils abordèrent l'esplanade où une foule grouillante s'activait dans la poussière, leur guide appliqua le voile sur le bas du visage et les encouragea à l'imiter. Ils traversèrent ainsi le futur parvis, immense espace dégagé où affluaient bénévoles et matériel. Les blocs de pierre en cours de polissage, les carreaux de jade, d'onyx et d'agate, les tailles de quartz, les coupes de cristal de roche, jonchaient le sol à perte de vue et un fourmillement humain s'activait au milieu de cet ossuaire géant. Une poudre siliceuse stagnait sur le chantier, retombait en givre sur les peaux, les sourcils et les chevelures. Des vents-coulis l'emportaient sporadiquement et enfarinaient le paysage sur des kilomètres. Katrine leur désignait les différents ateliers, leur présentait au passage tel ou tel bénévole, montrait les parties communes, les serres où croissait une forêt, la réserve d'eau, les bâtiments où étaient logées les familles. Près des murs qui s'élevaient, elle leur montra le stock de matériau de construction que leur argent avait permis d'acquérir. C'étaient des monticules de sable, de chaux, de soude et, à côté, des tonnes de charbon pour transformer tout cela en verre. Katrine interpella ceux qui

travaillaient là et, forçant sa voix, désigna les époux Farann : « Cynthia et Georg nous rejoignent. Ils nous ont offert tout ce matériel. » Les officiants, de tous âges, garçons et filles, vieillards, des familles entières pelletant, soulevant, ahanant, s'interrompirent pour les ovationner, certains dévalèrent les amoncellements pour les embrasser. Les Farann souriaient, gênés d'une telle démonstration. Lucas découvrait la générosité de ses parents. « Fouck, mais vous avez tout claqué, non ? » Cynthia prit une expression embarrassée ; « T'inquiète, on a de la marge » lui souffla son père en haussant les épaules. « Ici, chacun travaille, commenta Katrine Viognier à qui l'échange avait échappé. Même les jeunes dès qu'ils le peuvent, quand ils le peuvent. Nous avons aussi une école et une importante bibliothèque de livres sur papier, en plus des données stockées. L'enseignement est basé sur l'histoire, car Séda estime que c'est la clé de voûte de tout savoir. » La famille, un peu déstabilisée, tentait de saisir les détails et d'appréhender la dimension du lieu. Des machines de toute nature, anciennes, à traction animale ou humaine, à moteur thermique, portaient haut des pièces de marbre et des pavés de verre. Ils approchaient du bâtiment, les murs éléphantins s'élevaient déjà à une hauteur spectaculaire. Les surfaces miroitaient, scintillaient sous le soleil. Lucas, qui s'évertuait à modérer ses enthousiasmes, ne put retenir une exclamation stupéfaite. Le porche de pierres finement sculptées sous lequel ils passaient évoquait un froissement de dentelles géant qu'on aurait, par la rigidité d'une structure sous-jacente indiscernable, dressé sur des dizaines de mètres. C'était délicat et vertigineux, asymétrique, étrange, et donnait l'impression d'être improvisé. « Cette grande arche sera l'accès principal ; elle sera fermée par des portes monumentales en

acier, avec un effet miroir » précisa Katrine tandis qu'ils finissaient de traverser le seuil. L'esprit général du projet était difficilement perceptible ; la partie inférieure n'était achevée que sur une portion du périmètre. Leur guide poursuivit la visite en les faisant pénétrer plus avant dans le hall immense, ouvert sur le ciel, incrusté de lumière comme les cristaux d'une géode. Là encore, une foule se pressait sur le même rythme que les travailleurs dehors. La poussière y était moins dense, cependant. Car ici, on ne taillait ni ne polissait : on appariait. On ne sciait pas, on n'usinait pas : on assemblait. Au centre de cet espace dont les contours refluaient, mystérieux, dans des confins ruisselant de clartés, était érigée une remarquable représentation du bâtiment dans sa configuration définitive. Dimension imposante malgré son échelle en réduction, un chef-d'œuvre de pâte de verre et de plâtre sculpté de plusieurs mètres d'envergure, assez grand pour que chaque corps de métier y vienne s'inspirer, vérifier une mesure, débattre. « Nous avons un modèle en réalité virtuelle qui dysfonctionnait trop souvent. Alors, Séda a fait réaliser cette maquette, tellement plus fiable » expliqua Katrine Viognier, sans paraître gênée par cet aveu. Ils tournèrent autour pour contempler le mausolée tel qu'il serait un jour : une fantaisie arachnéenne, marquetée de scintillements, verrières enchâssées dans une structure de marbre blanc, comme des gemmes précieuses dans une sculpture d'ivoire ajouré, surmontée de six immenses flèches de verre et de marbre de hauteurs inégales, faisceau de lances cristallines planté sur le socle immaculé. « Six tours, une par année vécue avec Mandine » proféra une voix. Ils se retournèrent. Katrine Viognier fit un geste pour désigner l'homme qui se tenait près d'eux : « Séda Movorin. » dit-elle. C'était bien lui, superbe, grand et svelte, dentition

complète et régulière que rehaussait une peau métisse. Comme sorti d'un de ses films. Souriant, chaleureux, il leur serra la main à tous trois. Katrine n'eut pas à les nommer en retour, Movorin savait : « Lucas, Cynthia, Georg... Soyez les bienvenus. Merci de votre aide, merci de votre présence. Restez aussi longtemps que vous voudrez. » Il prit un air plus grave pour nuancer : « Nous ferons tout ce qu'il faut pour que vous vous sentiez bien ici. Cependant, nous ne pourrions qu'atténuer votre deuil récent. Ensemble, nous penserons souvent à votre petit Robur. Il existe parmi nous des groupes de prière. Vous pourrez vous joindre à eux, si vous le souhaitez.

- Des Chrétiens ? » intervint Lucas avec la brusquerie de son âge. Movorin ne se départit pas de son sourire : « Oui, et pas seulement. Qu'importe. Personnellement je suis athée, et je ne trie pas quand s'élèvent les voix bienveillantes. Toutes sont les bienvenues, selon moi. Qu'en penses-tu, Lucas ? » Lucas rougit, il se sentait bêtement impressionné et ne sut pas répliquer. Il aurait aimé rester dur et ferme, revendiquer sa religion. « Oui » convint-il, cachant sa mauvaise humeur. Sa foi n'était pas si solide ; il se rendait compte que son intelligence n'était pas réduite par la force de ses convictions. C'est que sa volonté de rejoindre les troupes de Doline était moins liée à la spiritualité qu'au goût de l'aventure guerrière, au bon parfum tribal qu'il percevait à travers les récits qui lui étaient parvenus. Eût-il connu ceux qui émanaient des disciples de la Christosa qu'il les eût sans doute adoptés pareillement. Sa décision de participer à la fondation de la Nouvelle Constantinople avait pour cause principale l'antériorité de son enthousiasme.



Grace m'a laissé dans un salon ; elle a à faire. Je viens d'avoir mes parents via un polymod antique. Je suis tout retourné. Je vais les revoir. J'aurais aimé que Grace reste un moment avec moi, après mon appel. J'aurais aimé que nous restions silencieux, là, tous les deux, pour savourer un de nos derniers moments en commun – elle aussi, sans doute, mais elle a tant d'obligations. Nous avons beaucoup échangé. J'ai appris son enfance, sa vie, sa vengeance avortée. Mon père. Ma naissance. Le processus mutant qui me vaut d'être là. « Nul enfant n'a été plus désiré que toi, elle m'a dit, puisque je t'ai porté pendant plus de dix ans. » J'essaye de me figurer cette attente, ce désir, cet amour. Peine perdue. Voici un mois que nous sommes ensemble. Du temps mis à profit pour me 'remplumer' comme a dit l'infirmière, mais surtout nous connaître, approfondir une complicité qui nous a paru évidente de suite. C'était, ce voyage à risque, une belle parenthèse. Ce seront des jours inoubliables. Le trajet retour a été long et compliqué. Pour des raisons de sécurité, il a fallu ruser, contourner, se cacher, d'où la durée. À moins qu'elle et moi on ait fait traîner, parce qu'on n'avait plus envie de rentrer, c'est possible. Il y avait toujours cet arrachement sous-jacent, la perspective du moment où il faudrait qu'on se quitte. Elle m'avait promis de rejoindre mes parents, plus légitimes selon elle pour me protéger et m'élever. Enfin, nous voici dans le sanctuaire qui lui est dédié, l'ancienne ferme, La Perle. Une communauté s'est créée autour d'elle, en tant que Christosa. Je sais distinguer ce qui est elle de ce qui ressort de la sainte vénérée. Pas la même personne, je peux en témoigner. Grace doute, elle a peur, elle

renonce, elle sait rire et plaisanter, elle aime et embrasse, elle est maternelle (avec moi seulement, mais je parie que si le statut de *l'autre*, la sainte, ne l'en empêchait pas, elle aurait même des tendresses pour ses soldats). La Christosa, elle, est ailleurs, sur un autre plan que les mortels, portée par la fièvre de ses disciples, solennelle, taciturne, orgueilleuse même, gestes rares. J'ai vu ces deux femmes cohabiter. Ses disciples ont conçu une liturgie. Je ne sais pas comment, je ne sais pas qui. Ce n'est pas elle qui a imaginé tout ça, je ne crois pas. Des prières, des messes, des hymnes lui sont adressés ; autant de rituels où elle ne paraît pas. On lui rapporte chaque jour des miracles qui lui sont attribués et elle ne semble pas s'en réjouir. Elle a l'air de se foutre pas mal de tout ça. Elle veut seulement passer du temps avec moi. Ses disciples ne lui en font pas le reproche ; ils sont contents pour elle. Ou bien je me fais des illusions.

Elle m'a expliqué avoir vécu ici dans sa jeunesse. Elle m'a parlé de sa sœur, de ses parents. Elle m'a demandé de lui raconter la vie dans ma famille. Je ne me suis pas fait prier. J'ai trouvé plein de choses à dire, plein d'anecdotes. De temps en temps, je la faisais rire. Faut dire que le clan Farann, c'est quelque chose... Après, elle fermait les yeux, elle se passait la main sur le visage, comme pour détendre son masque, se calmer, revenir au quotidien. On s'est souvent tenus l'un contre l'autre. Je n'aimais pas quand ça se prolongeait, ses embrassades, elle me dévorait de baisers, m'étouffait d'amour. « Tu es là » elle soufflait, comme si elle avait du mal à le croire. Elle le fait moins à présent. Je disais rien, je comprends, mais parfois, c'était trop. Je crois qu'elle me regarde quand je dors.

J'ai donc pu enfin contacter mes parents. Grâce les a retrouvés, ils sont intégrés au sein d'une communauté, ils ont déclaré vouloir se sédentariser définitivement. Ça m'a fait drôle d'apprendre qu'ils avaient changé de vie, tout ce qui paraissait assuré et définitif change, il faut que j'intègre ça. L'appel s'est passé bizarrement ; pas comme j'avais prévu. Je pensais juste dire « C'est moi » et alors, mes parents et Lucas auraient crié de joie, tout de suite, d'instinct. Je pensais qu'ils ignoraient où je pouvais bien être, qu'ils espéraient des nouvelles. Non, ça s'est pas passé comme je croyais. On a échangé sur un vieux modèle, avec juste le son. Nos voix seulement, c'était tellement frustrant. D'abord, une dame qui dit *Je vous les passe* et la voix de Lucas qui a l'air agacé, ça me fait un drôle d'effet, sa dureté. Je me lance néanmoins.

« Lucas ?

- Oui ?

- Lucas, c'est moi.

- C'est qui ?

- Lucas, c'est Robur, c'est moi, Robur !

- Ah. »

C'était glacé. En moi, des pans entiers d'amour s'effondraient dans un gouffre de peur.

« Lucas, ça va ? Eh, je suis en vie. Et papa, et maman ? Ils vont bien, ils sont où ?

- ... Je... Comment ? C'est toi ?

- Et oui, je suis vivant tu vois, bien vivant. Je vais rentrer bientôt.

- On te croyait mort, on t'a cru mort, putain, on t'a cru mort ! »

J'entendais des hoquets, Lucas ne disait plus rien. « Lucas, qu'est-ce qui se passe ? » ; ma question provoqua une nouvelle vague de hoquets, de courts borborygmes que j'interprétai enfin. Mon frère, incapable d'articuler un mot, s'était mis à pleurer. Et puis ce fut la voix de ma mère, enfin : « Putain mais t'es qui, toi ?

- Maman ? C'est moi, c'est Robur...

- Oh merde, mais ça ressemble carrément ! Arrêtez vos conneries, vous êtes qui, putain ?

- Maman, maman, c'est moi. C'est moi, Robur, je suis avec Grace Noex !

- Robur ?

- Oui !

- Mais... Comment ? Tu étais mort.

- Maman, je suis vivant.

- Je... Robur ? Oh, bordel ! Robur, on te croyait mort. Oh, bordel ! Qu'est-ce que c'est que ce... Ils nous ont dit... Robur, Robur, c'est pas possible, t'es où ? Si c'est un truc pour nous faire tomber fous, une machine ou un salopard qui imite la voix de mon fils ou une chiennerie comme ça, je... je m'en remettrais pas.

- Non, non, je t'en prie. Maman.... »

Je me suis mis à chialer comme le même que je suis, à chialer gorge durcie, à ne plus pouvoir prononcer un mot à mon tour. On reste tous, d'un bout à l'autre de la ligne, muets, enfermés dans un chagrin qui n'a plus de sens, ou un bonheur tellement intense qu'il disloque les mots. C'est le corps qui parle. Et moi, dans ce bouleversement, je perçois des vagues de tendresse, renouvelées à chaque sanglot, qui me disent que j'ai toujours été aimé, que je suis né d'un désir qui n'a pas de précédent dans les

histoires d'amour du monde, que je n'ai pas été vendu comme un cobaye par des parents avides, que Vast a menti, bien sûr qu'il a menti, il ment toujours. Je pourrais mourir à présent, ça n'aurait pas d'importance. La voix de maman reprend, tremblante : « On va venir te chercher. Il faut que tu nous dises où tu es et on arrive. Enfin ! Enfin ! Tu peux pas savoir. J'y croyais pas, je te jure, j'ai toujours pensé, au fond... Oh, j'ai tellement envie de te serrer dans mes bras.

- Maman, je vais venir. Grace s'est occupée de tout. Il y aura une escorte, je vais venir en ferrail.

- Tu es où ? Venir quand ? Dans combien de temps ? Grace est là ? » J'étais trop bouleversé pour parler. Grace s'est avancée : « C'est moi, Grace. Vous allez bientôt vous retrouver, je vous le promets. Pardon de n'avoir pas appelé avant... » Cynthia voulait encore me parler : « Attends, attends. Oh, mon chéri, mon petit chéri... » Et jaillit une autre voix : « Robur !

- Bonjour papa.

- On a cru...

- Je sais papa, ça va. Ça va, je suis là. Bien vivant. »

Les sanglots de papa maintenant. Ceux qui me font le plus de mal, va savoir pourquoi. Je trouve un courage énorme pour prononcer : « Je suis content de vous avoir eu. Je suis content de vous savoir vivants et bien portants. Moi, voilà, ça va aller. Je pense que ça va aller. Si jamais... » Grace s'immisce : « On va devoir interrompre, on me signale que notre échange a été intercepté. C'est dangereux.

- Mon chéri, attends... » C'est maman qui revient, prend la place. Grace fait une moue ennuyée qui signifie qu'il faut couper, je lance, très vite :

« Si jamais on ne se revoyait pas. Et bien, je... je vous aime. » Dans le mouvement maladroit que je fais pour couper la conversation, j'entends la voix de ma mère qui hurle « C'est trop dur ! », le claquement du mécanisme coupe net le hullement animal qui suivait. Je considère Grace, bouleversé. Elle pose ses lèvres sur mon front, touche mon épaule, murmure une parole rassurante. Nous demeurons ainsi l'un contre l'autre, longtemps. Et puis, elle se retire. Maintenant que je suis seul, la voix de mes parents me revient. Les sanglots me remplissent la tête. Notre chorale de sanglots. Ma voix, mes derniers mots avant de couper la connexion. Ce que je leur ai dit. Je crois bien que je leur ai dit adieu, là. Je crois bien que je leur ai dit que j'allais mourir. Pourquoi ? Ça me fait de la peine, je n'aurais pas dû, et pourtant ce sentiment d'une fin inéluctable me serre comme un poing.

Quand elle se fût assurée que tout était réglé, Grace prit enfin une douche et se rendit auprès de Marie-Méthode. La guerrière blessée achevait sa convalescence dans son appartement. Les disciples qui la soignaient s'inclinèrent à l'entrée de la Christosa et s'éloignèrent sans qu'elle eût à en exprimer le souhait. Marie était debout à côté de son lit, appuyée des deux poings fermés sur le rebord d'une fenêtre, bras tendus, elle regardait les serres. Elle ne se retourna pas immédiatement, donnant l'occasion à Grace d'admirer la fine musculature de son dos, visible à travers le voile de sa tunique d'intérieur. « Tu es en colère contre moi ? » crut deviner Grace. La tête de Marie pivota. Pour la énième fois, Grace considéra le visage à moitié recouvert de bandages. Chaque fois, cette

vision lui procurait un choc électrique, monté du pubis. « Non. Je pensais à autre chose. » Délicatesse ou crainte inexplicable, Grace n'osait approcher. « Comment te sens-tu ?

- Je ne vais plus beaucoup vous servir, je le crains. Maux de tête continus. Terribles. Du mal à me concentrer...

- Je suis désolée, Marie.

- Ne le soyez pas. Je vous ai désobéi. » Grace n'aimait pas qu'on s'abaisse ainsi devant elle.

« Tu voulais venger Cyril. Je peux comprendre ça.

- Oh, je sais bien que vous pouvez comprendre ! » L'allusion fut suivie d'un long silence de malaise. Marie s'assit au bord du lit. Son visage à nouveau rivé à la fenêtre, au dessus d'elle. Que voyait-elle, se disait Grace, sous cet angle ? Le ciel vide, rien d'autre que l'abstraction effrayante de la paroi bleue penchée sur elle. Grace s'approcha. Elle ne percevait que le profil intact de sa première disciple. Remarqua la régularité de ses traits. Sa beauté.

« Christosa. Avez-vous aimé, après Malik ?

- Après lui ? J'étais fantôme et n'ai rencontré que des fantômes.

- Je n'aimais pas Cyril comme vous aimiez Malik, je pense. » La première fois que Marie-Méthode se livrait ainsi. Grace était gênée, elle craignait les relâchements, les confidences de ceux qui lui avaient offert leur allégeance, elle y voyait confusément un danger pour l'ordre établi, néanmoins elle sentait qu'elle devait prolonger ce moment. Elle renonça à répliquer *Il n'existe pas de moyens de mesurer l'amour*, pour juste doubler les pensées de la guerrière : « Je sais que tu l'aimais ; je le voyais à quantité de détails.

- Nous étions vos premiers disciples.
- Plus que ça : mes apôtres. Ce jour, à Mireveil, quand vous m'avez protégée, face à cette foule...
- Vous devez le savoir : Cyril s'était mis à douter. » Grace fut déstabilisée par l'aveu. Les mots plaisants *Tant qu'il doutait moins que moi*, s'invitèrent, qu'elle ravala. Elle préparait une phrase plus appropriée où elle reconnaissait que chacun est naturellement traversé par le doute, quand Marie poursuivit : « Je l'aimais moins, à cause de ça. Vous êtes très importante pour moi. Pour nous tous » et, comme Grace tentait de discerner les implications de ces bribes de réflexion, Marie précisa : « Je n'ai jamais douté, moi. J'ai combattu Matria davantage pour la punir d'avoir osé porter la main sur votre enfant, que pour venger Cyril, qui doutait. Vous comprenez ? » Grace ne sut rien répondre, d'ailleurs la question n'en était pas une. Marie était toujours sur le mode de la confiance : « Je veux encore vous servir. Que ferez-vous de moi ?
- Marie... En vérité, ta question est : puis-je encore vous aider ? Je te réponds oui. Oui, bien sûr. Ensuite, nous déciderons comment.
- Matria était très jeune. J'ai eu de la chance. Parce qu'avec mes 35 ans, je suis déjà...
- Tu ne te battras plus. Tu m'aideras au commandement...
- Ce n'est pas ça, Christosa. Vous, vous ne vieillissez pas. Vous rajeunissez, même. » Elle sous-entendait la jambe repoussée, la tonicité immuable de Grace, depuis qu'elles s'étaient connues au centre. « Ce n'est pas tout à fait vrai, dit Grace, amusée. Je ne rajeunis pas.
- Vous êtes peut-être immortelle.
- Personne n'est immortel.



- Et nous, nous vieillirons.

- Je vieillirai avec vous. » Grace vint contre le lit, s'accroupit pour quêter son regard, en orante, surplombée par le visage mutilé. Tant pis pour la hiérarchie, tant pis pour l'ordre établi, elle était rassurée de se voir capable de compassion. Elle ressentit la nécessité, à son tour, de se confier : « J'ai besoin de toi, Marie. J'ai besoin de vous tous. Sais-tu pourquoi ? Car, sans vous, je ne crois pas en moi. C'est vous qui faites de moi la Christosa. »

Dans la chambre de Tipi où elle aimait se recueillir, Grace parcourut la bibliothèque comme elle faisait souvent : distraitement, sans réel projet de lecture. Retira un livre ancien, remarquable par sa reliure craquelée, les lettres émoussées incrustées dans le cuir rouge. Le livre émit un bruit étrange, Grace l'enleva trop aisément d'entre ses voisins. Le dos annelé lui resta dans la main ; le reste du volume se délita en plaques de poussière grumeleuse qui firent un son de soie en tombant sur le sol. Étonnée, elle cueillit la matière un peu grasse du petit tas qui s'était ainsi constitué, l'écrasa entre les doigts. Inquiète, elle retira un livre à côté de celui-ci. Il se répandit également en poudre. Affolée, elle dégagea tout le rayon. Les livres étaient atteints du même mal. Idem pour ceux du dessus et ceux de l'étagère inférieure. Au total, la moitié de la bibliothèque était contaminée. Le livre le plus ancien semblait l'épicentre d'un phénomène de pourrissement du papier. Elle ignorait ce que ce pouvait être, ordonna qu'on brûle les ouvrages abîmés, qu'on brûle le meuble, qu'on nettoie la chambre, qu'on isole les livres sauvés, et qu'on réfléchisse à un endroit plus sain pour reconstituer la bibliothèque. Dans la communauté, il y avait un spécialiste, un bibliophile nommé Bortol. Prévenu, il vint examiner le

phénomène. C'était un petit bonhomme dégarni, sans âge, à qui un héritage inespéré avait permis le luxe d'une dentition parfaite. Ce détail déplut à Grace ; elle pensait que amour des livres et souci de son apparence étaient inconciliables. Bortol comprit vite. À peine entré dans la pièce, ayant juste noté la présence de la pulpe jaunâtre par terre, l'odeur acide et boisée qui s'en dégageait, il dodelina : « La lèpre des livres. C'est imparable, madame. J'ai perdu comme ça des milliers d'ouvrages. » Il présenta à Grace son sourire impeccable. Sourire triste pourtant, blessé, qui voulait maquiller de tendresse un profond désespoir : « De toute façon, qui lit encore des livres ? »